

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE

Lætitia Dosch / *HATE*

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

TÉLÉVISION

Lundi 27 août 2018 :

YouTube / Ronan au théâtre / « 3 spectacles à voir en septembre à Paris »

Sujet : *HATE* parmi une sélection de trois spectacles du Festival d'Automne à Paris.

→ <https://www.youtube.com/watch?v=PPMKnIAq8s4>

Mardi 28 août 2018

RTS / Le JT de midi / 12h à 13h15

Sujet : Interview par Julie Evard dans le Rendez-vous culture.

→ <https://www.rts.ch/play/tv/12h45/video/rendez-vous-culture-julie-evard-reoit-laetitia-dosch-actrice-et-metteur-en-scene-franais?id=9805014&station=a9e7621504c6959e35c3ecbe7f6bed0446cdf8da>

Jeudi 20 septembre 2018 :

Youtube / Ronan au théâtre / « HATE : Tentative de duo avec un cheval »

Sujet :

→ <https://www.youtube.com/watch?v=4VGqL8M07Ak&feature=youtu.be>

France 5 / Entrée Libre / Claire Chazal - 20h20

Sujet : Un entretien avec Laetitia Dosch à propos de *HATE*.

→ https://www.youtube.com/watch?v=nhhg3zx_ztU

RADIO

Jeudi 7 juin 2018

RTS / Vertigo / Pierre Philippe Cadert - 16h30

Sujet : Rencontre avec Laetitia Dosch et l'équipe artistique à l'issue de la représentation de *HATE* au Théâtre de Vidy-Lausanne.

→ <https://www.rts.ch/play/radio/vertigo/audio/invitee-laetitia-dosch-a-cheval-sur-le-theatre?id=9592441&station=a9e7621504c6959e35c3ecbe7f6bed0446cdf8da>

Du lundi 3 au vendredi 7 septembre 2018 :

RTS La première / Sur les pas / Romaine Morard - 6h30

Sujet : Laetitia Dosch s'est enregistrée dans de multiples lieux de Lausanne pour parler de différents sujets personnels.

→ Lundi : <https://www.rts.ch/play/radio/sur-les-pas/audio/sur-les-pas-de-laetitia-dosch-une-botte-secrete-pour-se-defendre-la-nuit?id=9799758>

→ Mardi : <https://www.rts.ch/play/radio/sur-les-pas/audio/sur-les-pas-de-laetitia-dosch-des-annees-de-bonheur-a-lausanne?id=9803452>

→ Mercredi : <https://www.rts.ch/play/radio/sur-les-pas/audio/sur-les-pas-de-laetitia-dosch-la-belle-que-lon-surnommait-laetitia-moche?id=9805892>

→ Jeudi : <https://www.rts.ch/play/radio/sur-les-pas/audio/sur-les-pas-de-laetitia-dosch-enfant-muette?id=9808081>

→ Vendredi : <https://www.rts.ch/play/radio/sur-les-pas/audio/sur-les-pas-de-laetitia-dosch-moi-une-star?id=9810779>

Mardi 4 septembre 2018 :

RTS La Première / Premier RDV / Maryline Regard / de 14h à 15h

Invitée : Laetitia Dosch rencontre le philosophe Dominique Bourg.

→ <https://www.rts.ch/play/radio/premier-rendez-vous/audio/pour-la-premiere-fois-dominique-bourg-rencontre-laetitia-dosch?id=9788895&station=a9e7621504c6959e35c3ecbe7f6bed0446cdf8da>

Samedi 14 septembre 2018 :

France Culture / Une vie d'artiste / Aurélie Charon - de 23h à minuit

Invitée : Laetitia Dosch

→ <https://www.franceculture.fr/emissions/une-vie-d-artiste/laetitia-dosch-parle-a-loreille-du-cheval-corazon>

Lundi 17 septembre 2018

France Culture / Par les temps qui courent / Marie Richeux - de 21h à 22h

Invitée : Laetitia Dosch

→ <https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/laetitia-dosch-et-yuval-rozman>

Dimanche 23 septembre 2018 :

France Inter / Lumières dans la nuit / Edouard Baer -

Invitées : Laetitia Dosch et Judith Zagury

→ <https://www.franceinter.fr/emissions/lumieres-dans-la-nuit/lumieres-dans-la-nuit-23-septembre-2018>

PRESSE

La semaine vétérinaire – 1^{er} juin 2018

Troiscouleurs.fr – 14 juin 2018

Les Inrockuptibles – 20 juin 2018

Magmaa.fr – 20 juin 2018

Libération – 22 juin 2018

Inferno-magazine.com – 30 juillet 2018

Sceneweb.fr – 28 août 2018

Sortiraparis.com -28 août 2018

Webthéâtre.fr – 29 août 2018

Glamour – Septembre / Octobre 2018

La Terrasse – Septembre 2018

Mouvement – Septembre / Octobre 2018

Théâtral magazine – Septembre/Octobre 2018

A NOUS Paris – 3 septembre 2018

Carnetdart.com – 4 septembre 2018

Les Inrockuptibles Supplément – 5 septembre 2018

Stylist – 6 septembre 2018

ELLE – 7 septembre 2018

Le Monde Supplément – 8 septembre 2018

Leblogdenestor.com – 11 septembre 2018

Lebruitduofftribune.com – 11 septembre 2018

Sceneweb.fr – 15 septembre 2018

Drafty-curiosity.blogspot.com – 16 septembre 2018

Maze.fr – 16 septembre 2018

Le Figaro – 17 septembre 2018

Les5pièces.com – 17 septembre 2018

Lesechos.fr – 17 septembre 2018

Sortiraparis.com – 17 septembre 2018

Mediapart.fr – 18 septembre 2018

Toutelaculture.com – 18 septembre 2018

Aoc.media – 19 septembre 2018

Unfauteuilpourelorchestre.com – 19 septembre 2018

Francetvinfo.fr – 22 septembre 2018

Libe.ma – 22 septembre 2018

Humanite.fr – 23 septembre 2018

La Provence – 25 septembre 2018

Pasunecritique.wordpress.com – 26 septembre 2018

i/o Gazette – Octobre 2018

Jours de cheval – Automne 2018

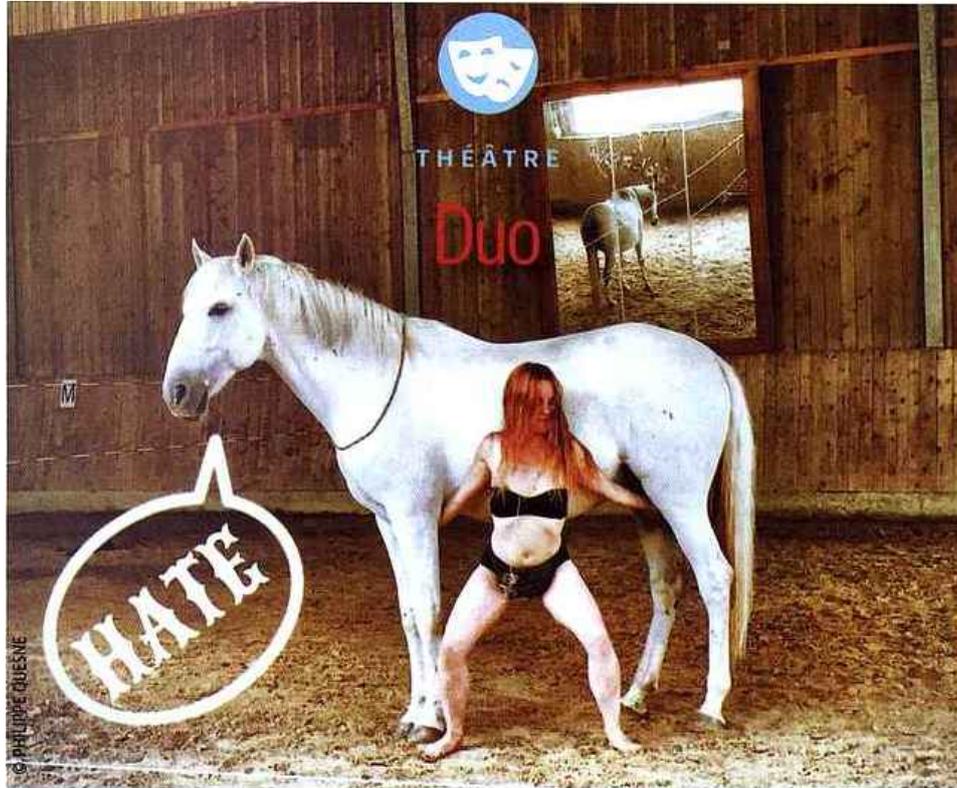
Théâtre(s) Magazine – Automne 2018

Exibart.com – 10 octobre 2018

Theartchemist.com – 16 octobre 2018

Grazia.fr – 18 octobre 2018

Les Inrockuptibles – 19 décembre 2018



Le chaos politique et social du monde s'insinue au plus profond de nos êtres, réveillant des doutes et des colères, engendrant parfois des pulsions destructrices paradoxales. C'est cet écho intérieur du fracas contemporain que Laetitia Dosch (actrice de *Jeune Femme* et *Gaspard va au mariage*) explore poétiquement à travers sa nouvelle création. Elle puise dans un matériau très personnel (son journal intime), parfois sombre et cruel, mais en lui associant une forme originale qui en est l'antidote. S'inspirant d'une rupture, *Hate* met en scène un rapprochement. En phase avec les questionnements de son époque, la comédienne relève le challenge d'un véritable duo de théâtre avec un cheval. Elle a pour cela travaillé avec la compagnie suisse Shanju¹, cirque-école installé près de Lausanne mettant au cœur de son travail artistique (des coulisses à la scène) une éthique de respect des animaux. Ni

faire-valoir, ni réduit à une belle image ou à une métaphore, le cheval participe ici librement à la création, tel un partenaire voire un coauteur. Et tandis que sur scène, leurs deux corps dénudés s'ignorent, se cherchent, dansent ou se parlent (car le cheval, lui aussi, parle !), c'est comme si l'intimité fraternelle qu'ils incarnent, la confiance réciproque et la fantaisie partagée conjuraient la violence du présent. *Hate* sera créé au théâtre Vidy à Lausanne du 5 au 9 juin, repris du 22 au 23 juin au Printemps des comédiens à Montpellier (Hérault), puis en septembre à Nanterre (Hauts-de-Seine) pour le Festival d'automne ●

MICHEL BERTROU

***Hate* avec Laetitia Dosch et les chevaux Corazon et Basco, chorégraphie et coach cheval : Shanju et Judith Zagury, www.altermachine.fr/hate, www.shanju.ch.**

CULTURE | SCÈNES

Hate de Laetitia Dosch : liberté, équité, équidé



Averti de la sensibilité de l'acteur principal par de larges affiches à l'entrée de la salle, le public prend place silencieusement dans les gradins. Sur scène, au milieu d'un carré de pouzzolane, se tient déjà Corazon, monolithique cheval blanc. Acteur, car sur scène tous les soirs aux côtés de sa partenaire Laetitia Dosch, qui le rejoindra bientôt après s'être déshabillée. Acteur, mais cheval quand même. C'est-à-dire parfaitement conscient d'être à l'endroit où, depuis quelques soirs, sa répétitrice Judith Zagury l'amène jouer et travailler, mais étranger aux raisons exactes de sa venue. Un premier charme opère : trop habitué aux codes du théâtre, comme à tous ceux de la société humaine, chaque spectateur est invité d'emblée à se mettre à la place de quelqu'un qui ne les comprend pas.

« *Parler du monde de maintenant avec un cheval, au moins, ce ne sera pas triste* », raconte l'actrice : et l'on est bel et bien partagé entre le rire et les larmes lorsqu'au terme d'un fulgurant monologue désespéré qui va de la jungle de Calais au tapis rouge de Cannes, on reporte son attention sur l'animal resté stoïque, légèrement étranger au spectacle en cours, comme les humains peuvent l'être vis-à-vis du monde tel qu'il est alors décrit.



(c) Philippe Quesne

Mais devant *Hate* au contraire, on ne divague pas souvent, à la fois rivés au moindre geste du cheval, entre imprévisibilité latente et docilité excessive (« *Il connaît le spectacle 1500 fois mieux que moi, et il faut continuer de le surprendre!* ») et à la concentration extrême de Laetitia Dosch. Cette dernière accomplit ici la prouesse de jouer chaque soir la même pièce deux fois, simultanément : d'un côté aux humains et de l'autre pour Corazon, sensible à d'autres codes, d'autres énergies, véritable mine à improvisation où s'ébroue le talent comique de l'actrice – comme lorsqu'elle se met à faire pipi sur scène en même temps que son partenaire. L'animal débranche le théâtre habituel : il faut imaginer Laetitia Dosch *unplugged*, court-circuitant par ces brusques retours à la réalité tout ce qu'il pouvait y avoir de faux ou de préconçu dans l'émotion du moment.

La pièce se termine sur une chanson bouleversante écrite par Barbara Carlotti pour *Hate* et une image du cheval à l'étable, éclairé comme les animaux condamnés du somptueux *Gorge Coeur Ventre* de Maud Alpi. On retrouve en effet la même volonté de se mettre au plus près du regard animal, tout en se sachant terriblement proche aussi de la violence du réel. Car on vend des steaks de cheval en plein Lausanne... Sur scène en revanche, s'esquisse une utopie : « *Tout ce qu'on voit aurait pu être obtenu par la force, mais l'a été par la douceur* », insiste Judith Zagury. C'est sur ce fil tranchant que s'inscrit *Hate*, entre désir de tendresse et violence fondatrice, dont la libération ne sera peut-être jamais qu'une mise en scène.

Hate, un spectacle de Laetitia Dosch

à voir du 15 au 23 septembre 2018 au Centre dramatique Nantaise-Amandiers

SCÈNES

Journal de la scène : Cécille Brunel



Cru et à cru

En duo avec son cheval Corazon, **LÆTITIA DOSCH** livre ses doutes sur l'humanité et prêche avec humour le rapprochement entre les espèces.

L'ÉCARLATE DU PLATEAU TAPISSÉ DE POUZZOLANE dialogue à la manière d'un monochrome avec une immense toile peinte, un clin d'œil au romantisme allemand où l'on découvre, depuis l'orée d'une forêt, un lac de montagne magnifié par les brumes de l'aube. C'est dans le grandiose de ce paysage à la croisée des arts que Lætitia Dosch s'entiche de son cheval pour en faire le partenaire d'une tragi-comédie amoureuse idéale.

En ce jour de première au Théâtre Vidy-Lausanne, tous ont le trac pour l'animal qui se confronte pour la première fois au public dans une salle comble. Superbe dans sa robe blanche piquée de gris, Corazon est déjà sur scène. L'oreille aux aguets et le sabot arrière planté dans le sol, il affronte l'épreuve avec sérénité en conservant l'immobilité d'une statue tandis que Lætitia Dosch l'observe depuis les gradins. Puisqu'il s'agit de fantasmer

sur des amours dignes de la mythologie, elle tombe la robe juste avant de franchir le seuil de l'arène et se transfigure en amazone de légende pour apparaître toute nue, simplement équipée d'un glaive glissé dans une ceinture.

Mais que l'on ne s'y trompe pas, le spectacle s'appelle *Hate* et l'on va très vite redescendre de l'Olympe pour gérer le cambouis du réel. C'est parce que le monde va mal et qu'elle ne comprend plus les humains que l'actrice a décidé d'en parler à son cheval. Lui racontant sa vie, elle passe d'une visite dans la jungle de Calais aux futilités de la nuit des César, s'inquiète de notre impuissance à contrôler le réchauffement climatique et dénonce notre acharnement à maltraiter les représentants du règne animal. L'innocence retrouvée de leur impossible amour passe par une course où le cheval galope sur Schubert tandis qu'elle interprète une

danse d'Isadora Duncan. Trop heureux d'être désigné comme une planche de salut, le placide Corazon se lance dans une démonstration du pas espagnol avant d'accepter d'être monté à cru.

En guise de déclaration d'amour, elle lui chante un rap de sa composition : "Bobo coincée j'ai les trompes bouchées. Je me mets du Baygon dans la chatte parce qu'y a des araignées. Ambiance multisensorielle, tu risques pas de t'ennuyer parce que chuis pressée de mûrir, je me détruis en accéléré." Elle se fait ventriloque et lui donne la parole dans un drolatique ping-pong de répliques où il joue au mâle assailli et elle à la femelle en chaleur. La tension monte d'un cran quand elle lui lance : "Tu veux pas venir me bouffer la chatte?" Une invite qu'il tente de satisfaire en se couchant devant elle avec les quatre fers en l'air. On sort chamboulé de ce cruel jeu de pitres où l'humour résonne comme l'ultime politesse qu'on prête au désespoir. **Patrick Sourd**

Hate Direction artistique et jeu Lætitia Dosch avec Corazon, les 22 et 23 juin, Théâtre Jean-Claude Carrière, festival Printemps des Comédiens à Montpellier; du 15 au 23 septembre, Théâtre Nanterre-Amendiens dans le cadre du Festival d'Automne à Paris; en tournée jusqu'en mai 2019

Magmaa.fr - 20 juin 2018

Magmaa

POURQUOI IL FAUT ALLER VOIR LAËTITIA DOSCH DANS HATE



 J'aime 4 personnes aiment ça. Soyez le premier parmi vos amis.

Créé au théâtre de Vidy en juin, HATE de et avec Laëtitia Dosch nous absorbe, par sa forme audacieuse et son jeu à fleur de peau. Dans cette pièce pour une jeune femme et un cheval, la distribution ne peut varier, tant la relation entre la comédienne franco-suisse et Corazon, un pure race espagnole.

La quête d'altérité humaine se heurte alors à un silence, que seule la fiction, salvatrice, répare. Face à face ou échappée belle, l'enclave formée par ce duo palpite comme un cœur qui ne se résigne pas. C'est assez rare pour être souligné et nous nous souvenons avec joie d'avoir assisté à une telle création, dont les fulgurances méritaient d'être, pour ceux qui y pensent encore ou s'apprentent à s'y rendre, citées dans une liste à ne pas oublier. Les voici, sans ordre de hiérarchie :

-La scénographie romantico-contemporaine, où apparaît la reproduction d'un tableau de paysage d'Albert Bierstadt. L'épure et le sublime de ce paradis terrestre, propre au grand paysage américain cher à l'Hudson River School, participent à la mélancolie de HATE.

-La nudité comme égalité entre le cheval et la comédienne. Les deux évoluent dans leur apparence originelle, sans ornement distinctif jusqu'à ce que le dépouillement devienne instinctif, compris jusque dans le public le plus rétif.

-Le soliloque de Dosch, capable de donner une performance dans laquelle les modulations de sa voix permettent dialogue et polyphonie, parfois chantée. Ce jeu de rôles, rempli seule, répond à une quête désespérée d'altérité au plateau, au silence trouvé partout.

-Le mouvement des corps agit comme une partition sourde. Par le prisme des déplacements, chorégraphiques ou improvisés selon les variations de Corazon, l'interaction tant espérée a lieu, sans passer par la relation de domination imposée par l'homme à l'animal.

-L'existence de Shanju, sanctuaire suisse fait de grands espaces où Corazon vit quand il n'est pas sur scène. Judith Zagury, chorégraphe de HATE et domiciliée à Shanju, refuse d'ailleurs le titre de dresseuse, puisque sa méthode consiste à ne plus contraindre l'animal à effectuer des figures, mais à le laisser évoluer jusqu'à ce qu'il s'intéresse au projet formé. Cette liberté fait de HATE une pièce dont on ressort transformé.

Author: *Géraldine Pigault*

Filed Under: *Scènes*

Tags: *HATE. Laëtitia Dosch*

Laetitia Dosch et Corazon, duo débridé

Avec «Hate», fantaisie équestre et fusionnelle qu'elle va jouer à Montpellier, la comédienne pointe l'omniprésence des rapports de domination. Rencontre à Lausanne.

«**J'**ai 37 ans et je n'ai plus le temps. Je ne sens plus rien.» Laetitia Dosch trouve qu'en 2017 en France, on est à cran. Climat, relations, pla-

nète: on détruit. Elle cherche un vis-à-vis. Elle pense à un être affirmatif, profondément là. Un être muet qui la regarderait s'agiter sans juger, semblerait dire «d'accord» à ses excès, l'air de savoir. Elle pense à un cheval. A lui, elle pourra dire ce qu'elle a écrit dans son journal: cette année elle a presque gagné un César, s'est inscrite sur Tinder et a congelé à prix d'or des ovocytes en Espagne.

En ce début du mois de juin, Laetitia Dosch répète *Hate* au Théâtre de Vidy, à Lausanne, et nous envoie un texto alors qu'on est en route pour la



Hate, de Laetitia Dosch, lors de la représentation au Théâtre de Vidy, à Lausanne. PHOTO DOROTHÉE THÉBERT FILLIGER

Suisse: «On va essayer de rendre le cheval heureux.» Corazon, le cheval, connaît tellement le spectacle qu'il est en avance sur les tops. Sa première rencontre avec un cheval eut lieu dans le Colorado, Laetitia Dosch tournait un «western fauché», dans lequel elle incarnait une géologue à cheval: «Ça redonnait du sens à la vie d'être avec lui, tout redevenait plus simple.» Elle et lui se sont compris: ici, dans ces paysages immenses, la vie moderne lui semblait triste. Puis elle est rentrée, persuadée qu'elle avait des choses à apprendre d'un cheval, au minimum «une belle écoute du monde. Je n'aurais pas eu le courage de faire ce spectacle sans lui». Enfant déjà, elle était entourée d'animaux: un chinchilla, deux chiens, des pies, un fennec dans l'appartement. De plus, son oncle réalisait des chimères avec la taxidermie.

Equilibre. Elle a la sensation que dans le monde humain, tout glisse: l'actualité nous traverse sans impacts, on est indemnes à ceci près qu'on ne sait plus être avec quelqu'un. «Comment on gère un pays, un couple, une famille, notre rapport à l'animal? C'est la même volonté de dominer, maîtriser, annihiler l'autre.» Lors des législatures de 2017, Laetitia Dosch part dans le Nord soutenir un dé-

«J'adore voir un animal qui décide quelque chose, qui prend une initiative.»

Laetitia Dosch

puté: «J'ai tracté dans les cités, les villages, pour parler aux gens. Je cherchais à m'incruster.» L'année 2017 était un départ tout trouvé pour sa recherche: «J'avais envie de comprendre ce que c'était que la haine. «Hate», c'est un beau mot, j'ai l'impression que ça dit amour. Certains le prononcent "hâte" et c'est bien aussi.»

Elle a choisi Corazon, pure race espagnole mélancolique du Jura: «C'est un cheval qui fait gaffe aux humains.» Corazon veut bien faire, ralentit quand elle perd l'équilibre: «Il m'oblige à être calme, je ne peux pas me permettre d'avoir peur.» Elle a fait sa connaissance grâce à Judith Zagury, qui depuis des années mène avec sa compagnie ShanJu un travail de recherche sur la relation hommes-animaux: «J'adore voir un animal qui décide quelque chose, qui prend une initiative», dit-elle. Ne jamais prononcer le mot «dressage»: elle s'intéresse à ce qui se

passé quand on «laisse être» un animal.

Voyante. Laetitia Dosch a appris à exister à côté de Corazon et à «cliquer», méthode positive et sans châtiments qui consiste à claquer la langue pour signifier à l'animal que c'est bien, on garde ce mouvement, on refait. C'est Judith Zagury qui va dormir la nuit près d'eux. Il a fallu construire deux boxes pour la tournée et inviter un ami de Corazon pour qu'il ne se sente pas seul, caché derrière la toile peinte pendant le spectacle. Ce soir-là, l'équipe tente de le faire entrer sans l'ami Romero, mais Corazon se met à hennir, on ramène son compagnon. Il va donc falloir faire voyager l'ami, il pourra le remplacer s'il est fatigué. Reste à trouver sa voix: Laetitia Dosch, qui se lance dans un dialogue insensé sur scène en imitant la voix du cheval, avoue: «Lui, je sais pas encore comment le faire parler.»

Face au cheval, elle s'est donné le courage d'écrire. De faire plus poétique, plus littéraire. De parler d'elle, «avant je ne faisais que me moquer des autres». Elle lit Annie Ernaux en écoutant le rap de Booba et d'Orelsan. Elle se prend de passion pour ce genre où tu peux dire ce que tu penses sans représailles: «Dans le rap, ils ont des vies

de merde, ils en font une fête.» Face au cheval, elle rappe. Selon Judith Zagury, la comédienne «a appris à "penser cheval": on devient un peu moins humain, et plus humain à la fois.»

La voyante qu'elle consulte tous les deux ans lui a prédit un spectacle «qui ne va pas faire l'unanimité». Son personnage ne pourra pas faire, comme rêvé, sa vie et un enfant avec Corazon «mais une utopie qui rate, c'est bien aussi, ça donne envie de retourner dans le réel». Il y a cette scène où l'on entend Corazon lui dire: «C'est triste, tout le monde sait que c'est toi qui fais ma voix.» Laetitia Dosch répond: «Oui, mais on est vraiment ensemble là quand même?» On fixe alors le cheval: les animaux sont des réponses. Ils ont des têtes de réponses, des yeux de réponses, des façons d'être de réponses face à nos corps angoissés. Corazon a l'air de savoir et Laetitia Dosch est rassurée.

AURÉLIE CHARON
Envoyée spéciale à Lausanne

HATE de LAETITIA DOSCH
Les 22 et 23 juin au Domaine d'O, Montpellier (34) dans le cadre du Printemps des comédiens. Et du 15 au 23 septembre au Théâtre Nanterre-Amandiers (festival d'Automne à Paris).

38^e FESTIVAL
MONTPELLIER DANSE
DIRECTION
JEAN PAUL MONTANARI
22 JUIN
07 JUILLET
2018
MONTPELLIERDANSE.COM
0800 600 740

Inferno-magazine.com – Lundi 30 juillet 2018

INFERNO

ENTRETIEN : LAETITIA DOSCH, « HATE »

Posted by [infernolaredaction](#) on 30 juillet 2018 · [Laisser un commentaire](#)



ENTRETIEN : Laetitia Dosch pour sa création « Hate » avec Laetitia Dosch et Corazon – Co-mise en scène : Laetitia Dosch et Yuval Rozman – Première en France au Printemps des Comédiens de Montpellier les 22 et 23 juin 2018.

Inferno : *Vous avez créé le spectacle « Hate » pour le théâtre Vidy-Lausanne et vous l'avez joué pour la première fois en France pour le Printemps des Comédiens en juin, comment vous sont venues l'idée et la nécessité de ce texte et cette idée de jeu avec votre cheval Corazon ?*

Laetitia Dosch : Au départ j'ai appelé le spectacle « Hate – Tentative de duo avec un cheval » car je ne savais pas ce qui allait fonctionner ou pas avec le cheval Corazon. Mais la première chose dont j'étais persuadée c'est que j'avais envie de prendre un risque et de faire quelque chose qu'on n'avait pas l'habitude de voir. Je voulais essayer de trouver une nouvelle forme théâtrale car je trouvais qu'on marchait trop dans les sentiers battus dans les spectacles que je voyais. Je me

questionnaires et je me questionne d'ailleurs toujours maintenant sur le théâtre que l'on doit faire aujourd'hui, car j'ai toujours l'impression de faire du théâtre avec dix ans de retard. Par exemple pour ma pièce précédente, c'est comme si elle se déroulait dans un monde dans lequel il n'y a pas énormément de problèmes alors que ce n'est pas le cas aujourd'hui.

Inferno : *Une réponse à une urgence de dire les choses ?*

Laetitia Dosch : Oui, l'urgence de trouver quelque chose de nouveau et qui fasse sens pour moi, parce que je n'arrivais pas à l'époque à trouver un sens profond à mon travail. Pourquoi fais-tu ça ? Qu'est-ce que tu cherches ? Ce spectacle est venu à moi comme une réponse, l'idée était d'ancrer le spectacle à la fois dans le réel et dans l'imaginaire, de faire un pont entre ces deux mondes, déjà dans le texte. Quand je voyage j'écris énormément, donc il fallait ancrer ce texte dans des voyages, dans mon époque et aussi, pour la première fois, de travailler sur mon intimité, des choses de ma vie intime mais plus ou moins romancées. Il y a des choses qui sont vraies et d'autres pas mais il y a beaucoup d'intimité, des choses qu'on ne dit pas dans la vie, qu'on cache ou qu'on confie d'habitude à très peu de gens.

Inferno : *Et aussi une envie folle de liberté sur scène ?*

Laetitia Dosch : Oui de la liberté ! Mais pas seulement celle de courir et d'être joyeux sur scène mais bien aussi celle de pouvoir dire les choses vraiment intimes et, pour une fois, sans avoir à se cacher pour les dire. L'idée du texte est déjà intimement liée au désir d'être libre. Dans un texte on peut dire des choses que seule l'écriture permet et qu'il est difficile de dire ailleurs, on peut l'exprimer de plein de façons différentes comme par exemple avec du rap ou des textes poétiques, donc au travers d'un travail qui ne soit pas enfermé dans un style. Avec le cheval c'était aussi une envie de liberté de sa part et de la mienne, je ne voulais pas que le spectacle soit totalement figé. Tous les soirs il y a 20% du spectacle qui change. Donc, à la base, il y avait bien ce désir de vouloir prendre le risque de l'instant, de se dire que je ne vais pas faire faire au cheval toujours les mêmes choses sur scène, je voulais au contraire qu'il influence l'écriture du texte et lui donner quasiment une place d'acteur ou d'auteur. Maintenant c'est à moi parfois de le suivre avec ce que lui propose. C'est ça qui donne de la liberté au spectacle, voir un animal qui va décider de faire ça ou autre chose, ne pas systématiquement obéir. Le considérer comme un égal aussi, en tout cas plus qu'avant. Ce spectacle et ce texte sont une envie d'égalité, d'intimité et de liberté.

Inferno : *Vous avez parlé d'une anecdote où le cheval vous embrassait tellement que vous ne pouviez plus répéter, vous étiez presque en colère vis-à-vis de lui. N'est-ce pas là un des piliers de votre spectacle ?*

Laetitia Dosch : En effet, je ne pouvais plus travailler car Corazon voulait m'embrasser tout le temps. L'histoire raconte ça, une histoire utopique qui ne marche pas, c'est le récit d'une femme qui veut faire un enfant avec un cheval, vivre en couple avec lui, mais finalement cela ne va pas être possible. Le texte dit ça mais ce qui se passe vraiment sur le plateau c'est avant tout de la liberté. Le fait que Corazon prenne cette liberté m'oblige à m'adapter et à trouver des rebondissements pour que le spectacle continue.

Inferno : *Le spectacle oscille constamment entre espoir et désespoir sans jamais donner réellement de clé. De quel côté vous penchez vous ? Pas d'amour sans domination ou destruction de l'autre ?*

Laetitia Dosch : Le conte nous dit que les humains ont du mal à aimer sans vouloir contrôler, maîtriser et dominer l'autre. C'est difficile pour nous d'arriver à faire autrement mais cela ne veut pas dire qu'on ne peut pas y arriver. L'idée de cette histoire c'est aussi d'être confrontés à notre propre instinct de domination, à notre propre cruauté.

Inferno : *Mais après une heure de liberté vous remettez le licol au cheval...*

Laetitia Dosch : Mais pas qu'à lui ! Je m'en mets un à moi aussi, et la dernière chanson est une chanson de soumission totale, peut-être un peu ambiguë mais c'est quand même de la soumission. Mais ce qui me paraît intéressant c'est le fait que le texte nous dit tout ce qui nous empêche de vivre en égalité avec l'autre. En même temps, sur le plateau, le travail nous montre l'inverse parce qu'on voit vraiment deux êtres égaux. D'ailleurs je ne domine pas tant que ça Corazon et souvent c'est plutôt lui qui me domine. Ce sont des questions que je me posais philosophiquement, je ne sais toujours pas y répondre mais par contre, en pratique, je pense avoir gagné mon pari. Au delà que ce spectacle soit réussi ou raté je pense avoir réussi à ce que le cheval soit libre. Souvent je le vois sur scène s'émanciper et ça me rend heureuse d'avoir pu réussir ça, d'être parvenue à montrer cette égalité possible entre un animal et une femme. Il faut savoir que le cheval est maintenant très content de venir jouer, quand on ne joue pas une semaine il attend qu'on vienne à son box. Je sais qu'il est très heureux sur scène et pour moi ce n'est pas rien d'avoir fait ça avec un animal.

Inferno : *On reconnaît en filigrane la touche de Philippe Quesne dans des instants quasi lunaires, comment avez-vous travaillé ensemble ?*

Laetitia Dosch : Déjà nous aimons tout deux la bande dessinée et il avait envie qu'on travaille la scénographie avec cet esprit BD. D'ailleurs au départ je dessinais beaucoup et, lorsqu'on a commencé à parler du projet, Philippe a instantanément vu une toile de fond, un peu comme une peinture dont les personnages sortiraient en essayant de se libérer de la peinture. En fait Philippe est tellement intelligent qu'il a compris immédiatement le propos, donc tout est allé très vite. L'idée était que ça devait tourner autour de la peinture. Il a lu le texte et a vite compris là où je voulais aller. Au départ nous avons travaillé une ambiance un peu Reine des Neiges avec des couleurs violettes et, finalement, Philippe est allé vers quelque chose de plus romantique avec une image un peu Adam et Eve.

Inferno : *Vous jouez sur la nudité de ces deux personnages et le spectacle est d'une extrême pudeur, comment l'expliquez-vous ?*

Laetitia Dosch : Et ça parle beaucoup de sexe aussi ! Mais il y a avant tout beaucoup de délicatesse, d'ailleurs le cheval est très fatigué en sortant de scène car ce n'est pas facile pour lui de comprendre une autre espèce. Il faut donc que nous soyons tout deux très attentifs, ça demande une grosse concentration et il y a autant d'écoute de sa part que de la mienne. C'est très fatigant, même s'il connaît le spectacle presque mieux que moi. On peut voir qu'il est sensible d'émotions, une relation s'est tissée entre nous pendant quatre mois et maintenant il y a une profonde écoute l'un de l'autre, avant tout une envie de faire des choses ensemble. Corazon est un animal qui a envie de faire plaisir aux humains, il a toujours peur de mal faire.

Inferno : *Donc cette pudeur c'est avant tout cette relation que vous avez avec le cheval ?*

Laetitia Dosch : Oui, la relation et l'écoute, la délicatesse de l'écoute de l'autre et bien sûr aussi par mon texte. Je tente de vous emmener dans la confiance avec une certaine mélancolie, comme si je parlais à des proches ou des amis, au travers du cheval c'est à vous que je parle et, je l'espère, avec beaucoup de douceur.

Inferno : *Avant de rentrer dans la salle vous demandez aux spectateurs le silence afin de ne pas effrayer Corazon, mais cela donne aussi l'impression que vous accordez aux spectateurs quelques minutes afin qu'ils aient la même concentration que vous et le cheval...*

Laetitia Dosch : Tout à fait ! Et c'est assez agréable car dans ce spectacle, les spectateurs sont un peu responsables de ce qu'ils vont voir. S'ils font trop de bruit ou s'ils s'en vont à certains moments cela peut être dangereux pour moi, il faut donc une écoute particulière de leur part pour que le spectacle soit réussi. C'est génial comme sensation de sentir des gens derrière soi qui prennent ça à cœur. Vous n'êtes pas là que pour consommer de la culture mais vous participez directement à la réussite du spectacle.

Inferno : *Vous donnez parfois l'impression qu'il y a deux Laetitia Dosch, celle du théâtre et celle du cinéma.*

Laetitia Dosch : Oui mais c'est juste une impression car les deux sont liés. Etre actrice, au théâtre ou au cinéma, c'est avant tout beaucoup d'introspection. Pour bien jouer un personnage il faut le chercher à l'intérieur de soi et comprendre le monde qui nous entoure. Que ce soit au théâtre ou au cinéma c'est le même processus et le même travail, c'est toujours quelque chose de très intime et, dans les deux cas, on n'a pas envie de rester dans son trou, on a envie que son travail parle à un large public, que ce soit vu et partagé.

Inferno : *Votre théâtre est quand même très intime...*

Laetitia Dosch : Mais le cinéma peut être aussi très intime, en tout cas c'est ce que j'y mets dedans. Acteur ou comédien est le même métier, on fait de son intimité un travail. Par contre, effectivement, notre image fait partie du travail, donc on est pris en photo et on doit porter de belles robes. Mais si ça peut attirer des gens pour aller voir mon travail au théâtre, eh bien tant mieux ! Ceci dit le travail sur l'image est aussi intéressant. Quelle femme ai-je envie de représenter ? Qu'est-ce qu'on a envie de montrer ? Quelle est l'image de la femme que je veux donner ? Comment doit-on s'habiller et qu'est-ce qu'on accepte de faire ? En fait, actrice est un travail où l'on est soumis à énormément de clichés et de choses obligatoires, avec des critères de taille, de poids, d'âge... Les questions sur la position de la femme se posent à nous au quotidien. Ce sont des questions qui sont en fait très politiques et notre corps devient lui-même un axe de questionnement politique.

Inferno : *Mais les lignes changent un peu en ce moment...*

Laetitia Dosch : Etre actrice reste quand même quelque chose d'assez particulier, à partir de 45 ans il y a très peu de bons rôles et on ne peut pas dire que ça bouge énormément pour l'instant. Après, effectivement, il y a quelques très grandes actrices qui y parviennent, mais par rapport à la représentation de la femme au cinéma il y a tout un travail qui reste à faire. C'est un point que je tente d'aborder au théâtre quand j'écris des rôles en m'exposant de façon différente, en étant par

exemple nue mais aussi en faisant des choses complètement différentes avec un corps nu. Donc non ! il n'y a pas deux Laetitia mais bien une seule comédienne qui, c'est vrai, s'habille avec de belles robes une semaine par an pour assister à quelques événements et faire de belles photos.

Inferno : *Quel est l'avenir de ce spectacle ? Et quels sont vos futurs projets ?*

Laetitia Dosch : Le spectacle va déjà tourner en France. Je vais aussi tourner avec « La maladie de la mort » en Italie, Angleterre et Belgique. En parallèle je continue à jouer au cinéma... puis je veux écrire mon prochain spectacle et travailler avec un texte basé sur un quartier dans le nord de la France, peut-être le jouer avec des amateurs, je ne sais pas encore. Mais en tout cas je souhaite travailler sur ce sujet et avec des gens de tous les milieux.

Propos recueillis par **Pierre Salles**

Lien vers la critique :

<https://inferno-magazine.com/2018/06/27/hate-laetitia-dosch-a-tout-crin/>

Dates de tournée :

Théâtre de Vidy – Lausanne 05/06/2018 – 09/06/2018

Printemps des comédiens, Théâtre Jean-Claude Carrière 22/06/2018 – 23/06/2018

Festival La Bâtie – Genève (CH) 31/08/2018 – 03/09/2018

Théâtre Nanterre-Amandiers, Festival d'Automne à Paris 15/09/2018 – 23/09/2018

Théâtre du Gymnase, festival Actoral à Marseille 26/09/2018 – 27/09/2018

Théâtre national de Bretagne- Rennes 16/10/2018 – 20/10/2018

La Rose des Vents, Festival NEXT à Lille 30/11/2018 – 01/12/2018

Bonlieu – Scène nationale d'Annecy 16/01/2019 – 18/01/2019

TPR – La Chaux-de-Fonds (CH) 15/02/2019 – 16/02/2019

Le Quai – Angers 07/03/2019 – 08/03/2019

Sortie Ouest – Béziers 13/03/2019 – 16/03/2019

MA – Scène nationale – Pays de Montbéliard 16/05/2019 – 17/05/2019

TANDEM – Scène nationale de Douai 05/06/2019 – 06/06/2019





Photos Dorothée Thébert-Filliger.



Filed under [Entretien](#), [Entretiens](#), [NEWS](#), [Performance](#), [Scènes](#) · Tagged with [entretien Laetitia Dosch](#), [Hate Laetitia Dosch](#), [interview Laetitia Dosch](#), [Laetitia Dosch](#), [Laetitia Dosch Hate](#), [Perfomance](#)

INFERNO · Magazine Arts & Scènes contemporaines : IL N'Y AURA PAS DE MIRACLE ICI

Propulsé par WordPress.com.

/ actu / On a vu, on a aimé, on vous conseille ces spectacles de rentrée !

28 août 2018 / dans À la une, Théâtre / par Stéphane Capron



Photos Dorothee Thebert Filliger, Michiel Devijver, Magda Hueckel et Pascal Gely

Beaucoup de créations pour cette rentrée 2018/2019, mais aussi beaucoup de spectacles repris, ou d'autres créés avant l'été ou pendant le Festival d'Avignon. On a aimé ces spectacles, dans des genres différents, à voir dans le théâtre privé ou dans le théâtre subventionné en septembre et en octobre.

Hate de Laetitia Dosch

Pour dire le chaos du présent et poursuivre son audacieuse exploration du féminin, Laëtitia Dosch imagine un duo singulier. Un subtil discours amoureux avec un cheval. Laëtitia Dosch se joue de tout, et d'abord de notre horizon d'attente. Hate en effet, c'est une histoire d'amour. Une idylle entre une femme et un cheval, certes assez désespérée mais pleine d'humour, arme favorite de l'artiste pour en découdre avec l'époque.

Nanterre-Amandiers CDN, Festival d'Automne
Du 15 au 23 septembre 2018



[Accueil](#) > [Culture](#) > [Théâtre](#)

> [HATE de Laetitia Dosch : une femme et un cheval au Théâtre Nanterre-Amandiers](#)

HATE DE LAETITIA DOSCH : UNE FEMME ET UN CHEVAL AU THÉÂTRE NANTERRE-AMANDIERS



© Dorothee Thebert Fillige

Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, on file découvrir la nouvelle création particulièrement originale de Laetitia Dosch au Théâtre Nanterre-Amandiers, du 15 au 23 septembre 2018. Sur scène, l'actrice nue dialogue avec un cheval.

Le Festival d'Automne à Paris propose chaque année une programmation pointue et exigeante. Des expérimentations sur la forme où les codes établis se brouillent, toujours au service d'un message fort. C'est le cas de la nouvelle proposition de Laetitia Dosch qu'elle dévoile au du 15 au 23 septembre 2018 au Théâtre Nanterre-Amandiers. Une réflexion fantaisie d'1h15 où l'actrice nue se met en scène avec un cheval, de quoi élargir nos horizons pour cette rentrée 2018.



© Dorothee Thebert Fillige

Ce duo tout à fait original entre la femme et le cheval est le fruit des recherches et interrogations de **Laetitia Dosch**, une artiste complète, toujours en mouvement, toujours en questionnement. Cette actrice qu'on a pu découvrir entre autre dans **Jeune Femme** de Léonor Serraille, **Caméra d'or** au **Festival de Cannes 2017** retourne à la mise en scène, en étroite collaboration avec son acolyte Yuval Rozman.

HATE propose une réflexion sur le chaos de notre époque, sur les rapports de pouvoir et de domination, sur les liens destructeurs entre les supposés "supérieurs" et les supposés "inférieurs", entre l'homme et la nature, l'homme et l'animal, le fort et le faible.



© Dorothee Thebert Fillige

Le spectacle joue sur la variété des formes, allant de la **chanson au rap**, de confidences intimes en **engagements politiques**, avec bien sûr, des moments plus contemplatifs suspendus à la beauté des images. Une quête originale et éminemment poétique qui mêle joie et violence, et pose sous un angle nouveau la question de l'amour.

Pour l'anecdote, ce n'est pas la première fois que **Laetitia Dosch** partage la scène avec un animal. En 2016 au **Festival D'Avignon**, elle collaborait déjà avec des corbeaux pour **Les Corvidés**, une création qu'elle avait présentée avec Jonathan Capdevielle.

Laetitia Dosch est une femme inspirante, engagée, jamais là où on l'attend. Alors on profite de cette rentrée pour aller découvrir cette proposition originale et rafraîchissante!

Anne-christine C.

Dernière modification le 28 août 2018

INFORMATIONS PRATIQUES

HORAIRES

Du 15 septembre 2018 au 23 septembre 2018

LIEU

Théâtre Nanterre-Amandiers
7, avenue Pablo-Picasso
92000 Nanterre

TARIFS

Tarif Réduit : 15 €
Plein Tarif : 30 €

SITE OFFICIEL

www.festival-automne.com

RÉSERVATIONS

billetterie.festival-automne.com



Mots-clé : chanson, femme, rap, cheval, nanterre, festival d'automne, actrice, théâtre contemporain, festival d'Avignon, engagement, festival d'automne à Paris, Septembre 2018, Festival de Cannes 2017, Nanterre Amandiers, rentrée 2018, festival d'automne 2018, laetitia dosch, théâtre 2018, Jeune Femme, Caméra d'or, femme cheval, HATE, Les corvidés



Le festival d'automne 47ème édition

Le festin de la rentrée
mercredi, 29 août 2018

Fidèle à lui-même, c'est-à-dire pluridisciplinaire, international, attentif à ce qui naît et fait remous, le Festival d'automne occupe une place de choix dans le panorama théâtral de la rentrée et désormais s'éclate au-delà de l'octroi. C'est ainsi que pour cette nouvelle édition (12 septembre - 31 décembre) et par le jeu de ses partenariats, il s'affiche notamment à Bobigny (MC93), Aubervilliers (Théâtre de la Commune), Gennevilliers (T2G) et aussi au Théâtre Nanterre Amandiers où l'on pourra revoir ou découvrir *Rêve et folie* de Georg Trakl, l'ultime spectacle de ce quasi pensionnaire du Festival d'Automne qu'est Claude Régy, maître d'expériences radicales aux confins du langage et qui pour définir ce qui l'obsède cite Nathalie Sarraute qui, dans son ouvrage *L'Ere du soupçon* écrit « Les mots servent à libérer une matière silencieuse qui est bien plus vaste que les mots ».

De quelques fidélités

Au chapitre des fidélités, on retrouve cette saison Julien Gosselin qui se plaît à organiser de longues traversées multimédia autour des œuvres littéraires. Ce sera celle de huit heures créée au Festival d'Avignon qui propose une lecture croisée de l'œuvre de l'écrivain américain Don De Lillo (*Joueurs, Mao II, Les Noms* à L'Odéon) et une forme brève à la MC93, « Père » d'après « L'Homme incertain » de Stéphanie Chaillou.

C'est également avec deux créations que revient Sylvain Creuzevault. : *Les Démons* d'après Dostoïevski, vertigineuse fresque politique et philosophique tisonnée dans « l'intention de dresser entre révolution et spiritualité une dialectique du rire et de l'effroi » et pour laquelle le metteur en scène a demandé à Valérie Dréville et Nicolas Bauchaud de rejoindre sa troupe d'acteurs (Théâtre de l'Odéon). Puis ce sera *Les Tourments*, spectacle composé de courtes pièces de Jack London et Stéphane Mallarmé que Sylvain Creuzevault qualifie de « peintures animées », de « natures vives » et envisagées, « pour redonner au théâtre sa force de consolation collective » (MC 93).



Le retour de ce maître de la scène européenne qu'est Krystian Lupa est toujours un événement et c'est comme tel qu'est attendue sa dernière création *Le Procès* d'après Kafka, qui nous dit des choses non seulement sur l'état actuel de la Pologne, mais sur l'Europe (Théâtre de l'Odéon). Parmi les habitués, on retrouve avec plaisir le collectif flamand TGStan qui transgresse avec humour les conventions théâtrales, brouille les frontières entre l'art et la vie en mettant l'acteur au centre de son travail et de ses analyses. Ce sera avec *Atelier* et, en puisant dans l'œuvre de Bergman, avec *Infidèles* et *La Répétition*. Comme à son habitude la troupe prendra ses quartiers d'automne au Théâtre de La Bastille où l'on pourra, également dans le cadre du Festival, voir ou

revoir le magnifique spectacle du portugais Tiago Rodrigues, *Sopro*, une réflexion poétique sur la mémoire et le théâtre autour de ce personnage de l'ombre mais nécessaire qu'est le souffleur (voir l'article de Corinne Denailles <https://webtheatre.fr/Sopro-de-Tiago-Rodrigues>). C'est aussi autour de la mémoire, du théâtre et de la transmission que s'articule *By heart* spectacle présenté, lui, à l'Espace 1789 de Saint-Ouen.

Tandis que le suisse Milo Rau, avec *Reprise, Histoire(s) du théâtre*, reconstitue l'enquête d'un fait divers – un meurtre homophobe – de manière à la fois documentaire et allégorique pour nous ramener à la naissance de la tragédie (Théâtre Nanterre Amandiers), Maxime Kurvers, metteur en scène et scénographe s'empare de la première tragédie connue du monde occidental, *Les Perses* d'Eschyle et emprunte à Nietzsche pour nous livrer une méditation pointue sur la représentation théâtrale et l'acteur (*Naissance de la tragédie* Théâtre de la Commune).

Parmi les spectacles singuliers et hors normes, on ne peut ignorer *Complete works : table top Shakespeare*, conçu par le collectif anglais Forced Entertainment, qui propose, joué par un seul acteur sur un coin de table, avec sa lière, poivrier et autres accessoires comme personnages, une intégrale Shakespeare, soit 36 comédies et tragédies résumées en moins d'une heure. Il est à prévoir qu'il n'y a pas que les petits vernis qui, au siècle dernier, ont vu un *Presqu'Hamlet* du même tonneau joué par Gilles Privat sous la houlette de Dan Jemmett, qui seront alléchés par cette manière joyeusement inattendue de redécouvrir Shakespeare.



« Je suis troublée par le désordre dans lequel on vit qui semble nous mener à la destruction, j'essaie de comprendre pourquoi ça se passe ainsi et comment ça pourrait être autrement. Alors j'ai voulu traiter ce questionnement par la poésie en parlant à un cheval avec des poèmes et des chansons » explique Laetitia Dosch qui, pour sa troisième création, *Hate* partage la scène avec un cheval. Avec ce spectacle, et ceux d'Emilie Rousset : *Rencontre avec Pierre Pica*, de Marion Sifert : *Le Grand sommeil* et de Géraldine Martineau *La Petite sirène* d'après Andersen, c'est la jeune création au féminin que nous fait découvrir le Festival d'Automne qui par ailleurs a choisi pour cette nouvelle édition de brosse, en quelque douze pièces chorégraphiques, le portrait d'Anne Teresa De Keersmaeker. Un second portrait est dédié au compositeur canadien Claude Vivier (1948-1983) qui fut un des disciples de Karlheinz Stockhausen. Parmi les cinq programmes qui constituent ce portrait, *Kopernikus, un rituel des morts* pour lequel il a lui-même écrit le livret et que l'on verra au Théâtre de la Ville-Espace Cardin en décembre.

Japon : Le proche et le lointain

C'est en ouvrant la focale de la tradition à la modernité que le Festival braque ses projecteurs sur le Japon. Ce sera d'abord avec deux spectacles Kabuki, forme théâtrale épique extrêmement raffinée et codée dont les origines remontent au XVII^e siècle. Dans le Kabuki - Ka, le chant ; Bu : la danse ; Ki : les arts de la scène, les rôles de femmes sont tenus par des hommes, des onnagatas dont l'art n'est pas de jouer une femme mais d'en suggérer l'essence. Au programme deux pièces classiques et populaires du répertoire interprétées par deux légendes vivantes du Kabuki contemporain : Na Kamura Shidô II et Kamamura Shinozuke II (Théâtre national de Chaillot).

« La logique de la tradition est de se réécrire sans cesse au présent » explique Hiroshi Sugimoto,

artiste plasticien scénographe qui aime à explorer la tradition scénique de son pays. C'est le Kyôgen, pendant populaire et comique du Nô qu'il revisite avec *Sambaso, danse divine* interprété par trois générations de maîtres du kyôgen. A l'affiche également, côté danse Saburo Teshigawara et côté théâtre de jeunes artistes qui aiment à brouiller les pistes et les codes et sont représentatifs de la scène contemporaine japonaise. Parmi ceux-ci, Toshiki Okada, mais aussi, moins connus et à découvrir au Théâtre de Gennevilliers : Kurô Tanino(*The Dark Master*), Shû Matsui (*Un fils formidable*). Pour sa part, Hideto Iwai qui s'attache à retracer avec humour les parcours singuliers des gens qu'il rencontre, présentera sa première création en français, inspirée de la vie des participants, professionnels et amateurs, rencontrés à Gennevilliers (*Wareware no moromoro, Nos histoires*).

Il y aura à voir bien d'autres spectacles, inattendus, fascinants, bouleversants aptes à nous sortir de nos torpeurs puisque c'est au total une soixantaine de manifestations de théâtre, danse, musique, performances, installations plastiques, que nous propose cette 47ème édition dédiée à la mémoire de Pierre Bergé, « dont l'engagement auprès des artistes et de la création continue de nous guider » nous dit Emmanuel Demarcy-Mota, directeur du Festival d'Automne.

Festival d'Automne à Paris du 12 septembre au 31 décembre

Renseignements et réservations tel 01 53 45 17 17

www.festival-automne.com

Photos : « *Dark master* » (Kurô Tanino ©Takashi Horikawa, « *Le Procès* » Kafka/ Lupa © Magda Hueckel, « *Hate* » (Laetitia Dosh) © Dorothee Thebert Fillige

GLAMOUR

Pays : France
Périodicité : Mensuel
OJD : 279479



Date : septembre -
octobre 2018
Page de l'article : p.39



J'EN PARLERAI
À MON CHEVAL !

Actrice tendre et fouguese, Lætitia Dosch a laissé échapper avec grâce son César du meilleur espoir féminin (pour *Jeune femme*) en début d'année au profit de Camélia Jordana. Ce César, comme tout ce qui a constitué le piquant de sa vie récemment, elle y fait allusion dans son nouveau spectacle *Hate*, où son partenaire de scène est un cheval. Un vrai, oui, qui lui répond à sa manière, en se cabrant, se couchant, en l'embrassant. Face à l'équidé, Lætitia se met à nu, au propre comme au figuré. Elle lui livre tout, ses contradictions, ses interrogations, ses frustrations. Et si l'on reste pantois devant tant de sincérité, c'est son humour, toujours un peu fébrile et disloqué, qui nous va droit au cœur. E.G. *Hate*, du 15 au 23 septembre au Théâtre Nanterre-Amandiers, dans le cadre du *Festival d'Automne à Paris*.

La Terrasse - Septembre 2018

la terrasse

« La culture est une résistance à la distraction. » Pasolini

Premier média arts vivants en France

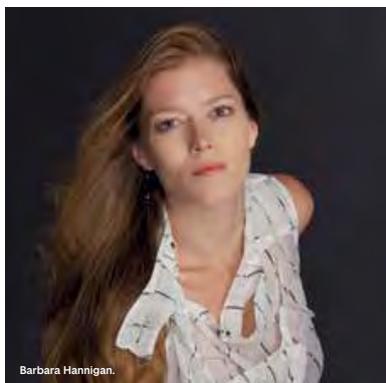
268

septembre 2018



© Dorothée Thebert Filliger

Hate de Laetitia Dosch.



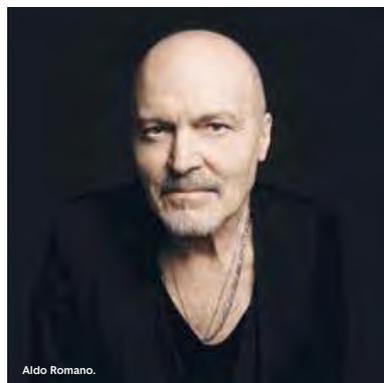
© Christophe D'Amico

Barbara Hannigan.



© Maxim Waroff

Decadance.



© Jean-Baptiste Millot

Aldo Romano.

focus

Des saisons en partage

Le Théâtre Dijon Bourgogne, le Théâtre de Sartrouville et des Yvelines, La Scala Paris, le Théâtre Kléber Méleau, La Criée-Théâtre national de Marseille, le Théâtre de Nîmes, le CDN de Toulouse Occitanie, la Comédie de Genève, le Malandain Ballet Biarritz: créations, ouverture et découverte.



Lisez *La Terrasse* partout sur vos smartphones en responsiv design!



théâtre

Tous azimuts!

Une rentrée foisonnante, entre reprises et créations. Satoshi Miyagi, Simon Abkarian, Peter Stein, Krystian Lupa, Yohan Bourgeois, Milo Rau, Ilka Schönbein, Sylvain Creuzevault, Thomas Ostermeier...

4

danse

Danse sans frontières

Anne Teresa De Keersmaecker, *Decadance* à l'Opéra, *Franchir la nuit* de Rachid Ouramdane: la danse est un art international.

53

classique / opéra

D'amour et d'opéra

Création mondiale d'un nouvel opéra du compositeur suisse Michael Jarrell au Palais Garnier: *Bérénice*. Avec l'irrésistible Barbara Hannigan dans le rôle-titre.

66

jazz / musiques du monde

Bienvenue aux clubs

Les clubs de jazz font leur rentrée, du Sunset-Sunside au New Morning et du Jazz Café Montparnasse au Baiser Salé. Avec parmi beaucoup d'autres, le batteur Aldo Romano.

73



Hate

NANTERRE-AMANDIERS / DE LAETITIA DOSCH / MES LAETITIA DOSCH ET YUVAL ROZMAN

La singularité artistique de Laetitia Dosch s'affirme et s'affine dans cette aventure hors normes en forme de duo à cheval. *Hate* sera sans nul doute un événement de la rentrée.

C'est un spectacle où l'on passe de sombres évocations calaisiennes à un délirant duo de rap femme – cheval qui s'achève par « *Vas-y petit poney/Viens brouter ton cavalier* ». C'est un spectacle qui démarre à la Angelica Liddell – à poil, autofiction des malheurs amoureux qui se mêlent à ceux du monde –, et vire parfois au comique grand public de la trentenaire en mal d'enfants. Dans ces grands écarts de style, on a du mal à suivre, on ne sait pas sur quel pied danser, on n'est pas bien calé dans ces repères qui cadrent d'ordinaire la réception, la réflexion, l'émotion. Après *Un album* où elle donnait dans le journal intime à travers une galerie de personnages ayant traversé sa vie, qu'elle interprétait de manière minimaliste, sobre et épatante, Laetitia Dosch revient sur scène en compagnie cette fois d'un cheval. Corazon (le cœur en espagnol), pur sang ibère, vient des montagnes du Jura et, le temps de *Hate*, devient son amoureux. Car ce n'est pas Laetitia Dosch mais un véritable couple qui se produit sur scène, qui s'accouplera même dans le plus petit des modèles de tente Quechua, pour protéger son intimité des regards

du public. Facétieuse, douce, attirée par la mise à nu pour ce qu'elle produit de vie, de danger, Laetitia Dosch, avec son cheval et son compagnon de création Yuval Rozman, livre ici un spectacle où s'affirme et s'affine encore davantage son style, libre, hors-normes, où l'angoisse se mêle à la joie.

Amazone nature

« *Tu sais, j'ai écrit ce spectacle parce que je voulais parler des choses de maintenant et que ça soit pas trop triste* » explique d'entrée Laetitia Dosch à son animal de cœur. Elle aura trouvé au final dans cette « *fantaisie* » menée d'un pas allègre, alternant rire cru et profonde mélancolie, « *une heure de liberté* ». Moins théâtral qu'*Un album*, penchant davantage du côté de la performance du fait, entre autres, de la présence imprévisible et indomptable de l'équidé, *Hate* prend place devant une grande toile peinte imaginée par Philippe Quesne, entre paysage romantique à la Caspar Friedrich et évocation des grands lacs d'Amérique du Nord. Dosch y déboule en squaw, amazone nature, simplement

Hate, une femme et un cheval sur le plateau.

© Dorothee Thebert Filliger



ceinte à la taille d'un fourreau porte glaive et d'une banane à sucre et carottes, pour diriger un tant soit peu l'animal. Au milieu des chants d'oiseaux et des bruits d'orage, elle dialogue avec cette présence douce et massive, attendrissante et menaçante, hongre à la robe blanche et au pénis pendant. Soliloque d'abord, avant que le cheval ne se mette à parler, puis, comme on l'a évoqué, à rapper. Elle le monte, l'appâte, le fait courir mais jamais tourner bourrique. Lui la hume, l'embrasse, la lèche et finit par la quitter. Ils font donc comme dans les vraies histoires. De quoi ça parle ? D'un monde d'humains indifférents les uns aux autres qui n'arrivent pas à se parler. De l'amour vache où s'opposent tyrannies égocentriques et espoirs de se diluer. De ces autres qu'on voudrait mener à la baguette et qui cherchent à nous dompter... Il y a dans ce drôle d'animal, Laetitia Dosch,

une façon vraiment unique de s'emparer de notre humanité.

Éric Demey

Nanterre Amandiers, 7 av. Pablo Picasso 92000 Nanterre. Du 15 au 23 septembre à 20h30, le jeudi à 19h30, samedi à 20h, dimanche à 16h. Spectacle vu au Printemps des Comédiens en juillet 2018. Durée : 1h20. Également, les 26 et 27 septembre au **festival actOral à Marseille**; du 16 au 20 octobre au **TNB à Rennes**; les 30 novembre et 1^{er} décembre au **festival NEXT à la Rose des vents à Lille Métropole**; du 16 au 18 janvier 2019 à **Bonlieu, Scène nationale d'Annecy**; les 15 et 16 février au **TPR, La Chaux-de-Fonds (Suisse)**; les 7 et 8 mars au **Quai, CDN d'Angers**; du 13 au 16 mars à **Sortie Ouest à Béziers**; les 16 et 17 mai 2019 à **MA, Scène nationale de Montbéliard**.

Mouvement - Septembre / Octobre 2018

magazine culturel
indisciplinaire



Mouvement

L 14944 -97- F: 7,50 € - RD



SUISSE 12 CHF

Entretien **Christophe Honoré**
Cinéma **Debra Granik**
Musique **Simon Fisher Turner**
Littérature **Collectif Wu Ming**
Reportage **Fêtes foraines**
Théâtre **Lætitia Dosch**

« Si vos aînés sont morts, inutile de les assassiner »
La déclassée américaine
Ambient irradiante
Tuer l'auteur pour sauver le roman ?
La grande roue de l'infortune
« Faire du beau avec toutes ses saloperies »



Lætitia Dosch Manège à deux

Dans le jeu qu'elle instaure avec Corazon, on ne sait pas vraiment qui tient les rênes, ni qui est le plus animal. *Hate*, le monologue à deux voix de Lætitia Dosch, sape la domination quotidienne et nous précipite vers une mythologie chaotique.

Propos recueillis par Jean-Roch de Logivière
Photographies : Jeremy Bierer, pour *Mouvement*

Alors qu'elle se déshabille et commence à fouler la terre rouge qui recouvre la scène du Théâtre Vidy, aucun bruit ne s'élève dans la salle. Ce n'est pas avec son glaive, qu'elle porte à la ceinture, que Lætitia Dosch obtient le silence : Corazon, un pur-sang espagnol, l'attend sur le plateau et impose le respect en scrutant le public. À 37 ans, *Hate* est son cinquième spectacle. Actrice et metteuse en scène, elle choisit cette fois de chorégraphier sa liaison avec un cheval pour raconter une histoire entre les deux espèces, amoureuse, destructrice, déséquilibrée. De ce face-à-face surgissent des tableaux absurdes et les bribes issues des carnets que Lætitia Dosch a noircis au rythme de son histoire personnelle, autant que de l'actualité : un passage éclair à la ZAD, un fantôme à Calais, la congélation de ses ovocytes en Espagne, l'amour, le rap français.

Pourquoi avoir choisi de faire cette pièce avec un cheval ?

« La première fois que j'ai travaillé avec des animaux, c'était avec Jonathan Capdevielle pour une pièce présentée aux « Sujets à vif » d'Avignon : *Les Orvidées* (2016). Sur scène, on doublait deux corbeaux. La façon dont le public voulait adhérer à la fiction, croire que nos voix étaient réellement celles des oiseaux, était très belle. C'était aussi la première fois

que je travaillais en duo. J'ai beaucoup aimé sentir l'autre, devoir l'écouter, trouver un équilibre et jouer en fonction. La présence d'un cheval permet d'aborder des styles de parole très différents. C'est un animal un peu mystique, ce qui autorise le texte à aller vers des zones poétiques ; mais puisqu'il fait pipi et caca sur scène, il nous emmène aussi vers des choses plus triviales.

Écrire un spectacle avec un animal, c'est créer une conversation ou donner des ordres ?

« C'est d'abord apprendre certaines bases de communication. Pour qu'il avance, par exemple. Dans le centre équestre où j'étais, ils travaillent avec la technique du renforcement positif : récompenser le cheval quand celui-ci fait quelque chose correctement. Judith Zagury – notre coach équestre – s'interroge vraiment sur l'éthique animale. Elle tente des choses pour ne pas castrer les chevaux, elle a même essayé de dormir avec eux la nuit, pour voir comment ça se passait...

Pour faire ce spectacle, c'était nécessaire d'être à l'écoute de ce que proposait Corazon. Dans 40 % des cas, il fait ce qu'il veut et c'est moi qui le suis. Par exemple, il adore se cabrer mais ne le fait jamais dans sa vie de cheval... Alors, quand il en a l'occasion, c'est la fête du

slip ! Je fais beaucoup en fonction de lui, *Hate* est un spectacle réellement vivant. Mais je lui donne aussi des directions, notamment en mettant en place des situations avec des objets humains. Donner une direction à un animal, ce n'est pas vraiment donner un ordre.

Vous devez composer avec l'inattendu des réactions du cheval. Est-ce une manière de vous mettre en difficulté ?

« En tant que spectatrice, c'est le genre de spectacle que j'aimerais voir, donc je ne prends pas vraiment de risques. Je ne crois pas non plus que ça me mette en difficulté. C'est juste hyper beau à voir, ce cheval qui tout d'un coup se met à prendre des initiatives. Il faut faire en sorte qu'il soit heureux, même si ça fout la trouille car tu ne maîtrises pas tout. Après, Corazon est un cheval sûr et sécurisant, il fait hyper gaffe aux humains et a le désir de bien faire. À un moment, j'ai craqué car j'en avais marre de le diriger. J'ai dû faire le deuil de cette égalité avec le cheval et de cette totale liberté. Je travaille donc à partir de cette manipulation, la plus légère possible. Ce spectacle est un compromis. Dans une relation humaine, il y aurait eu deux manipulateurs.



La manipulation et la possession sont des thèmes de *Hate*. Que souhaitiez-vous porter sur scène ?

« Au départ, je voulais mieux comprendre ces pulsions humaines qui nous poussent parfois jusqu'à des situations inquiétantes. Pourquoi ne comprend-on pas que notre intérêt, c'est de traiter tout le monde avec le plus d'égalité possible ? J'avais aussi envie de comprendre ça chez moi. Comment un être humain lambda peut, tout à coup, être amené à faire quelque chose d'un peu mythologique ? Comme dans *Game of Thrones* ! J'ai passé un an à écrire la pièce, car il me fallait trouver comment traiter cette question. Je cherchais aussi un ton pour réussir à parler d'aujourd'hui, sans être austère. Un ton qui ne te fasse pas culpabiliser de ne pas avoir envie d'aller tous les soirs au théâtre, si c'est pour te taper à chaque fois un génocide sur scène. Pourquoi aller au théâtre devrait-il être synonyme de flagellation ?

Votre pièce est plus puissante qu'un discours militant, justement parce qu'elle n'impose rien.

« Le théâtre, ce n'est pas de la politique. Le théâtre n'a pas à livrer un message clair mais à apporter une problématique que le public pourra, ou non, recevoir. Je déteste qu'on m'impose un message dans une pièce de théâtre, donc je ne veux pas en transmettre. Même si des choses sont dites dans mon rap de fin... La scène est un espace de liberté, que tu n'as pas dans la vie, et où il n'y a pas de morale.

Que souhaiteriez-vous réussir avec le théâtre ?

« J'aimerais réussir à faire du théâtre populaire : que plein de gens différents puissent venir voir mes pièces, même si je suis à poil et que je parle de cul. Julien Gosselin, par exemple, arrive à faire tenir les gens au théâtre pendant douze heures avec son adaptation de Roberto Bolaño. Ou avec d'autres bouts, pas forcément faciles. C'est super névrotique comme spectacle, hyper angoissant. C'est le plus fort en France pour faire ça...

Pour écrire ce récit, vous avez tenu un journal intime, n'est-ce pas ?

« Je le fais tout le temps ! Je reprends mon quotidien, des choses que je vois dans la rue, je réfléchis à la façon dont je les appréhende. Mais dans le spectacle, ce n'est pas forcément moi qui parle. D'ailleurs, on s'en fout que ça m'appartienne ou pas. Comme Annie Ernaux qui, en partant de sa personne, est capable de transposer à l'espèce humaine et donc d'écrire d'une manière qui devient sociologique.

Ce journal, c'est aussi une manière de porter un regard différent sur l'actualité ?

« On reçoit plein d'informations, tout le temps. Sur Notre-Dame-des-Landes, sur Calais, sur les gens qui traversent la Méditerranée... Mais, perdues dans ce flux d'informations, c'est comme si tout ça n'existait pas. Alors qu'est-ce qui va te faire réaliser, tout d'un coup, que quelque chose existe ? Moi, je mange de la viande, mais je n'arrive pas à avoir conscience de manger un être animal... J'ai eu besoin de recréer de la réalité. C'est pour ça que je suis allée à Calais, par exemple, simplement pour sentir que ça existe. C'était impressionnant. Là-bas, tu vois très clairement que quelque chose a été détruit, recouvert de sable et arrosé avec un désinfectant qui sent la fraise partout. C'est super flippant.

À la fin de *Hate* vous rappez en français dans un style mimant un peu celui d'Orelsan.

« J'ai découvert le rap avec Oxmo Puccino, IAM et NTM. Puis j'ai découvert Booba. Tu as l'impression d'être dans le brouillard de sa tête, c'est tellement bien écrit. Quand tu écoutes Orelsan ou les Casseurs Flowters, tu ressens qu'ils ont été des gens qui s'emmerdent et qui foutent le feu. Leurs textes sont bossés à fond, c'est de la poésie, de l'impertinence, ils réussissent à faire d'un truc pourri un royaume. C'est le pouvoir de l'écriture ou de la musique : devenir un vivier pour inventer un style nouveau. Avec le rap, on peut être impertinent et partager des choses assez dégueulasses. C'est important que l'art soit un endroit préservé de toute morale où tu peux faire quelque chose de beau de toutes tes saloperies et de tes névroses. »

Propos recueillis par Jean-Roch de Logivière

> *Hate* de Lætitia Dosch, du 15 au 23 septembre au Théâtre Nanterre-Amandiers ; les 26 et 27 septembre au Théâtre du Gymnase, Marseille, dans le cadre du festival Actoral ; du 16 au 20 octobre au TNB, Rennes ; les 30 novembre et 1^{er} décembre à la Rose des Vents, Villeneuve-d'Ascq, dans le cadre du festival Next ; les 16 et 17 janvier à Bonlieu, Annecy ; les 15 et 16 février au TPR, La Chaude-Fonds, Suisse ; les 7 et 8 mars au Quai, Angers ; les 14 et 15 mars à Sortie Ouest, Béziers ; les 16 et 17 mai à MA, scène nationale du Pays de Montbéliard ; les 5 et 6 juin au Tandem, Douai

théâtre

de **CHOC** tout est pour de faux ?

Au théâtre, on peut pleurer, on peut rire, mais rarement avoir peur, encore moins s'emballer. Cela s'explique aussi sans doute parce que l'émotion qu'on vient y chercher est surtout d'ordre intellectuel, il s'agit avant tout d'écouter un texte, de s'émerveiller de la poésie d'une oeuvre. Même pour rire, il faut écouter. Seules les performances comme celles du cirque peuvent encore provoquer des frissons. C'est sans doute pourquoi certains artistes versent dans la provocation comme Rodrigo Garcia, les images chocs comme Romeo Castellucci, ou le théâtre documentaire... On va chercher à immerger le spectateur dans un environnement qui lui échappe à grand renfort d'illusions avec du son, de la vidéo mais aussi de l'inattendu voire du malaise pour qu'il perde son assurance : quand Laetitia Dosch joue nue à côté d'un cheval fou dans *HATE*, difficile de rester indifférent, quand Julien Gosselin fait défiler pendant une heure dans *2666* les noms de victimes de viol, on est au bord de la nausée, quand La Fura dels Baus donne au public une voiture à casser, il faut la police pour maîtriser les débordements de la foule... Si tout est vrai, place à l'instinct...

Hélène Chevrier

Dans ce dossier, nous parlons de :

Cieles, de Wajdi Mouawad

Le Mélope del Partenone, de Romeo Castellucci

2666, de Julien Gosselin

HATE, de Laetitia Dosch

Le poil de la bête, de Jeanne Moynet et Anne-Sophie Turion

The Unpleasant Surprise, de Dany Pieters

Hunter, de Marc Lainé



HATE, de Laetitia Dosch

DOSSIER



Laetitia Dosch ou La dame au cheval

Il y a deux ans, en participant au festival d'Avignon, Laetitia Dosch constate que la plupart des spectacles qui parlent de notre époque sont déprimants. Elle recherche alors une forme plus positive. Et c'est à l'occasion du tournage d'un western qu'elle découvre les chevaux et imagine *HATE*, un duo entre une femme nue et un cheval... Un spectacle où la beauté tutoie le désir, la crudité et aussi l'obscénité.

Pourquoi avoir choisi un cheval comme partenaire ?

Laetitia Dosch : Depuis que je suis actrice, je ressens beaucoup plus qu'avant que la femme peut être à la fois sujet et objet de désir. Et l'animal à côté d'elle accentue cette idée d'être possédé par quelqu'un. Donc peut-être pour parler de la domination.

Sur scène, vous parlez au cheval. Qu'est-ce que vous lui dites ?

Mon idée était de faire une pièce de

fiction avec un cheval sans verser dans le divertissement, l'acrobatie et surtout que le cheval ne soit pas figurant mais actif. Il y a des passages très crus, d'autres de pure comédie burlesque et je me suis aussi un peu inspirée de certains passages de *Anima* où Wajdi Mouawad fait parler les animaux. Ça traite de la domination amoureuse, sociale, politique à grande ou à petite échelle. Cette femme vient sur scène pour parler à un cheval et se rend compte

qu'elle veut faire un enfant avec lui parce qu'elle a des rapports difficiles avec les humains. Mais c'est aussi une histoire d'amour.

Les images du spectacle évoquent des tapisseries du Moyen-Âge. Y a-t-il une recherche esthétique ?

Oui mais pas seulement. C'est vrai que j'avais envie de travailler sur la beauté comme le font Angélica Liddell ou Romeo Castellucci ; je trouve que cela ajoute au spectacle une touche classique et en même temps, cette image d'Epinal est complètement mise à mal avec un cheval qui fait des conneries sur scène comme pipi ou caca, une femme qui dit des obscénités... J'ai l'impression que les gens ne comprennent pas toujours les spectacles mais ce qui est sûr c'est qu'ils les ressentent.

Pourquoi l'avoir appelé *HATE*, qui signifie *hair* en anglais ?

Parce que je sens beaucoup de choses détruites autour de moi, moins d'égalité dans la société, de la haine, et même envers les animaux. C'est étrange ce rapport qu'on a avec eux de les manger tout en prétendant les aimer. *HATE* résume tout ça dans un mot très gracieux.

Propos recueillis par
Hélène Chevrier

■ *HATE* de Laetitia Dosch, avec Laetitia Dosch et Corazon
15 au 23/09 Nanterre-Amandiers, 7 avenue Pablo-Picasso 92000 Nanterre, 01 46 14 70 00, 15 au 23/09 26 et 27/09 Théâtre du Gymnase (festival Actoral) à Marseille
16 au 20/10 TNB à Rennes
30/11 et 1/12 La Rose des Vents à Lille
16 au 18/01 Bonlieu
7 et 8/03 Le Quai Angers
13 au 16/03 Sortie Ouest à Béziers
16 et 17/05 MA à Montbéliard
5 et 6/06 Tandem à Douai

rentrée

30 affaires culturelles



Hate, la quête épique et utopique de Laetitia Dosch. © Jérémie Thiery / Filigrane

théâtre

Mettez le cap sur des créations singulières, partez à l'abordage d'œuvres sollicitant l'imaginaire, voguez au rythme de pièces musicales ou chorégraphiques, naviguez de surprises en découvertes... rien de tel pour se délasser, rêver et penser ensemble. Au rayon des surprises ? **Quelque chose** (du 5 au 29 septembre au Théâtre de Belleville). Librement inspiré de la BD Sex Story de Philippe Brenot et Laetitia Coryn en 2016, ce seule-en-scène relatant l'histoire du sexe et de l'amour se dévoile à travers l'adaptation, le jeu et la mise en scène de Bernadette Gruso au fil d'un slogan euphorisant : "Vivre sans temps mort et jouer sans entrave". Autre création atypique : **La Sonate à Kreutzer** (25 sept.-7 oct., Studio Hébertot), adaptation en musique de la fameuse nouvelle de Léon Tolstoï mêlée d'extraits du journal de Sofia Tolstoï. Portée par Jean-Marc Barr, Inna Decernic et Tijana Milosevic... sans oublier Beethoven (*Sonate pour piano et violon n° 9 en la majeur*), cette proposition se veut à la fois pièce de théâtre et concert classique, le tout agrémenté d'un poème de Pouchkine (*Roule d'hiver*), des Chansons silencieuses pour voix et piano de Valentin Silvestrov et des *Scènes d'enfants* de Robert Schumann. L'occasion de découvrir un Jean-Marc Barr comédien-réalisateur-directeur de la photographie qui trace depuis des années une trajectoire discrètement remarquable loin des paillettes et du mythe du Grand Bleu. Autre projet loué : **Hate** (15-23 sept., Nanterre-Amandiers), une tentative osée de duo artistique entre une femme nue et un cheval menée par Laetitia Dosch. Ultime curiosité : **Toxique** (jusqu'au 15 oct., Petit Hébertot), un étonnant journal de désintoxication publié en 1964 de manière tout à fait confidentielle, aujourd'hui porté au théâtre par Christine Culerier et Michelle Ruivo via une adaptation nourrie d'extraits, d'entretiens avec Sagan et mise en musique par Victor Paimblanc. Petit bonus pour les inconditionnels : **Françoise par Sagan** (jusqu'au 10 nov., Lucernaire), un monologue lucide et implacable interprété par Caroline Loeb sous la houlette d'Alex Lutz. Une certitude : les femmes sont bel et bien présentes en cette rentrée culturelle. **De si tendres liens** (jusqu'au 20 oct., Lucernaire) de Loleh Belion nous offre de retrouver Christiane Cohendy et Clotilde Mollet dans un duo à fleur d'âme mis en scène par Laurence Renn Penel. Et Julie Depardieu incarnera la p'tite Loulou dans **Fric Frac** (11 sept., Théâtre de Paris) d'Édouard Bourdet aux côtés notamment

31

affaires culturelles

de Michel Fau également à la mise en scène. Un rôle tout désigné avec son charme gouailleur et sa présence solaire. Parmi les spectacles attendus ? **Le Tartuffe** (14 sept., Théâtre de la Porte Saint-Martin) de sieur Poquelin, avec en tête, Jacques Weber, Pierre Arditi, Isabelle Gélinas, Catherine Ferran et Félicien Juttner dirigés par l'une des grandes figures de notre théâtre européen, le metteur en scène d'origine allemande Peter Stein. Mais aussi **Les Enivrés** (14 sept.-21 oct., La Tempête), une ronde débridée et désinhibée imaginée par Ivan Viripaev sur une mise en scène de Clément Poirée, **Skorpios au loin** (18 sept.-6 janv., Bouffes Parisiens) d'Isabelle Le Nouvel, une traversée en eaux troubles à bord du yacht d'Onassas menée par Jean-Louis Benoit et son casting de choix : Niels Arestrup, Ludmila Mikaël, Baptiste Roussillon. À noter : **Vipère au poing** (12 sept.-13 janv., Théâtre du Ranelagh), l'un des plus grands romans de la littérature française issu de la plume d'Hervé Bazin, monté pour la première fois au théâtre (Victoria Ribeiro) sous forme d'un seul-en-scène violent et drôle emmené par Aurélien Houver. Envie de plonger au cœur même des affects ? Direction le Théâtre de Poche Montparnasse où vous attendent des œuvres électrisantes : **Ich bin Charlotte** (8 sept.) de Doug Wright avec Thierry Lopez mis en scène par Steve Suissa. **Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu** (15 sept.) signé Maurice Joly avec Hervé Eriaux et Pierre Santini dirigés par Marcel Bluwal, **La Ménagerie de verre** (4 sept.-23 sept.) de Tennessee Williams animée par Cristiana Reali, Charles Templon, Ophelia Kolb et Félix Beauperin sous l'œil vigilant de Charlotte Rondelez. Côté divertissement, les amateurs d'absurde miseront sur **Le Potentiel érotique de ma femme** (jusqu'au 7 oct., Théâtre 13), une facétie surréaliste livrée par David Foenkinos et Sophie Accard pour la Compagnie C'est-pas-du-jeu. Plus corsée, et taillée sur mesure par Pierre Notte pour Catherine Hiegel et Tania Torrens, **La Nostalgie des Blattes** (20 sept.-20 oct., Petit Saint-Martin) réjouira les adeptes de pièces méchamment drôles. Toujours sur le front de l'insolence décomplexée, le dernier stand-up de Blanche Gardin, **Bonne nuit Blanche** (mis en scène par Maïa Sandoz) semble bien parti pour n'épargner rien ni personne (13 sept., L'Européen). Et puis, un véritable événement : le créateur Jean Paul Gauthier met sa vie en scène dans la revue **Fashion Freak Show** (à partir du 2 octobre, Folies Bergère). Rappelons enfin qu'il n'y a pas de véritable rentrée culturelle sans **Le Festival d'Automne à Paris** (à partir du 10 sept., 47^e édition), qui réunit la crème de la création contemporaine.

Le Potentiel érotique de la femme, par la Compagnie C'est-pas-du-jeu. © Filigrane



Carnetdart.com – 4 septembre 2018

CARNET D/ART

BY KRISTINA D'AGOSTIN / CRITIQUES, CRITIQUES SPECTACLE, SPECTACLE, THÉÂTRE / 4 SEPTEMBRE 2018

HATE



Un duo qui mérite d'aller plus « loin ».

Le travail de Laetitia Dosch, *Hate*, créé à Vidy – Théâtre de Lausanne, présenté au Printemps des Comédiens de Montpellier en 2017/2018 et qui est, notamment, programmé à La Bâtie – Festival de Genève ou au Festival d'Automne en 2018/2019 se révèle être un duo qui mérite d'aller plus « loin ».

Femme de cinéma et de théâtre, Laetitia Dosch détonne régulièrement par son style, sa personnalité qu'elle affirme presque envers et contre tout. À lire les mots de la comédienne concernant *Hate*, construire ce spectacle avec Corazon, un cheval, lui « semblait être le partenaire idéal pour faire un spectacle sur maintenant ». Pourquoi pas, et il ne s'agit pas là de juger un choix ou une envie propre à l'artiste car l'animal mis en jeu dans un spectacle s'avère assez rare : on peut penser à Bartabas et son théâtre équestre, à Émilie Charriot et « son » âne dans Le zoophile ou encore à des propositions plus controversées comme celles de Rodrigo Garcia ou encore de Jan Fabre qui ont pu faire « scandale » auprès des ambassadeurs de la cause animale. En tout état de cause, *Hate* se situe à un juste endroit car Corazon joue son rôle avec toute la bienveillance qui peut être donnée. Dans ce travail, la recherche de l'innovation, de la représentation en plateau sur un ou des sujets donnés est un des axes qu'il est nécessaire d'aborder. Faisant fi des conventions théâtrales – si tant est qu'elles demeurent encore – Laetitia Dosch les franchies avec justesse dans sa démarche.



Hate © Dorothée Thébert Filligert.

La comédienne se place d'égal à égal avec le cheval. Étant tout d'abord dans le public, elle se dirige vers le plateau et se dénude. Sa nudité est très vite évacuée car encore une fois, elle est à son juste endroit. Pas d'extravagance, si ce n'est quelques mots, aucune exhibition, elle est simplement elle. Une femme, qui a 38 ans et qui fait en quelque sorte un état des lieux du monde dans lequel elle vit. Le monde va mal – soyons-en conscient.e.s – les conditions sociales, les contextes géopolitiques, les guerres, les migrations engendrées, les tragédies climatiques, leurs futures migrations engendrées, etc. le monde va mal. Laetitia Dosch le dit et le pose et on ne peut que le partager avec elle. Que sommes-nous en train de faire ? Où se place notre degré de conscience, etc. ? Ces interrogations doivent être posées et le spectacle vivant dans son rapport de corps à âme est un vecteur nécessaire. En cela, *Hate* est une belle proposition.

Toutefois, Laetitia Dosch, en se livrant dans une part d'intimité qui relève bien entendu également de la fiction, se met en danger. Ce danger est une zone qu'elle explore et qui révèle également toute sa fragilité car il s'agit de dépasser l'endroit du récit personnel/fictionnel pour aller plus « loin » en ayant parfois plus de distanciation possible. Chacune et chacun perçoit ce qu'il peut et ce qu'il veut suivant son propre vécu et ses propres opinions. À lire Laetitia Dosch, une partie du spectacle change à chaque représentation selon la liberté que peut prendre Corazon et qu'elle peut aussi elle-même prendre dans ce que l'on peut percevoir comme des temps d'improvisation où seul son chemin est tracé.

Hate fait donc une tentative de constat de l'état des sociétés. Ce spectacle interroge aussi notre rapport à l'autre, dans son équité (le spectacle aurait pu s'appeler « Équité » comme il en est fait mention dans la représentation) et par la projection des images proposées, on est amenés à s'interroger dans notre propre intime, dans notre propre perception. *Hate* semble être en mesure d'évoluer au fil des représentations afin de gagner en puissance dans ce qu'il peut véhiculer.

Image à la Une © Dorothée Thébert Filligert.



Dorothee Thébert-Filliger

L'AMAZONE ET L'ÉTALON

Prétexte à dire tout le mal qu'elle pense de notre humanité, l'actrice **LÆTITIA DOSCH** expérimente le jeu avec un cheval en prêchant avec humour le rapprochement entre les espèces.

“LA PRÉSENCE D'UN ANIMAL AMÈNE DE L'IMPRÉVISIBLE, elle ouvre à une autre dimension de jeu.”
Lætitia Dosch en a déjà fait l'expérience en compagnie de Jonathan Capdevielle en 2016, lors de la création du spectacle *Les Corvidés* où elle s'amusait de la liberté de ton de donner la parole à un couple de corbeaux. L'idée de jouer avec un cheval lui est venue lors du tournage d'un western aux Etats-Unis. Après avoir pris du plaisir à jouer les cow-girls du côté de San Francisco, c'est en Suisse, par l'intermédiaire du Théâtre Vidy-Lausanne, qu'elle fait la connaissance de Judith Zagury du haras de l'école-atelier Shanju, qui prône une approche éthique pour

repenser les rapports entre humains et animaux. Dans ce projet construit avec son complice Yuval Rozman, le cheval et elle forment un vrai couple.
“J'imaginai prendre un partenaire nerveux et réactif et j'ai commencé par rencontrer plusieurs chevaux. Très vite, je me suis rendu compte que je n'avais pas le niveau requis et qu'il me fallait d'abord un cheval capable de me supporter.”
Restait à trouver la perle rare.
“Beaucoup de chevaux aiment aller par deux, Corazon fait figure de solitaire. Il déteste courir et semble plus attiré par les humains que par ses congénères. C'est un cheval très drôle. Sa grande force est d'être à l'écoute de l'autre et son comportement est empreint d'une grande douceur. La première fois qu'il m'a

vue, il a dû se dire ‘Qui est cette nulle ? et moi j'ai pensé ‘C'est qui ce cheval tout mou ?’ Au final, on s'est magnifiquement entendus. Il pisse, lâche son crottin ou bande quand ça lui plaît, je fais avec ses réactions. Dans un souci d'égalité, je suis comme lui, toute nue sur le plateau. La rencontre d'une femme et d'un cheval est évidemment de l'ordre du fantasme et je précise qu'il n'y aura pas de place pour l'interdit dans notre rapport de couple.”

On découvre le spectacle le jour de la première au Théâtre de Vidy, toute l'équipe a le trac pour l'animal qui se confronte pour la première fois au public d'une salle comble. Superbe dans sa robe blanche ponctuée de gris, Corazon est déjà sur scène. L'oreille aux aguets et le sabot arrière piqué

**“Il pisse, lâche son crottin ou bande
quand ça lui plaît, je fais avec
ses réactions. Dans un souci d’égalité,
je suis comme lui, toute nue
sur le plateau”**

LÆTITIA DOSCH

dans le sol, il affronte l’épreuve avec sérénité en conservant l’immobilité d’une statue tandis que Lætitia Dosch l’observe depuis les gradins. Conçue par Philippe Quesne, la scénographie se joue de l’écarlate d’un plateau tapissé de pouzzolane pour initier un dialogue entre cet horizon digne d’un monochrome et la verticalité d’une immense toile peinte... Un clin d’œil au romantisme allemand où l’on découvre depuis l’orée d’une forêt un lac de montagne magnifié par les brumes de l’aube. Une référence au poème écrit et dit par l’actrice en ouverture du spectacle. *“Il y a un endroit qu’on ne peut pas dire même si l’on aime beaucoup les gens. Il y a cet endroit qui est muet, c’est un lac à l’intérieur qui est froid et sombre. Avec le temps, il grandit. Les autres crient votre nom sur la rive. Trempez le doigt, vous y laisserez le doigt. Enfuyez-vous ou il vous mangera. Tout le monde a ça, on essaye de ne pas faire tomber l’autre dans le lac, alors que la seule envie qu’on ait, c’est qu’il y plonge.”* C’est dans le grandiose de cette vision transcendée par un paysage à la croisée des arts que Lætitia Dosch s’entiche de son cheval pour en faire le partenaire d’une tragi-comédie amoureuse idéale.

Puisqu’il s’agit de fantasmer sur des amours dignes de la mythologie, l’actrice tombe la robe juste avant de franchir le seuil de l’arène et se transfigure en amazone de légende pour apparaître plus que nue, simplement équipée d’un glaive glissé dans une ceinture. Mais qu’on ne s’y trompe pas, le spectacle s’appelle *HATE* et l’on va très vite redescendre de l’Olympe pour gérer le cambouis du réel. C’est parce que le monde va mal et qu’elle ne comprend plus les humains que Lætitia

Dosch a décidé d’en parler à son cheval. Lui racontant sa vie en confidence, elle passe d’une visite dans la jungle de Calais aux futilités de la nuit des Césars, s’inquiète de notre impuissance à contrôler le réchauffement climatique et dénonce notre acharnement à maltraiter les représentants du règne animal.

L’innocence retrouvée de leur impossible amour passe par une course où il galope sur Schubert tandis qu’elle interprète une danse d’Isadora Duncan. Trop heureux d’être désigné comme une planche de salut, le placide Corazon se lance dans une démonstration du pas espagnol avant d’accepter d’être monté à cru. En guise de déclaration d’amour, elle lui chante un rap de sa composition : *“Bobo coincée, j’ai les trompes bouchées. Je me mets du Baygon dans la chatte parce qu’y a des araignées. Ambiance multisensorielle, tu risques pas de t’ennuyer parce que chuis pressée de mûrir, je me détruis en accéléré.”* Elle se fait ventriloque et lui donne la parole dans un drolatique ping-pong de répliques où il joue au mâle assailli et elle à la femelle en chaleur. La tension monte d’un cran quand elle lui lance : *“Tu veux pas venir me bouffer la chatte ?”* Une invite qu’il tente de satisfaire en se couchant devant elle avec les quatre fers en l’air. On sort chamboulé de ce cruel jeu de pitres où l’humour résonne comme l’ultime politesse qu’on prête au désespoir.

Patrick Sourd

HATE Spectacle de Lætitia Dosch avec la collaboration de Yuval Rozman et Judith Zagury, **du 15 au 23 septembre à Nanterre-Amandiers, centre dramatique national**, tél. 01 46 14 70 00, www.nanterre-amandiers.com

Festival d’Automne à Paris Tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com

CULTURIST

DES IDÉES POUR SE COUCHER MOINS BÊTE

DU JEUDI 6 AU MERCREDI 12 SEPTEMBRE



En amazone sur scène avec un cheval: l'actrice la plus génialement tarée ici-bas passe son galop 7.

Avant de rencontrer Corazón, le pur-sang de *Hate*, Lætitia Dosch n'avait pas besoin qu'on lui donne la réplique. À quoi bon, quand on est capable d'être, à soi seule, toutes les femmes (de ta vie)? En 2013, alors qu'on la découvre au cinéma sous le visage d'une journaliste au bord de la crise de nerfs (*La Bataille de Solferino*), elle crée sa première pièce: *Lætitia fait péter*. Dans ce one-woman-show ultra-trash, elle joue avec le malaise de ses spectateurs en campant une humoriste cyclothymique inspirée des plus sinistres ramassis de clichés entendus en fin de soirée (Noirs, Juifs, handicapés, etc.). Dans

Un album (2015), sa pièce suivante, la bipolarité devient schizophrénie. Dosch y convoque avec virtuosité une galerie de plus de 80 personnages, comme elle feuilletterait les pages « névroses ordinaires » d'un manuel de psychiatrie, passant d'une voyante égomaniaque à une psychanalyste restée québéo au stade oral. Si elle invite un cheval à lui tenir compagnie sur le plateau de *Hate* pour l'ouverture de saison du Théâtre Nanterre-Amandiers, **cela ne signifie pas qu'elle a mis un point final à la grinçante comédie humaine qu'elle dessine d'une pièce à l'autre**. C'est dans un registre plus intimiste mais tout aussi borderline qu'elle continue ici de scruter l'époque dans laquelle on baigne, à commencer par les relations de pouvoir et de manipulation qui en font les règles. Dans la peau d'un

personnage qui n'est pas sans rappeler la Paula qu'elle incarnait dans *Jeune Femme* de Léonor Serraille, la comédienne-metteuse en scène explore avec son partenaire animal les ressorts des pulsions humaines, des dénis, des désirs, la grande valse des émotions. Dans un savant mélange de tendresse et de cruauté, d'impudeur respectueuse et de naïveté revendiquée, Lætitia Dosch ose écrire une idylle femme-cheval, et prouve encore à ceux qui en doutaient que l'art n'est jamais aussi bouleversant que lorsqu'il fait abstraction de toute morale. Peut-être que personne en France ne va aussi loin qu'elle. D'où la pouliche: qui veut aller loin, ménage sa monture. A. J.-C.
Hate de et avec Lætitia Dosch et Corazón, du 15 au 23 septembre au Théâtre Nanterre-Amandiers.

ELLE CULTURE



ACTRICE ET METTEUSE EN SCÈNE, LAETITIA DOSCH REVIENT AVEC « HATE », UN SPECTACLE DE THÉÂTRE LOUFOQUE OU, NUE, ELLE DIALOGUE AVEC UN CHEVAL | RENCONTRE AVEC UNE ARTISTE IRRESISTIBLE.

PAR THOMAS JEAN

Elle arpente le paysage culturel telle une guerrière. Les armes de cette actrice/dramaturge/metteuse en scène française ? Une folie douce, un humour potache, une aura poétique. C'est avec « La Bataille de Solferino », de Justine Triet, qu'elle s'est fait remarquer par les cinéphiles en 2013 : Laetitia Dosch s'y engueulait, à cor et à cri, avec Vincent Macaigne sur fond d'élection présidentielle et nous laissait sonnés. Puis il y eut « Jeune Femme », premier film de Léonor Serraille, Caméra d'or à Cannes l'an dernier, dont elle était l'héroïne paumée. En attendant, dès octobre, un second rôle tourbillonnant dans « Nos batailles », de Guillaume Senez.

Mais en cette rentrée, c'est au théâtre, où elle creuse un sillon très personnel depuis une décennie, que Laetitia jette toutes ses forces. Et à cheval qui plus est ! Dans son nouveau spectacle, créé à Lausanne en juin dernier, elle partage la scène avec Corazon, « un être débordant, très gracieux », comme elle décrit elle-même l'animal, « qui dégage, comme un sphinx, un grand mystère. » Elle en parle presque amoureuxment, et pour cause : même si cette fable est intitulée « Hate », haine en anglais, c'est une histoire de cœur impossible, loufoque et philosophique à souhait, entre une jeune femme et un étalon blanc. Laetitia, sur le plateau, confie ses angoisses de trentenaire, entre Tinder, congélation d'ovocytes et planète qui part à vau-l'eau, à Corazon, qui réagit comme il peut (tête qui dodeline, léger hennissement, jet d'urine). Laetitia, quasi-ventriloque, invente des dialogues entre elle et Corazon, lui prêtant une voix d'ado qui mue, et c'est à pleurer (de drôlerie, de beauté, de ○ ○ ○

PORTRAIT

LAETITIA DOSCH ELLE DÉMÉNAGE !

○○○ tristesse). Et, pour ajouter du cocasse à l'affaire, ils sont à poil, le cheval – affublé seulement parfois d'un sac à main absurde – comme l'actrice. Quelle saveur, alors, de voir cette amazone rapper à la manière d'Orelsan ou de Booba, dont elle adore « la violence et le désarroi autant que l'art de la formule bien troussée », face au canasson interloqué !

Ce rapport fantasmagorique à l'animal, Laetitia Dosch le tient de son enfance. Elle grandit dans un appartement géant du Paris chic, près de la Madeleine, où s'ébrouent des chiens, des pies, un fennec et un chinchilla. Aux murs, les œuvres de son oncle taxidermiste. Elle vit là-bas en clan large, avec mère, grand-mère, tantes et sœur cadette. « Une vieille famille un peu "fin de règne", décrit-elle, très excentrique, très marrante, mais aussi pleine de non-dits et de cruauté cachée. » Adolescente retranchée, mutique, Laetitia lit voracement, s'invente des mondes, puis s'oriente vers une carrière de traductrice, rassurante pour les parents, jusqu'à ce qu'elle s'amourache d'un acteur bien en place (elle taira son nom), ce qui lui fait dire : « Pourquoi pas moi ? » Quand il la quitte – « un jour il m'a dit : pas assez de place, dans un couple, pour deux acteurs » –, elle se lance enfin. Elle découvre Zouc, l'humoriste helvète culte des années 1970/1980, borderline au possible, dont elle s'inspirera plus tard, en 2015, pour son seule-en-scène « Un album ». C'est encore en Suisse, sa deuxième patrie, qu'elle apprendra la danse, la mise en scène, l'impro.

Il fallait une artiste de cette trempe-là, tout-terrain, pour séduire le réalisateur Guillaume Senez. Pas de dialogues chez lui : aux comédiens de les inventer. Laetitia Dosch et Romain Duris, sœur et frère dans « Nos batailles », font alors des miracles. L'actrice y campe une théâtraleuse – « cette fille, c'est moi, mais avec moins de succès que maintenant », dit-elle en rigolant – dont elle épouse la tendresse et les tensions. Des personnages un peu en marge, Laetitia Dosch en a pas mal incarné. « On me voit comme celle qui peut super bien jouer la névrose. Dans la vie, pourtant, je suis bien plus posée et réfléchie que dans les films ! » Une guerrière en paix avec elle-même ?

Quoi qu'il en soit, elle nous conquiert à tous les coups. (Lire aussi l'article p. 71.) ■
 « HATE », de Laetitia Dosch. Du 15 au 23 septembre. Théâtre des Amandiers, Nanterre (92) ; « NOS BATAILLES », de Guillaume Senez. Avec aussi Laure Calamy, Lucie Debay, Basile Grunberger (1 h 38). En salle le 3 octobre.

Laetitia Dosch La belle et la bête

L'inclassable actrice et metteuse
en scène franco-suisse ose un duo
inattendu avec un cheval



«Hate», co-mise en scène avec Yuval Rozman, Théâtre de Vidy, à Lausanne, en Suisse. DOROTHÉE THÉBERT FILLIGIER

C'est peut-être une histoire de peau, de membrane poreuse entre soi et le monde. La peau que Laetitia Dosch a diaphane, comme la plupart des rousses, mais ce n'est pas la raison pour laquelle cette enveloppe délicate, presque transparente, semble fonctionner comme un capteur. Plutôt une affaire de sensibilité, évidemment. En ce soir de juin, la jeune femme vibre de tout son être, sous les grands pins du Domaine d'O, à Montpellier, au sortir de la représentation de *Hate* : une création dont elle signe le texte et la mise en scène, dans laquelle elle joue, et qui, après Lausanne et Montpellier, arrive à Nanterre, où il ne faut pas la manquer.

Le spectacle est à son image : d'une singularité totale. La belle, sortie d'un tableau de Botticelli, y joue, peau contre cuir, avec la bête. En l'occurrence un cheval nommé Corazon (« cœur », en espagnol), à la robe gris truité. Ils sont nus tous les deux, ce qui se remarque plus chez elle que chez lui. Il semblerait bien que Laetitia Dosch ne fasse rien comme une autre, et ce depuis le début.

« J'ai toujours été la bizarre de la famille », résume-t-elle. Hétérogène à son milieu ultratraditionnel et catholique du 8^e arrondissement de Paris. « En même temps, ma famille était étrange, à sa manière, on vivait avec mes grands-parents, oncles et tantes, et au milieu d'animaux, vivants ou morts. A la maison, il y avait deux mondes parallèles : celui des adultes, et celui des animaux et de moi. Mais c'est bien que je sois

tombée chez les "cathos", comme cela, je n'ai pu reproduire aucun schéma », dit-elle avec cet humour léger, faussement naïf, qui la caractérise.

Esprit grinçant

C'est bien dans son lycée privé catholique, pourtant, qu'elle découvre le théâtre, qui la sauve d'une adolescence mutique et solitaire. Et c'est bien dans le théâtre qu'elle plonge, à corps perdu, elle qui apparaît aujourd'hui comme une des égéries du jeune cinéma d'auteur français. Avec un éclectisme, une curiosité, une ori-

ginalité qui lui font faire le grand écart entre des formes très différentes, qu'elle marque pourtant toujours de son identité.

Elle a joué Shakespeare aux côtés d'Eric Ruf, le patron de la Comédie-Française, ou sous la direction de la metteuse en scène Mélanie Leray, tout en furetant dans l'univers nettement plus expérimental et performatif des chorégraphes Marco Berrettini et La Ribot. Et elle a écrit son premier spectacle, *Laetitia fait péter...*, parodie de stand-up, où elle joue une humoriste un peu débile, qui fait des blagues sur les vieux, les juifs et les Noirs. Laetitia Dosch ne craint pas d'avoir l'esprit grinçant.

« Ma vocation, c'est vraiment d'être actrice, précise-t-elle. Tout pour moi est parti de là, de l'amour des acteurs au cinéma, Meryl Streep en tête. Si j'avais eu beaucoup de boulot intéressant, je n'aurais jamais écrit, je crois. J'ai profondément le goût du jeu, de rentrer dans un personnage, de le fouiller et de le transmettre à d'autres. Mais voilà, au début ça n'a pas très bien marché pour moi. Je n'étais pas "casable". On ne savait pas si j'étais drôle ou pas drôle, jolie ou moche. »

Tant mieux pour elle. Laetitia Dosch a travaillé sa singularité, et déployé une palette d'univers, de registres et d'intérêts hors du commun dans un monde où les jeunes actrices sont souvent des produits interchangeables. Et laissé s'épanouir un jeu, une façon d'être, qui est un cocktail unique de fantaisie, de radicalité, d'acuité, de douceur, de force et de fragilité.

Elle peut parler du jeu d'acteur pendant des heures - elle a d'ailleurs écrit des portraits de comédien(ne)s pour les *Cahiers du cinéma* -, insiste sur le fait que c'est un métier à travailler « et pas

seulement de la présence ou de la manipulation par un metteur en scène », se place sous les figures tutélaires de Meryl Streep mais aussi de Jeanne Moreau, Romy Schneider ou Delphine Seyrig, des actrices des années 1970 comme Miou-Miou ou Isabelle Huppert, et des acteurs américains, notamment Johnny Depp et Joaquin Phoenix. « Acteur, c'est vraiment un des plus beaux métiers du monde, pour moi, parce que ça demande de s'intéresser concrètement à d'autres personnes, d'autres vies. S'imaginer que l'on est quelqu'un d'autre, c'est faire le constat que l'on n'est pas tous si différents, finalement... C'est un métier qui amène à s'ouvrir, à mieux comprendre le monde qui nous entoure, et à le faire par notre propre expérience, notre propre corps. »

La classe et le ridicule

Et c'est bien avec ces armes-là, instinct, intelligence et sensibilité mêlés, qu'elle invente une nouvelle figure d'actrice-auteure, de spectacle en spectacle. Après *Laetitia fait péter...*, elle a conçu *Klein*, drôle d'objet scénique entre Lewis Carroll et Buster Keaton, puis *Un album*, dans lequel elle allait déterrer une figure largement aussi dévotionniste qu'elle, celle de l'humoriste suisse Zouc. La belle aime aller gratter là où c'est trouble, déranger, là où ça dérape. Mais contrairement à la grande performeuse espagnole Angelica Liddell, qu'elle admire par ailleurs, elle veille à ne pas assommer le spectateur. « D'abord parce que j'aime bien rigoler, faire des blagues. Et parce que j'ai envie de faire des pièces dont les gens, moi comprise, sortent en ayant envie de vivre. »

Ce parcours l'a menée à créer ce spectacle inclassable et réjouissant, qui n'a rien à voir avec les formes de théâtre équestre existantes, celle de Bartabas en tête. Laetitia Dosch en a eu l'idée en tournant, à l'été 2016, un western fauché au fin fond des Etats-Unis. « Je passais mes journées à cheval, et je trouvais que l'animal donnait de la distance. Il y avait une beauté dans son écoute du monde. Je suis rentrée en me disant que j'allais faire un spectacle avec un cheval, et je suis allée travailler avec Judith Zagury, de l'école-atelier Shanju, qui forme au cirque et au théâtre équestre. »

Et ainsi la voilà amazone, nue, excepté l'épée glissée dans son fourreau, parlant à Corazon de tout, de rien et surtout de nous, et imaginant une histoire d'amour avec lui. « J'aime beaucoup le mélange de classe et de ridicule », sourit-elle. *Hate* frôle le ridicule à tout moment, avec un humour fou, pour parler, avec beaucoup de classe, de deux ou trois choses qui nous préoccupent : la solitude, le rapport à l'autre, qu'il soit humain ou animal, la relation à la nature, l'interrogation sur ce qui est « contre-nature ». Ou pas. ■

FABIENNE DARGE

À VOIR

HATE
Avec la participation de Yuval Rozman, du 15 au 23 septembre, au Théâtre Nanterre-Amandiers. Laetitia Dosch sera également en tournée 2018-2019 à Marseille, Rennes, Lille, Annecy, La Chaux-de-Fonds, Angers, Béziers et dans le Pays de Montbéliard

19

LE
LA SCÈNE
INTERNATIONALE
FRANCOPHONE
TARMAC

159 AVENUE GAMBETTA | 75020 PARIS
RÉSERVATIONS | 01 43 64 80 80 | WWW.LETARMAC.FR

« Au début, ça n'a pas très bien marché pour moi. On ne savait pas si j'étais drôle ou pas drôle, jolie ou moche »

Dom Juan
de Molière
mis en scène
par Marie-José Malis

amaticque centre d
na
AN JOU
DU 20
SEPTEMBRE
AU 14 OCTOBRE
2018
Aube

La Commune
centre dramatique national
Aubervilliers

La commune-aubervilliers.fr
+ 33 (0)1 48 33 16 16



Septembre au théâtre

En cette rentrée, je vous propose une sélection spectaculairement vivante et tout à fait subjective de ce qu'il faut voir ce mois-ci, à Montreuil évidemment mais aussi dans ses alentours, à Bobigny, à Nanterre, à la Courneuve et soyons fous, à Paris.

CHEZ LES VOISINS FRANCILIENS

Toujours à Nanterre, mais aux Amandiers, le Festival d'Automne battra son plein avec l'audacieuse Laetitia Dosch, qui tentera, du 15 au 23, un duo avec un cheval dans [Hate](#). Le metteur en scène Milo Rau, quant à lui, nous emmènera du 22 septembre au 5 octobre dans [La Reprise - Histoire\(s\) du Théâtre \(I\)](#), un spectacle entre réalité et fiction, dont on ne sortira certainement pas indemne, si on en croit les échos plus que favorables entendus lors du dernier festival d'Avignon. Enfin [Mohamed El-Khatib](#) quittera le stade du RC Lens (Stadium) pour s'entretenir avec le cinéaste Alain Cavalier à partir du 15 septembre.

Lebruitduofftribune.com - 11 septembre 2018

LE BRUITDUOFF TRIBUNE

LES SCENES ACTUELLES SANS TABOU NI TROMPETTES

FESTIVAL D'AUTOMNE : AVEC « HATE », LAETITIA DOSCH SUBLIME L'ANIMALITE



CRITIQUE. « Hate » de Laetitia Dosch – Co-mise en scène : Laetitia Dosch et Yuval Rozman – avec Laetitia Dosch et Corazon – Nanterre-Amandiers du 15 au 23 septembre 2018, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.

Créé en juin de cette année au théâtre de Vidy-Lausanne ce spectacle de Laetitia Dosch va assurément faire parler de lui, d'elle et d'eux. « Lui » c'est ce spectacle, atypique, poétique, fort, coup de poing, cri. « Elle » c'est Laetitia Dosch qui ne se donne pas à moitié mais entièrement, sans fard, libre durant plus d'une heure, sur scène face au public, avec ses choix, ses faiblesses, ses lâchetés et ses doutes mais aussi avec toute sa générosité et une sensibilité débordante qui engloutit tout sur son passage. « Eux » c'est ce couple improbable formé par la performeuse Laetitia Dosch et « Corazon », un cheval de pure race espagnole.

« Hate » est avant tout un constat. Celui de notre nécessité de détruire ou dominer tout ce que l'on aime. La comédienne arrive sur scène et, dans une recherche d'égalité absolue avec le cheval Corazon, se met à nue devant lui. Loin d'un acte gratuit ou provocant cette mise à nue est faite avec tant de simplicité qu'elle fait exploser en quelques secondes nombre d'obstacles entre la comédienne et les spectateurs qui n'ont plus que le choix de se laisser entraîner avec elle dans ce moment fou de liberté.

Laetitia Dosch et Corazon jouent littéralement ensemble et on ne peut qu'être troublé par ce formidable travail accompli avec Judith Zagury qui, au sein de l'école-atelier équestre Shanju basée à Gimel, permet davantage au cheval de devenir véritablement acteur du spectacle sans le contraindre par des dressages traditionnels. Ce principe de « collaboration » avec le cheval étant basée sur une méthode non directive, Laetitia Dosch ne force donc en rien les mouvements du cheval mais joue plutôt avec ce qu'il semble avoir plaisir à faire.

Qu'elle crie son désespoir et ses souffrances sur un rap ou qu'elle danse avec Corezon, la comédienne, toujours sur le fil, oscille entre bonheur et souffrance, entre lourdeur et légèreté du propos, entre naïveté candide et justesse du regard qu'elle porte sur notre monde et sur notre soi-disant humanité. Tout devient possible sur scène et même Corezon se met à converser avec elle sans que cela soit surprenant. On note dans tous ces moments suspendus la touche lunaire et humaniste de Philippe Quesne à la scénographie.

Ce spectacle, au propos somme toute assez simple, ne peut que troubler par sa force et par l'impact qu'il a sur un public conquis, presque KO et rêveur à la sortie d'une heure trente de représentation intense dans un silence et une écoute complète et unanime. A l'entrée du spectacle, les ouvreurs demandent au public quelques minutes de silence afin que Corazon puisse se concentrer sur scène dans l'attente du début du spectacle. On peut rétrospectivement se demander si Laetitia Dosch ne souhaite pas que, comme le cheval et elle en coulisse, le public se concentre aussi avant de rentrer dans la salle pour devenir par là même partie prenante du spectacle. Un public aussi nu qu'eux devant ces cris de désespoir et à l'écoute de ses propres errances et contradictions.

Laetitia Dosch confirme décidément qu'elle tient une place à part dans la création, la place de ceux qui ne reproduisent pas mais qui inventent et se renouvellent sans relâche, ceux qui cherchent et tâtonnent sans asséner et pour qui l'Art semble essentiel pour continuer à vivre et rester debout. « Hate » est un autre très grand moment de ce Printemps des Comédiens 2018 qui va bousculer sans aucun doute le Festival d'Automne au Théâtre des Amandiers en septembre et qui laissera des traces chez tous les spectateurs présents ces soirs-là. A ne surtout pas manquer !

Pierre Salles

Vu pour la première en France au Printemps des comédiens de Montpellier en juin 2018.

Laëtitia Dosch à cheval sur l'époque

15 septembre 2018 / dans À la une, Coup de coeur, Festival, Les critiques, Montpellier, Nanterre, Théâtre / par Anaïs Heluin



©Dorothee Thebert Filliger

Pour dire le chaos du présent et poursuivre son audacieuse exploration du féminin, Laëtitia Dosch imagine un duo singulier. Un subtil discours amoureux avec un cheval qui arrive à Nanterre dans le cadre du Festival d'Automne.

À 37 ans, elle désespère. Le monde court à sa perte. L'homme détruit tout, y compris lui-même, dans une indifférence qui la sidère et l'attriste d'autant plus qu'à ce processus, elle ne voit pas d'issue. Pas question pour autant de sombrer dans la noirceur. Après avoir, en vain, voyagé à Rome et à Calais, participé à la dernière campagne présidentielle, écouté du rap et lu de la poésie pour tenter de préciser son regard sur l'époque et sa place dans cette grande confusion, Laëtitia Dosch a trouvé : ce qu'il lui fallait, explique-t-elle au début de *Hate*, c'était dialoguer avec un être calme et sans jugement. Capable d'accepter son grain de folle. Sa féminité décalée et volontiers trash, à laquelle les solos *Laëtitia fait péter* (2011) et *Un album* (2015), ou encore le beau premier long-métrage de Léonor Serraille, *Jeune fille*, caméra d'or à Cannes en 2017, nous ont déjà familiarisé.

Cet être, c'est **Corazon**. Soit un pur race espagnol, dont la robe gris pommelée se détache d'une piste circulaire remplie de sable rouge et d'un paysage verdoyant imprimé sur une large toile. *Hate*, c'est une sorte d'anti-Dame à la licorne. Car si elle évoque la célèbre oeuvre Renaissance et emprunte à toute une imagerie mythologique, Laëtitia Dosch ne fait pas tapisserie. Contrairement à la Dame en question, elle n'est pas un modèle bonne conduite. Vraiment pas une fille dans les clous. En tenue d'Ève près de son étalon, ses longs cheveux tressés, un fourreau à la taille et une épée en plastique au poing, l'artiste ne se contente pas de se détourner des clichés actuels du féminin : elle les attaque en leur opposant un personnage et un discours hybrides. Entre l'autofiction, l'épique et le romantisme.

Laëtitia Dosch se joue de tout, et d'abord de notre horizon d'attente. **Hate en effet, c'est une histoire d'amour.** Une idylle entre une femme et un cheval, certes assez désespérée mais pleine d'humour, arme favorite de l'artiste pour en découdre avec l'époque. De la déclaration aux crises, en passant par l'acte sexuel, tous les passages obligés du récit amoureux passent à la redoutable moulinette de la comédienne. Quels rituels inventer pour vivre une si singulière relation ? Quels mots utiliser ? Faut-il d'ailleurs parler, quand l'autre hennit ? Et quels gestes adopter pour s'épanouir tout en respectant un compagnon d'une nature, d'une espèce si différente ? En contant fleurette à un cheval, Laëtitia Dosch réactive à sa manière l'impératif surréaliste de « réinventer l'amour », sans omettre de questionner son geste.

À sa manière, apparemment spontanée, d'interagir avec sa partenaire de scène, on comprend vite que Corazon n'est pas le premier animal venu. Issu de l'Ecole-Atelier Shanju créé par **Judith Zagury**, coach cheval et collaboratrice chorégraphique du spectacle, Corazon a en effet été formé selon la méthode du « clicker training » qui consiste, lit-on sur la feuille de salle, à « *instaurer une relation de compréhension avec l'animal pour aller plus loin dans la communication, et non d'instaurer une relation de domination par rapport à l'animal* ». Dans **Hate**, le cheval qui permet à l'artiste d'interroger la domination qui caractérise selon Laëtitia Dosch les relations humaines est donc considéré comme un sujet à part entière. Ce qui contribue pour beaucoup à la délicatesse de la performance. À sa poésie brute et fragile, traversée par une urgence : imaginer, dans la ruine des modèles anciens, de nouveaux rapports entre les êtres.

Anaïs Heluin – www.sceneweb.fr

Hate

Directrice artistique : Laetitia Dosch

Texte : Laetitia Dosch avec la participation de Yuval Rozman

Co-mise en scène : Yuval Rozman & Laetitia Dosch

Avec : Laetitia Dosch, Corazon

Collaboratrice chorégraphique et coach cheval : Shanju / Judith Zagury

Scénographie : Philippe Quesne

Lumières : David Perez

Son : Jérémy Conne

Collaborateur dramaturgique: Hervé Pons

Collaborateurs ponctuels : Barbara Carlotti, Vincent Thomasset

Assistanat : Lisa Como

Régie générale : Techies – David Da Cruz

Equipe administrative suisse : Paquis Production – Laure Chapel

Equipe administrative française : AlterMachine – Elisabeth Le Coënt & Camille Hakim

Hashemi

Photo : Astrid Lavanderos

Production Viande hachée du Caire et Viande hachée des Grisons | Coproduction (en cours) Théâtre de Vidy – Lausanne (CH), Nanterre-Amandiers – CDN (FR), Festival d'Automne à Paris (FR), La Bâtie – Genève (CH), Shanju (CH), le phénix – Scène nationale de Valenciennes (FR), MA Scène nationale (FR) | Avec le soutien (en cours) de la Ville de Lausanne, du Canton de Vaud, de la DRAC Île-de-France, de la Société suisse des auteurs, de la SPEDIDAM, de la Loterie Romande, Migros Pourcent culturel, de la fondation Ernst Göhner, de la Fondation Nestlé pour les Arts | Avec le soutien (via résidence) de Montévidéo (Marseille, FR), Istituto Svizzero de Rome (Italie)

Durée: 1h20

Printemps des Comédiens 018

22 juin à 20 h 00

23 juin à 20 h 00

Festival La Bâtie – Genève

Du 31 août au 3 septembre 2018

Nanterre-Amandiers CDN, Festival d'Automne

Du 15 au 23 septembre 2018

Puis en tournée 2018-19 à Marseille, Rennes, Lille, Annecy, La Chaux-de-Fonds, Angers, Béziers et dans le pays Montbéliard

Hate - Tentative de duo avec un cheval @Théâtre Nanterre-Amandiers, le 16 Septembre 2018



© HATE Dorothée THEBERT FILIGE

A l'heure où les individus s'échangent des messages, à l'heure des "clashes" audiovisuels, **Laetitia Dosch** tente un dialogue pour le moins inattendu avec un cheval au Théâtres des Amandiers, à Nanterre. Peu de choses sur le plateau : un immense rideau illustrant un paysage façon tableau romantique avec une forêt, la montagne et un lac. Parfois, c'est dans le fond du décor que **Dosch** va chercher des accessoires : un poste radio, une lampe, une tente *Quechua* et rien d'autre.

Oubliez les costumes ! **Laetitia Dosch** est nue - ou du moins ne porte qu'une paire de

baskets pour déambuler dans l'espace terreux - et ne porte sur elle que deux accessoires : une banane contenant des carottes pour apprivoiser l'animal et une épée de bois.

C'en est presque enfantin. Du cela s'inscrit dans la métaphore de s'exprimer franchement. Et puis, elle peut y aller sans crainte, l'animal ne la jugera pas : sa condition de femme, le célibat, les migrants de Calais, les gens, le temps qui passe... Elle se lâche. S'en suit un grand moment de tendresse avec son compagnon de jeu *Corazon*, elle lui déclare son amour, ils s'embrassent...

Elle émet son désir d'enfant. Mais pas l'enfant d'un homme. Non. Un enfant de l'animal.

Et là, l'animal sur ses quatre pattes se met à parler. Non, il ne hennit pas. Il a de la conversation. **Dosch** se fait doubleuse. Nous ne sommes plus dans la tentative d'un duo, le stade d'essai est passé, la voilà qui dialogue avec *Corazon*. Pendant leur échange, la jeune femme va jusqu'à improviser un rap. Une véritable complicité est en train de se créer entre ses êtres qu'absolument rien ne pouvait prédestiner à être aussi proches. Si le dispositif est poétique, le texte est volontairement naïf, léger mais ne transcende pas.

Là où on aurait voulu un engagement plus abouti, plus profond, l'utopie puérile règne.

L'Agendart – La sélection culture de la rentrée !

par CHLOE BRAZ-VIEIRA

• Théâtre – *Hate* de Laetitia Dosch au Théâtre des Amandiers de Nanterre

Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, on pourra également découvrir le nouveau spectacle de Laetitia Dosch. Dans *Hate*, l'actrice révélée au grand public l'année dernière par le film *Jeune femme* évolue pendant plus d'une heure avec, pour seul partenaire, Corazon, un cheval... Une sorte de one woman show barré, à la fois drôle et (trop) égocentrique et dont la scénographie poétique signée Philippe Quesne et la forme ne peuvent qu'intriguer.

Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, au Théâtre des Amandiers de Nanterre du 15 au 23 septembre 2018 – RER A arrêt « Préfecture de Nanterre » – 1h15 – Informations complémentaires et réservations : <http://www.nanterre-amandiers.com/billetterie/>



Laetitia Dosch et Corazon © Philippe Quesne et Dorothée Thebert Filliger

Lætitia Dosch, fêlures à nu

SUCCÈS Dans « Hate », son dernier spectacle, la comédienne joue sur scène, avec un cheval. Et dans le plus simple appareil. Une mise à découvert du corps et de l'âme.



VICENT THOMAS/NAUJME FIGARO



Nathalie Simon
nsimon@lefigaro.fr

C'est rare que les gens soient vraiment convaincus de ce qu'ils font et de ce qu'ils pensent », lance Lætitia Dosch à Corazon, un cheval, dans Hate, son nouveau spectacle. Le moins qu'on puisse dire c'est que la comédienne, elle, est pleinement convaincue de ce qu'elle accomplit. Elle se met à nu dans tous les sens du terme pour « donner la réplique » à son partenaire à crinière. « On nous prenait pour des fous », se souvient-elle. C'est le tournage d'un western aux États-Unis qui a donné envie à Lætitia Dosch de se produire avec un cheval. « Je voulais créer un lien, mieux le connaître, explique la trentenaire, Corazon pèse 600 kg, je ne peux pas le contrôler, mais je suis rassurée en sa compagnie. » « Elle a eu envie de comprendre le mécanisme de l'animal. Jouer en gardant cette écoute lui a demandé beaucoup d'humilité », souligne Judith Zagury, la coach équestre. « Quand j'ai lu ses premiers textes, j'ai été étonné par sa sincérité, il y a quelque chose de beau, de sincère et aussi beaucoup d'humour », renchérit Yuval Rozman, le metteur en scène.

Pourquoi ce titre, Hate ? « Je me demande pourquoi il y a autant de destructions parmi les êtres humains », répond Lætitia Dosch. Dans le plus simple appareil, « comme Adam et Ève », elle offre un « retour primitif » à la femme et se retrouve sur le même plan que l'équidé. « Elle se met aussi à nu avec elle-même », signale Judith Zagury. « On en avait marre du théâtre contemporain où tout le monde joue sans vêtements. Là, c'est justifié, Lætitia Dosch cherchait une égalité avec Corazon, sa façon d'être, et également avec le public. La nudité n'est pas seulement physique, il y a aussi une nudité de l'âme », juge Yuval Rozman. Sur scène, l'actrice transcende ses expériences personnelles pour s'interroger sur ses congénères, l'injustice et le « vivre mieux ensemble ». Elle évoque les sujets qui lui tiennent à cœur comme le « bordel » qui règne dans notre société, la solitude et l'importance de la nature. Relevant ainsi un « challenge impossible », selon Shantih Breikers qui a travaillé avec Zingaro. Après sa création au Théâtre de Vidy (Suisse), Hate devrait « bous-

culer » le public de Nanterre-Amandiers (du 15 au 23 septembre), avant de partir en tournée.

« Je lis Annie Ernaux et écoute du rap, ces personnes utilisent leur vie personnelle pour créer, l'idée est d'utiliser l'intimité comme représentante de l'espace humaine », explique Lætitia Dosch qui n'oublie jamais d'être drôle. « C'est sérieux, concentre-toi ! », recommande-t-elle à un Corazon impassible. « Il fait des blagues », assure la cavalière en herbe.

Artiste hors normes

Fille d'un père plombier « devenu rentier » et d'une mère qui travaillait dans les assurances, l'actrice va toujours plus loin dans l'audace. En 2010, déjà, avec un spectacle violent, Lætitia fait péter... elle se lâchait sans souci du qu'en-dira-t-on. « On me dit souvent que je suis barrée et tarée, on n'arrive pas à me classer, la folie sert à parler de choses sérieuses », estime-t-elle. « L'art, c'est fait pour inventer des choses. Il y a des propos grivois et sexuels dans Hate, j'essaie de dynamiter l'image de la femme parfaite, de m'en affranchir, de m'en libérer. »

Le public a découvert cette artiste hors normes en journaliste de télévision et mère de famille débordée dans La Bataille de Solferino de Justine Triet en 2013. Et Lætitia Dosch a explosé au dernier Festival de Cannes dans Jeune femme, le premier long-métrage de Léonor Serraille (Caméra

d'or) où elle poursuivait sans relâche son amoureux à Paris. Formée à l'école Périmony, en classe libre du Cours Florent et à la Manufacture, la haute école des arts de la scène à Lausanne (Suisse), heureuse d'être libre, Lætitia Dosch cultive ses décalages, passe de La Maladie de la mort, de Marguerite Duras, à un solo atypique, déjà avec Yuval Rozman : Un album, une galerie de personnages interprétés à la façon de Zouc. Se produire sur un plateau est pour la jeune femme une façon de « retrouver du sens à sa vie », de partager avec autrui ses doutes, mais également l'espoir d'un monde meilleur. « J'ai 37 ans, je n'ai plus le temps ! », lance-t-elle aux spectateurs.

Au cinéma, cette admiratrice de Sandrine Kiberlain choisit ses rôles aux coups de cœur. Début octobre, elle incarnera la sœur affectueuse de Romain Duris dans Nos batailles, de Guillaume Senez. Elle va également tourner Passion simple, une adaptation du roman d'Annie Ernaux, par Danielle Arbid, et Les Cobayes, une comédie d'Emmanuel Poulain-Arnaud. « C'est une bossuese, observe Yuval Rozman. Pour Hate, il y avait beaucoup de technique à acquérir, c'était comme si on préparait un ballet, il fallait énormément travailler en amont pour parvenir au lâcher prise auquel on arrive aujourd'hui. » « Lætitia a un caractère bien trempé, au début, on a eu des moments conflictuels, puis on s'est apprivoisé, raconte Judith Zagury. Elle est ultrasensible, tournée vers l'autre, honnête, très touchante, engagée à 200 %... » « Quand elle choisit de faire confiance, elle se donne entièrement », confirme Yuval Rozman. ■

Bio EXPRESS

- 1980** Naissance à Paris.
- 2012** Prix d'interprétation pour *Vilaine Fille*, mauvais garçon de Justine Triet (Festival Côte court de Pantin).
- 2013** Joue dans *La Bataille de Solferino*.
- 2014** Joue *La Mégère apprivoisée* de Shakespeare.
- 2017** Joue dans *Jeune femme* et *Un album*.
- 2018** Joue, aux Amandiers, dans *Hate*.

Les5pièces.com - 17 septembre 2018

LES 5 PIÈCES

« Hate » de Laetitia Dosch

Du 15 au 23 septembre 2018



**NOTRE AVIS : À NE PAS MANQUER
-SÉLECTION SEPTEMBRE 2018-**

La nouvelle coqueluche du théâtre (et du cinéma) français fait escale à cheval aux Amandiers. Hippique ? Hourra.

“
Cette année j'ai
regardé plus de fois
mon portable que des
yeux.



La pièce en bref

Laetitia Dosch ose tout : imiter des branques croisés sur les routes de France dans *Un Album*, se badigeonner les joues avec sa propre pisse avant de demander des baisers au public, on en passe et des pas moins bonnes. Mais de là à l'imaginer en train de courir nue sur scène avec un cheval... On a donc trottiné vers Nanterre pour la voir se confier à un sublime canasson, et ce dans le plus simple appareil. Armée d'une épée en plastique et d'une petite banane remplie de sussucres (en réalité des carottes, mais qu'importe), elle (nous) raconte son excursion à Calais, sa détresse sentimentale et son désespoir environnemental. Décidée à se placer sur un sabot d'égalité avec le parfait équidé, elle entreprend de procéder à un accouplement en bonne et due forme sous une tente trois secondes. On ne dévoilera pas ici les conclusions du rapport.

Quoi qu'on pense de l'équitation et des culs nus, difficile de rester insensible à cette nature survoltée, qui rappe sans vergogne, chevauche sans selle et se décrit comme une femme à poil s'épilant tous les 29 février. C'est tout. Sans parler de ce superbe rideau satiné représentant un paysage de montagne digne d'un bon vieux fond d'écran Windows 96.



Alicia Dorey
Co-fondateur
Spectatrice en chef



ON A AIMÉ

- La chanson de fin.
- La "voix" du cheval. On y croirait presque.



ON A MOINS AIMÉ

- Deux-trois petits moments de gêne, mais on ne peut s'en prendre qu'à nous-mêmes.



AVEC QUI FAUT-IL Y ALLER ?

- Pas ses parents. Très franchement.
- Un.e féministe survolté.e



ALLEZ-Y SI VOUS AIMEZ

- Les chevauchées fantastiques.
- La douceur.

Infos Pratiques



Mise en scène
Laetitia Dosch
Yuval Rozman



Dates
15 au 23 sept. 2018



Horaire
20h30 (mar-ven)
19h (jeu)
20h (sam)
16h (dim)



Durée
1h15



Adresse
Nanterre Amandiers
7 avenue Pablo
Picasso
Nanterre



Avec
Laetitia Dosch
Le cheval



Prix
- de 30 ans: 15€
+ de 30 ans : 30€

Merci de nous avoir lus, maintenant allez-y !

« Hate » : la révolution animale de Laetitia Dosch

Vincent Bouquet / Journaliste | Le 17/09 à 16:00, mis à jour le 18/09 à 10:41



Grimée en amazone, Laetitia Dosch s'invite dans l'enclos du cheval Corazon, sans mors ni selle, mais avec une fine cordelette pour unique accessoire. © Dorothee Thébert-Filliger

Malgré un texte fragile, la performance de la jeune femme et du cheval Corazon, donnée au théâtre Nanterre-Amandiers, émeut et fascine, grâce au rapport nouveau qu'elle instaure entre l'homme et l'animal.

S'il en existait un, Laetitia Dosch aurait pu écrire sans rougir au fronton de son spectacle le mot « égalité ». Donné au théâtre Nanterre-Amandiers dans le cadre du Festival d'automne à Paris, « Hate » n'est pas une énième performance équestre à la Bartabas où les rapports de domination entre l'homme et le cheval sont le creuset de la maestria artistique. Il s'agit plutôt d'une tentative nouvelle de coconstruction d'une proposition scénique dont les deux acteurs, équin et humain, sont les deux auteurs, avec la liberté pour seul étendard.

Dès les premières secondes, la rencontre rayonne dans toute sa singularité. Grimée en amazone, nudité et arme factice comprises, Laetitia Dosch s'invite dans l'enclos du cheval Corazon, sans mors ni selle mais avec une fine cordelette

pour unique accessoire. Immergé dans le décor de paradis perdu imaginé par Philippe Quesne, d'après une peinture d'Albert Bierstadt, le duo évolue au gré d'une relation de confiance et d'affection réciproque, comme un retour à un ersatz d'état de nature, à un temps antédiluvien où la cravache et le fouet ne cinglaient pas encore la croupe des chevaux.

POÉTIQUE PUISSANTE

Sous ses airs instinctifs, ce pas de deux savamment cadencé n'est en rien le fruit du hasard. Accompagné par Judith Zagury au sein de l'école équestre Shanju, le pur-sang espagnol est un habitué des plateaux, formé au « clicker training » qui guide et récompense - avec de petits morceaux de carotte - les initiatives spontanées du cheval au lieu de le contraindre par des pressions désagréables. De cette méthode naît la grâce du spectacle, cette sensation de liberté totale comme ferment de la complicité entre l'homme et l'animal.

On regrettera simplement que le texte écrit par Laetitia Dosch ne parvienne pas toujours à se hisser à la hauteur de cette virtuosité formelle. Sous-tendu par un anthropomorphisme primaire qui dote Corazon de la parole et de sentiments humains, il repose sur un récit autocentré qui voit une femme, désespérée par l'état du monde, se mettre en couple avec un cheval. Malgré quelques jolies intuitions dans les thèmes effleurés - la place de la femme dans la société, l'animal réduit au rang d'objet... - cette fable déjantée n'invite pas suffisamment à la réflexivité. Elle se trouve alors réduite au rang d'accessoire par la poétique puissante de la performance, de celles qui n'ont besoin d'aucun soutien pour transfigurer le réel, faire advenir des utopies et générer une vivifiante bulle d'espoir.

HATE

Un spectacle de Laetitia Dosch, avec la participation de Yuval Rozman, au théâtre Nanterre-Amandiers (01 46 14 70 00) dans le cadre du Festival d'automne à Paris, jusqu'au 23 septembre, puis en tournée. Durée : 1 h 20.

Sortiraparis.com - 17 septembre 2018



QUE FAIRE CE WEEK-END DU 21, 22 ET 23 SEPTEMBRE 2018 À PARIS

Et vous, vous faites quoi ce **week-end du 21, 22 et 23 Septembre 2018 à Paris et en île de France**? Ne tardez pas à découvrir les animations incontournables pour ce **nouveau week-end à Paris!**

Festival d'Automne 2018. Comme chaque année, le Festival d'automne revient en Ile de France pour nous faire découvrir la crème de la crème de la création contemporaine. Rendez-vous du 10 septembre au 13 février 2019 dans divers lieux culturels franciliens.

Le Père de Julien Gosselin. On se précipite pour découvrir "Le Père" de Julien Gosselin à la **MC93 de Bobigny**. Programmé dans le cadre du Festival d'Automne 2018, à la MC93 de Bobigny du 13 au 29 septembre 2018.

HATE. Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, on file découvrir la nouvelle création particulièrement originale de Laetitia Dosch au **Théâtre Nanterre-Amandiers**, du 15 au 23 septembre 2018. Sur scène, l'actrice nue dialogue avec un cheval.



Mediapart.fr – 18 septembre 2018



MEDIAPART

MAR. 18 SEPT. 2018 - ÉDITION DU MATIN

Corazon, le cheval de Lætitia Dosch, ne salue pas

18 SEPT. 2018 | PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Lætitia Dosch et Corazon sont nus. Elle, la femme. Lui, le cheval. S'en suit une belle et mystérieuse histoire d'amour. Elle, l'électrique volubile, lui, le placide silencieux. Jusqu'à la tout va bien, c'est après que cela se gâte.



Scène de "Hate" © Dorothée Thebert Filliger

On entre dans la salle où se donne *Hate*, le nouveau spectacle de Lætitia Dosch et comme dans une salle où va se donner un spectacle de Claude Régy : à pas comptés, en étranglant le moindre chuchotement. On nous a distribué une feuille avant d'entrer où il est écrit qu'il ne faudra pas faire de bruit, ni applaudir dans le noir qui signifiera la fin du spectacle. Une feuille signée Corazon. C'est le nom d'un cheval. Comme Régy, Corazon déteste les téléphones portables, les gens qui toussent ou soupirent, voire jacassent intempestivement. Ils idolâtrèrent l'intensité du silence, meilleure façon pour le spectateur d'être à l'écoute.

Un animal qui parle et même écrit, ce n'est pas commun mais ce n'est pas nouveau. Tous ceux qui ont été biberonnés aux fables de la Fontaine et aux albums du père Castor savent que les animaux parlent et les dits animaux n'ont pas attendu La Fontaine pour prendre la parole. Maintenant que nous voilà assis, on oublie tout ça. Corazon est là. Est ce qu'il nous regarde ? Nous observe ? On ne sait trop jamais où ça lorgne un canasson.

Beau début

Avec sa masse blanche, ses quatre pattes, sa belle crinière, sa queue finement peignée et ses yeux globuleux, il en impose le Corazon. A peine visible, un fil cernant la scène sur les quatre côtés délimite le périmètre où il peut se mouvoir. Pour l'heure, il ne bouge pas, il est droit sur ses pattes (lesquelles, pourvues de sabots, n'ont pas besoin de bottes). Une présence aussi forte qu'énigmatique.

Lætitia Dosch arrive côté jardin, ôte son peignoir, passe sous le fil, foule le sol sombre terreux. Elle s'avance vers Corazon, nue, portant à la ceinture une épée en bois de gamin et une banane remplie non d'euros mais de carottes coupées en rondelles. Elle regarde Corazon, un frémissement du poil semble dire qu'il a remarqué sa venue. Ça n'a pas l'air de lui déplaire. Beau début.

Lætitia Dosch nous parle, ou plutôt, elle nous apostrophe. Calais, les femmes, la solitude, la baise, la congélation de ses ovocytes en Espagne, le rap français, les émigrés. La trentaine bien tassée, elle en a des choses à dire. Parfois elle saisit Corazon par la petite cordelette qui lui tient lieu de mors et elle l'entraîne dans son road and words trip. Elle a beau s'égosiller, sauter en l'air, mouliner des bras, Corazon reste calme, impérieusement calme. Autant dire que ces deux là font la paire.

Cheval parlant

Plus d'une fois Corazon approche ses grosses lèvres de celles de Lætitia Dosch et il s'embrassent. C'est pas torride, c'est tendre. Bientôt, elle lui déclare sa flamme. Elle l'aime son Corazon. Elle veut un enfant de lui. Il y aura aussi ce moment, plus tard, où, jambes écartées, ayant posé des rondelles de carotte juste au dessus de sa touffe, elle lui proposera de venir lui lécher la chatte. Corazon répondra, outré semble-t-il, maugréant. Tout de même Lætitia tu n'en fais pas trop ? lui dit-il en substance.

Non, la Dosch n'en fait jamais trop mais elle se trompe en faisant (avec sa propre voix) parler son cheval. Et plus d'une fois, puisque cela devient une conversation.. Au moment même où le spectacle s'installait dans le mystère de ce duo impossible et improbable, patatras, tout s'écroule. Lætitia Dosch cède à la facilité. Son cheval parle, au mieux on se poile une fois mais c'est vite énervant comme la répétition des rires enregistrés à la télé.

Il y a quelque temps sur la scène de l'Olympia, l'humoriste Alex Lutz utilisait ce même procédé comme me le signalait à la sortie de *Hate* un ami qui ne rate aucune manifestation ayant trait aux chevaux. Il usait de la mêmes corde : son cheval parlait. Et puis il y a ces autres moments un peu forcés, où Lætitia Dosch, ayant suivi ds leçons de dressage, fait, par exemple, mettre pattes à terre à Corazon en lui tapotant intensément le dessous des flancs. Bon prince, car bien dressé, il obéit. Mais à quoi bon ? Autant aller chez Bouglionne au cirque d'hiver. Le spectacle a perdu en mystère. Il s'est normalisé. Tout ce que Lætitia Dosch déteste, elle la rebelle qui n' a pas froid aux yeux, aux orteils, au cercelet, aux nibards et à la fougoune. A la fin, elle salue. Le cheval, lui, ne salue pas. Il s'en va.

Hate au Théâtre Nanterre Amandiers dans le cadre du Festival d'automne, les mar, ven 20h30, jeu 19h30, sam 20h, dim 16h, jusqu'au 23 sept. (Le spectacle a été créé au Théâtre de Vidy-Lausanne la saison dernière puis est venu au Printemps des comédiens à Montpellier). Suite de la tournée :

Actoral Marseille les 26 et 27 sept ; TNB de Rennes du 16 au 20 oct ; festival NEXT à la Rose des vents , métropole de Lille les 30 nov et 1^{er} déc ; Bonlieu, scène nationale d'Annecy du 16 au 18 janv ; TPR à la Chaux-de-Fonds les 15 et 16 fév ; CDN d'Angers les 7 et 8 mars ; Sortie ouest à Béziers du 13 au 16 mars ; Scène nationale de Montbéliard les 16 et 17 mai ; Tandem, scène nationale de Douai les 5 et 6 juin.

« HATE », OU L'AMOUR PAR LE CHEVAL SELON LAETITIA DOSCH

18 septembre 2018 Par
Mathieu Dochtermann

Une comédienne, un cheval, 1h15 sur le plateau du théâtre Nanterre-Amandiers dans le cadre du Festival d'Automne jusqu'au 23 septembre, tel se présente HATE (soit « haine », en anglais), spectacle hétérodoxe, à mi-chemin entre théâtre et performance. Monologue à deux voix qui bouillonne dans toutes les directions, porté par un humour trash et une volonté de déconstruire les relations de domination, il offre de sublimes images mais laisse finalement un peu sur sa faim.

★★★★☆



Of horse and man

« Tu sais, j'ai écrit ce spectacle parce que je voulais parler de maintenant, du chaos de maintenant, et que ça soit pas trop triste... » confie Laetitia Dosch au cheval Corazon, qui l'attendait immobile au milieu du plateau couvert de granulés couleur betterave. Face à face, la comédienne nue, juste ceinte d'une bande de tissu qui porte une épée en plastique et quelques carottes en réserve pour récompenser son compagnon, et le pur race espagnol venu de l'école ShanJu dans le Jura.

Ce qui se joue, au travers de l'éternelle question du rapport homme-animal, c'est le mode d'être au monde de cette drôle de bestiole d'humain, sur lequel Laetitia Dosch jette un regard sans concessions, sévère mais pas pour autant désespéré. Un être humain pour qui relation rime avec domination, dont elle montre la présence partout: dans les rapports avec les animaux ou avec les migrants, dans les rapports amoureux ou géopolitiques, tout serait révélateur de la volonté d'écraser. Et le spectacle de cheminer à la recherche d'une possible réponse à cette impulsion terrible, par des biais poétiques.

Une parole crue dans un écrin de velours

Poétique, d'ailleurs, qui ne rime pas ici avec mièvrerie. Car, de Laetitia Dosch, après *Laetitia fait péter...* et *Un Album*, on n'attend guère qu'elle prenne des gants. Creusant son propre chemin d'artiste, elle prend le contre-pied de tout ce que la société attendrait d'une jeune femme bien-comme-il-faut: sexualité librement exposée, humour noir-noir ravageur, vocabulaire fleuri, punchlines assassines et crues, la comédienne finit par tenter un rap où on ne compte plus les « je rentre chez moi et je me mets un doigt ».

Visuellement, on se régale. Corazon est magnifique, très économe de mouvements, se laisse admirer, servi par un plateau dépouillé et un fond de scène drapé dans une toile figurant un décor de Nature idéale, dans une veine très romantique. L'écriture de Laetitia Dosch est féroce et drôle, et brosse en grinçant le portrait d'une trentenaire qui pourrait être elle-même – légèrement névrosée, avec ses ovocytes congelés en Espagne – et d'un monde qui ne tourne décidément pas rond si on le regarde en face – très belle séquence où la comédienne promène le cheval sur le plateau en lui contant sa traversée des camps de migrants de Calais. On arpente ici, comme dans beaucoup d'autres spectacles contemporains, les terrains de l'autofiction. Et pourtant, on reste sur sa faim.

A la recherche de l'étincelle

Au bout d'un moment, prenant du recul, on s'interroge, et on se demande à quel endroit ce spectacle trouve sa singularité.

On dira de la présence du cheval qu'elle est majestueuse, qu'elle introduit l'imprévu dans le spectacle, qu'elle induit un autre comportement dans la salle – c'est d'ailleurs relatif, on a constaté que certains spectateurs n'étaient pas affectés dans leur goujaterie coutumière -, qu'elle est poétique comme par essence. Cela est vrai, dans une certaine mesure. Mais on peut le dire de n'importe quel spectacle avec des animaux, et dans ce registre les Dromesko ([exemple](#)) ou Baro d'evel ont déployé beaucoup plus de poésie autour de leurs compagnons de jeu.

On dira que cette figure féminine, à la nudité et à la sexualité revendiquées, au verbe très libre, est émancipatrice. Mais on a parfois l'impression que le trait est gratuitement forcé, même si on reconnaît que c'est drôle. Surtout, les scènes accueillent déjà des femmes sublimes qui ont porté ce genre de personnages devant les publics – ce n'est sans doute pas une raison de s'arrêter de le faire, mais ce n'est pas révolutionnaire.

On dira que l'auteure dénonce avec courage le sort des migrants, la relation très biaisée des humains avec leurs animaux domestiques (« Les humains aiment les animaux en les haïssant. »), les rapports entre les genres, la domination dans son ensemble comme mécanisme fondamental des sociétés humaines. Mais, à bien y regarder, au-delà de quelques belles trouvailles poétiques, ce sont des inventaires qu'on nous présente, qui ne sont pas toujours rendus sensibles, qui ne sont pas toujours exploités, auxquels ne viennent pas s'accoler des réponses.

Un spectacle foisonnant et contrasté

Parfois, on est saisi par des fulgurances. Des tableaux renversants de beauté et de délicatesse. Des phrases incroyablement justes (« La façon dont tu détruis tout ce que tu aimes me blesse. ») ou drôles (« Elle est horrible, cette chanson, Laetitia! », Corazon observe-t-il après le fameux rap).

Mais parfois aussi on décroche. Parce que parfois c'est un peu bavard. Parce que parfois la surexploitation du même registre d'humour grinçant délibérément trashouille lasse. Parce que l'artifice de faire parler le cheval par la voix déguisée de la comédienne ne marche pas si bien, parce que le cheval n'est pas une marionnette, et Laetitia Dosch pas une marionnettiste. Parce que l'anthropomorphisme a ses limites, et qu'on a beaucoup de mal à rentrer dans ces longues minutes où l'humaine déclare vouloir un « bébé » avec le cheval, et où ils s'emploient tous deux à inventer la manière de s'y prendre.

Un avis finalement mitigé, comme à contre-cœur

Reste un propos sous-jacent très juste, et des colères qui ont l'accent de terribles vérités (« Parce qu'on est vraiment dans la merde, là: on voit tout qui s'effondre à perte de vue, y'a des gens qui dorment à tous les coins de rue, dont certains ils ont quand même traversé le chaos de la guerre – on leur crache dessus! »), quand d'autres répliques tombent un peu plus platement. Un questionnement fondamentalement exact relativement à l'instinct de domination, qui a trouvé une de ses solutions, dans le cadre de la création du spectacle, par l'usage d'un renforcement positif plutôt que par des techniques de dressage du cheval, avec l'aide éclairée de Judith Zagury.

Après 65 minutes à utiliser le cheval pour faire passer ses messages, l'auteure ne pouvait que faire basculer le spectacle en dénonçant les conventions employées, le retournant comme un gant comme pour mettre sa propre pratique en abyme. Elle ne pouvait faire autrement, à ce stade, et l'artifice narratif ne surprend pas.

Alors oui, ce spectacle n'est pas dénué de magie, il foisonne d'idées, il offre des moments à l'éclat incomparable, il respire par moment l'authenticité, mais il laisse comme un goût d'inachevé, de pas assez, ou au contraire de trop dit.

Le spectacle dont on aurait aimé pouvoir dire qu'on l'a adoré, mais qui, une fois son énergie bouillonnante retirée, ne laisse pas assez prise pour qu'on puisse en retenir autre chose que de bons moments. Cela reste un essai dont le dessein est magnifique.

Jusqu'au 23 septembre au Théâtre Nanterre-Amandiers.

UN SPECTACLE DE Laetitia Dosch
AVEC LA PARTICIPATION DE Yuval Rozman
CO-MISE EN SCÈNE Yuval Rozman & Laetitia Dosch
AVEC Laetitia Dosch et Corazon
COLLABORATRICE CHORÉGRAPHIQUE ET COACH CHEVAL Judith Zagury /
Shanju
SCÉNOGRAPHIE Philippe Quesne
D'APRÈS UNE PEINTURE DE Albert Bierstadt (Courtesy Fogg Art Museum)
LUMIÈRES David Perez
SON Jérémy Conne
COLLABORATEUR DRAMATURGIQUE Hervé Pons
COLLABORATEURS PONCTUELS Barbara Carlotti, Vincent Thomasset
ASSISTANTE À LA MISE EN SCÈNE Lisa Comò

Visuels: (c) Dorothée Thebert Filliger

AOC

mercredi

19.09.18

THÉÂTRE

HATE, Laetitia Dosch : Liberté, Égalité, Animalité

Par **Ysé Sorel**

CRITIQUE

Avec cette « tentative de duo avec un cheval », Laetitia Dosch revient sur scène pour un troisième spectacle, intime et audacieux, qu'elle interprète et dont elle signe la mise en scène. Pour lutter contre le cynisme et le nihilisme qui nous guettent, elle prend le parti des animaux et du rire, avec force et fragilité. L'ensemble est un cri du cœur et une déclaration d'amour au théâtre et à ses possibles.

Dans un court texte aux accents désespérés, Stig Dagerman soutenait que « Notre besoin de consolation est impossible à rassasier ». Si Laetitia Dosch partage ce cri du cœur, elle a pris le parti de la joie *malgré tout*, cette joie que son prénom annonce déjà comme un étendard. Lutter contre son désespoir dans les grandes lignes et les petits recoins, contre les coups de mou et l'amour qui fait la moue, trouver de la poésie *malgré tout*, voilà le programme. Dans un monde dépourvu de foi, où la vie est condamnée à une errance absurde vers une mort certaine, où l'on ne nous a légué ni « la fureur bien déguisée du sceptique », ni « les ruses de Sioux du rationaliste ou la candeur ardente de l'athée » (Dagerman), mais bien plutôt un monde desaxé qui nous laisse sans repères auxquels s'arrimer, cela relève d'une forme de courage, sinon naïf, du moins consolateur.

Laetitia Dosch incarnait dernièrement la « jeune femme » éponyme du film de Léonor Serraille : elle tend à représenter cette génération de trentenaires un brin paumées, un pied dans l'adulthood, qui se débattent dans leurs désirs contradictoires, et essayent de trouver un sens dans le tamis de leur existence. Elle regarde autour d'elle, avec l'envie de combattre nihilisme et cynisme, mais rien ne peut repousser le désarroi, qui ne la laisse pas pour autant désarmée : dans *HATÈ*, la comédienne brandit une épée, tout à la fois arme et jouet de l'enfant sauvage, pour pourfendre la morosité. Elle trouve surtout du réconfort auprès de Corazón, un cheval doux et tranquille qui l'accompagne sur scène dans cette « tentative de duo », elle qui avait préféré les solos dans ces deux précédents spectacles, *Laetitia fait péter...* et *Un album* (déjà co-écrit avec Yuval Rozman).

Car avec ce spectacle tout à la fois touchant et casse-gueule, Laetitia Dosch cherche une nouvelle relation à l'autre, et trouve une équité avec l'équidé.

Une scène, un cheval, une femme. Une femme à fleur de peau, peau diaphane, qui devient membrane vibrant aux bruits du monde, une femme qui tombe des nues et se met à nu. On n'en dira pas autant du cheval. Dans une de ses conférences, « L'animal que donc je suis », Jacques Derrida s'interroge, alors qu'il est surpris nu dans sa salle de bain par son chat : « j'ai du mal, oui, du mal à surmonter une gêne », et surtout la gêne de cette gêne, qui nous fait prendre conscience du sentiment de la nudité, dont l'animal est dépourvu. Derrida poursuit : « Il a son point de vue sur moi. Le point de vue de l'autre absolu, et rien ne m'aura jamais tant donné à penser cette altérité absolue du voisin ou du prochain », dans son cas celle du chat, dans celui de Dosch du cheval, redoublée par le point de vue du public.

Car avec ce spectacle tout à la fois touchant et casse-gueule, Laetitia Dosch cherche une nouvelle relation à l'autre, et trouve une équité avec l'équidé. Avec innocence, l'actrice décille les regards par des métaphores qui trouvent leur efficacité dans une simplicité enfantine ; racontant à l'oreille de Corazón son passage à Calais, elle prend le détour de l'animal pour nous mettre face à la cruauté des inégalités humaines : « tu vois c'est comme si toi tu mangeais du foin, et Melocotón de la paille... ».

Tout le spectacle ne tient qu'à un fil, et dans ce numéro de funambule, l'équilibriste Dosch risque de basculer dans le ridicule, mais reste à cheval avec le tragique de l'ordinaire. Verbe haut et voix haut perchée, l'actrice n'hésite pas à se risquer à quelques maladresses qui pourront peut-être agacer ; mais, apparaissant dans toute sa béance, elle n'appelle finalement que notre bienveillance. Ce jeu de l'extimité, de la mise en scène de l'intime, souvent dans ses aspects les plus prosaïques, n'atteint le spectateur que lorsque ce dernier

sent les failles et les blessures secrètes de l'être humain face à lui. Il reçoit alors ces confessions comme des cadeaux, loin du ballet des masques sociaux de la vie « réelle » : paradoxalement, le théâtre, dans tous ces artifices, devient le lieu d'une sincérité renouvelée où les préoccupations contemporaines nous font rire jaune, un rire jamais loin de la grimace. L'anecdotique déclenche alors des résonances et des reconnaissances, dépassant tout à la fois le voyeurisme et l'indifférence qu'il pourrait sinon entraîner.

Pour démêler l'écheveau de la vie, voici le cheval : le salut viendra de l'animal.

Le style farfelu et singulier de la comédienne, que d'aucuns séquestre raient dans le rôle d'hystérique, se donne à cœur joie dans cette fantaisie équestre qui va à sauts et à gambades, tant dans les genres – le rap dérape, elle époussette la chansonnette, allonge des listes plus terre battue que Prévert – que dans les thèmes : la solitude, l'écologie, la politique...

Tout souligne une forme de *honte* du monde, de la présence de l'inhumain dans l'humain, de nos manquements à l'avance acceptés et de nos prévisibles repentirs. Que faire alors ?

Pour démêler l'écheveau de la vie, voici le cheval : le salut viendra de l'animal. L'animal, cet être doté du souffle vital, *anima*, dont l'être humain relève mais dont il a voulu se séparer avec le terme « bête » (*bestia*), qui renvoie *a contrario* à une sphère subalterne, alors que cette bestialité même constituerait bien plutôt l'espèce humaine, Laetitia Dosch en fait son compagnon de jeu et de vie. La comédienne en a l'idée lors d'un tournage, à l'été 2016, dans un western fauché au fin fond des États-Unis. C'est dans l'utopie théâtrale qu'elle décide de mettre fin sans tabou à un anthropomorphisme délétère : si les hommes sont si mauvais, autant alors faire un enfant avec un cheval, dit-elle dans sa conversation à *corazón* ouvert. « Et si l'animal répondait ? » Se déploie alors sur le plateau une relation tendre, ludique, improbable, où le cheval acquiert un « visage » et une voix, comme dans le livre de Wajdi Mouawad, *Anima*. Le cheval n'est pas un animal de cirque, pas une bête de scène, mais un performeur de théâtre.

À notre époque où la coupure ontologique radicale entre l'homme et l'animal est remise en question, et que la prise en compte de leur souffrance devient une question salutaire ment pressante – et est *in fine* probablement la question à se poser à propos des animaux, que pointait déjà Bentham au XVIII^e siècle, soutenant qu'il ne s'agissait pas de se demander « peuvent-ils raisonner » ou « peuvent-ils parler », mais « *can they suffer ?* » – Laetitia Dosch esquisse des réponses sur de nouvelles manières de se lier aux animaux. Ce lien, sans règne ni de l'homme ni de la bête, se rapproche « des passages, des souverainetés furtives, des occasions, des fuites, des rencontres » défendus par Jean-Christophe Bailly dans *Le Versant animal*.

Laetitia Dosch configure un univers où se met en place une nouvelle économie de l'attention, du soin entre l'animal et la femme, provisoirement à l'abri du monde et de ceux qui les pourchassent.

Hic et nunc, l'animal au théâtre pose sa présence avec force, impose une prise de risque. Déjà une annonce au micro et des petits papiers distribués à l'entrée de la salle nous en alertent : soyez silencieux, je peux être brusque et saboter le spectacle et ma partenaire de jeu, si vous me perturbez ! Pourtant, durant la performance, c'est plutôt Laetitia Dosch qui tient le rôle du bout-en-train... toujours est-il qu'avoir un animal sur scène, c'est amener quelque chose qui reste, au fond, incontrôlable. Même si la « coach équestre », Judith Zagury, qui refuse le titre de « dresseuse », contradictoire avec sa démarche, n'est jamais loin. Dans son centre, Shanju, elle défend la méthode du *clicker training*, une « méthode d'apprentissage basée sur le principe de renforcement positif », indique-t-elle dans un entretien, où il s'agit de récompenser un comportement intéressant. Mais l'animal est encouragé à rester disruptif, *animé*, pour demeurer le compagnon idéal aux improvisations, obligeant sa camarade à une grande écoute et à un sens de l'adaptation, féconds en jeux théâtraux.

HATE apparaît donc comme une petite féerie, mêlant un humour léger et faussement naïf avec un esprit grinçant, un espace de liberté où l'on peut se délester des oripeaux de la civilisation pour l'une, des carcans de la domestication pour l'autre. Amazone moderne, Laetitia Dosch nous convie à sa fantaisie où l'enfance reprend ses droits, où la poésie s'invite avec le sourire, parfois avec cocasserie, pour tenter, un petit moment, d'« aller mieux ». Tout est possible : courir nue sans pudeur, s'entendre répondre par un cheval, soulever un gros rocher sans problème, dire des grossièretés indignes de la bouche d'une jeune femme bien mise...

Pourtant, comme cette toile peinte d'un paysage romantique qui délimite la scénographie signée Philippe Quesnes, tout cela relève aussi de l'artifice. Lieu où l'on interroge le monde en en suspendant les règles, le théâtre est aussi caractérisé par un temps et un espace limités. L'homme est « créateur de monde », soutient Heidegger, là où la « pierre est sans monde » et l'« animal pauvre en monde » ; dans l'utopie théâtrale proposée dans *HATE*, qui s'avoue comme telle à de nombreuses reprises par des références métathéâtrales, Laetitia Dosch configure un univers où se met en place une nouvelle économie de l'attention, du soin entre l'animal et la femme, provisoirement à l'abri du monde et de ceux qui les

pourchassent. Comme l'écrit Jean-Christophe Bailly : « La vérité est qu'un point de solitude est toujours atteint dans le rapport que l'on a avec les animaux. Lorsque ce point s'ouvre en une ligne et que cette ligne s'ouvre en une voûte, alors se forme un abri qui est le lieu en propre où cette solitude rencontre librement ce qui lui répond : un animal aimé. »

Mais le cheval et la femme vont quitter la scène, chacun à sa place : le cheval reprend son licol et ses attaches, la femme ses propres formes de soumission.

Malgré tout, l'image finale, lors du salut, clôt l'ensemble sur l'ouvert, avec une note d'espoir : les animaux, encore quelques instants libres, rejoignent de leur propre chef les humains pour se tenir à leurs côtés. Rêverie, fantasme, douceur : il se dégage de la scène « la sensation d'un accord, d'une possibilité paisible, d'un sursaut alanguiné du monde en lui-même » (Bailly). Là se tient aussi une forme de politique, un doigt pointé dans une direction où « tout animal est un commencement, un enclenchement, un point d'animation et d'intensité, une résistance » : liberté, égalité, animalité.

HATE de Laetitia Dosch,

Nanterre-Amandiers, du 15 au 23 septembre 2018-09-17

Les 26 et 27 septembre 2018 : Festival Actoral au Théâtre du Gymnase, Marseille

Du 16 au 20 octobre : TNB, Rennes.

Les 30 novembre et 1^{er} décembre : festival Next à la Rose des vents – Scène nationale de Lille métropole, Lille.

Du 16 au 18 janvier 2019 : Bonlieu, Scène nationale d'Annecy.

Les 15 et 16 février 2019 : TPR, La Chaud-de-Fonds (Suisse).

Les 7 mars et 8 mars 2019 : Le Quai, CDN Angers.

Du 13 au 16 mars 2019 : Sortie Ouest, Béziers.

Les 16 et 17 mai 2019 : MA – Scène nationale de Montbéliard.

Les 5 et 6 juin 2019 : Tandern, Scène nationale de Douai.

Ysé Sorel

CRITIQUE

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Hate, un spectacle de Laetitia Dosch, aux Amandiers de Nanterre

Sep 19, 2018 | Commentaires fermés sur Hate, un spectacle de Laetitia Dosch, aux Amandiers de Nanterre



© Dorothée Thébert Filliger

f article de *Denis Sanglard*

Parce que le monde est moche, parce que le chaos règne, parce que les hommes c'est pas ça, parce que l'amour c'est de la haine à venir, Laetitia Dosch, projet original, choisi comme partenaire de plateau un cheval pour nous conter combien tout va mal. Alors toute nue, comme la vérité, elle soliloque, dialogue avec cet animal, cherchant une parfaite équité, un sentiment désespéré d'altérité et surtout beaucoup d'amour dans cet univers de brutes. Ça parle du monde comme il va, c'est-à-dire patraque voire foutraque, de la destruction de notre environnement, de Calais et de ses migrants, de l'amour, de la haine, de la vie en général et en particulier celle de Laetitia. Ce qui est un peu la même chose. Et ce qui est bien avec un cheval c'est qu'il ne vous contredit pas. Il faut juste anticiper ses réactions ou improviser avec ses caprices. Ce que Laetitia Dosch fait très bien. Il faut dire que son partenaire, superbe bête, n'entend pas se laisser mener par le bout du nez et de ses naseaux. Rétif parfois, un peu cabot, docile néanmoins, c'est un partenaire idoine. Laetitia Dosch y prête une pensée, lui donne sa voix et beaucoup de carottes. La belle et la bête ; ça ressemble à un presque conte de fée. Beaucoup de poésie, naïveté comprise et sans doute volontaire, toujours sincère. Seulement voilà c'est bien de ce côté-là que le bât blesse. La naïveté affichée, l'idiotie utile, a très vite ses limites. C'est bien gentil mais peu profond. Il ne suffit pas de dire, de dénoncer, encore faut-il approfondir. Et le fond et la forme. Tout ça est un peu léger. Ce qui s'avère être au demeurant une idée originale très vite s'épuise, part en sucette, s'effiloche et tombe très vite à plat. Bientôt on délaisse les migrants de Calais pour une improbable histoire d'amour avec ce cheval, sexe compris. Ce n'est pas de la zoophilie mais c'est limite. Et c'est pousser, même avec beaucoup d'humour, le bouchon de l'égalité et de l'utopie un peu loin. Puisque il est envisagé ici de faire un enfant avec cet animal pourtant dûment castré. L'honneur est quand même sauf, comme Titania et son âne, on finit par rester chaste. Quoique pour Titania et Bottom... Bref en résumé on songe à cet adage quelque peu modifié, plus je regarde les hommes plus j'aime mon cheval. Jusqu'à le détester. Et c'est ce rapport ambivalent amour/haine que tente d'illustrer notre Lady Godiva contemporaine avec pour métaphore ce cheval racé mis sur un sabot d'égalité. Et c'est cette histoire- là, cet amour fantasmé, prenant le pas sur l'ensemble, qui finit par lasser. L'amour et le théâtre c'est parfois comme un manège, on y rêve de liberté mais on tourne en rond...

Francetvinfo.fr - 22 septembre 2018

franceinfo:

"Hate" de et avec Laetitia Dosch : une femme, un cheval, et un spectacle plein d'inattendus

C'est le spectacle le plus inattendu de la rentrée théâtrale : dans "Hate", Laetitia Dosch est seule sur la scène des Amandiers à Nanterre, avec un cheval, "Corazon".



 **Thierry Fiorile**
Radio France

Mis à jour le 22/09/2018 | 16:42
publié le 22/09/2018 | 16:42

Avec *Hate*, Laetitia Dosch se met en scène au théâtre des Amandiers avec comme partenaire de jeu... un cheval, dans l'un des spectacles les plus surprenants de la rentrée. Ce n'est pas du dressage, mais bien une tentative de dialogue entre une actrice et l'animal.

Elle n'a pas encore quarante ans, a essayé plein de choses, voyagé, écrit un rap, mais le personnage de Laetitia ne se trouve pas dans l'époque. Alors elle tente l'expérience, vivre avec un cheval. Au moins, lui ne la jugera pas et peut-être qu'ils sortiront de la domination qui pourrait tout.

Corazon, mâle espagnol à la robe grise, suit l'actrice sur scène qui lui prête sa voix pour un dialogue doux-dingue. Artiste inclassable, Laetitia Dosch brouille les pistes entre sa vie et ce spectacle. *"C'est un conte, l'histoire d'une femme qui décide de vivre avec un cheval et de faire un enfant avec lui. Et c'est parce qu'il y avait ce cheval qu'il fallait ancrer ce spectacle dans le réel, que l'on comprenne pourquoi est-ce qu'elle fait ça. Il y a quand même quelque chose de tragi-comique de quitter les humains, de vouloir réconcilier les espèces. C'est pour cela que je suis partie de choses qui ont l'air intimes, qui sont parfois vraies et parfois fausses."*

"Selon l'humeur du cheval, chaque spectacle est différent"

Drôle et tragique sur scène comme au cinéma, on l'a vue dans *La Bataille de Solferino*, *Jeune femme*, elle sera bientôt dans *Nos Batailles*. Laetitia Dosch a réussi son pari, après un très long travail : jouer avec ce cheval, sans que ce soit du dressage.

"Il y a des codes. Je lui demande de faire certaines choses qu'il fait la plupart du temps, mais s'il n'a pas envie, il ne les fait pas. Je ne peux malheureusement pas le forcer, ou plutôt heureusement. Parfois, le cheval a envie de jouer, et il propose beaucoup plus de choses que ce qui est prévu dans le spectacle. Il commence même à me faire des blagues. Une fois, il m'a volé mon épée..."

Selon l'humeur de *Corazon*, chaque spectacle est différent. *Hate*, c'est tendre, trash et plein d'amour. *"Je ne sais pas si un cheval s'attache aux autres, si on lui manque. Par contre il est content quand on se voit. Et moi aussi."*

"Hate" de et avec Laetitia Dosch et le cheval Corazon, jusqu'à dimanche 23 septembre à Nanterre, puis en tournée à Marseille, Rennes, Lille, Annecy, La Chaux-de-Fonds, Angers, Béziers et dans le pays Montbéliard.

Libe.ma - 22 septembre 2018

Libération

Laetitia Dosch, à bride abattue

Née en 1980, elle s'est formée au cours Florent à Paris, puis au conservatoire de Lausanne en Suisse.



Elle est l'une des actrices montantes du cinéma

français. Bientôt à l'affiche de "Nos Batailles" avec Romain Duris, elle se met à nu pour un duo avec un cheval dans

"Hate", son dernier spectacle. Inattendue, Laetitia Dosch est une comédienne singulière, à l'énergie brute. Dans "Hate", créé à Lausanne et qui se joue jusqu'à dimanche au Théâtre des Amandiers à Nanterre avant une tournée en France et en Suisse, l'actrice franco-suisse de 38 ans ose beaucoup.

Nue, elle parle avec son cheval - de façon parfois crue -, monte sur son dos, brandit une épée, chante, danse, rappe et évoque les migrants, Harvey Weinstein, la cause animale, l'état du monde et sa propre vie, mélangeant douceur et radicalité".

Avec ce spectacle, je voulais parler des rapports qu'on a avec l'autre, que ce soit en général, avec la nature ou dans le couple. Qu'est-ce qui nous pousse à vouloir détruire, dominer?", explique à l'AFP cette rousse à la peau claire, qui se compare volontiers à Bernadette Laffont, pour sa "liberté", sa "singularité".

Au cinéma, elle s'est illustrée plutôt dans des rôles de jeunes femmes paumées, lunaires ou excentriques.

Dans "La bataille de Solferino" de Justine Triet, qui l'a fait connaître en 2013, elle incarnait une journaliste et mère de famille frôlant la crise de nerfs.



Dans "Jeune femme" de Léonor Serraille - Caméra d'or à Cannes, et pour lequel elle a été nommée au César du meilleur espoir cette année -, elle est Paula, une trentenaire à la dérive. Un film "crucial" pour celle qui dit avoir mis du temps à percer, car les réalisateurs "ne savaient pas où la caser".

"La fille drôle de service, on ne l'imaginait pas avec mon physique. Et la jeune première, on l'imaginait beaucoup plus douce. Heureusement que j'avais le théâtre et mes spectacles pour pouvoir me construire". Née en 1980, Laetitia Dosch s'est formée au cours Florent à Paris, puis au conservatoire de Lausanne en Suisse. "Je ne pensais pas être actrice au départ", raconte-t-elle. "J'étais au collège privé catholique et j'ai découvert le théâtre là-bas. C'est l'endroit où je me sentais vivre. Le reste du temps, j'étais vraiment mutique", poursuit celle qui se définit dans la vie comme "une rêveuse un peu ours", qui "aime bien faire de l'humour".

L'actrice débute sa carrière au théâtre, notamment dans "Mesure pour Mesure" avec Eric Ruf, dans la danse avec Marco Berrettini et dans des courts métrages, avant son premier long métrage "Complices" de Frédéric Mermoud.

Puis elle alterne cinéma ("La Belle saison", "Les malheurs de Sophie"...), et spectacles décalés - "Laetitia fait péter..." et "Un Album" sur l'humoriste Zouc - avant "Gaspard va au mariage" d'Anthony Cordier et "Jeune femme".

Dans "Nos Batailles" de Guillaume Senez, en salles le 10 octobre, elle campe "une soeur hyper aimante". Un nouveau rôle de fille en galère qui plaît à l'actrice "parce que c'est des personnages souvent très libres".

Pour la réalisatrice Justine Triet, Laetitia Dosch "est une actrice qu'on a cataloguée à un moment donné, alors que je pense qu'elle peut jouer beaucoup de choses.

" Pour Guillaume Senez aussi: "C'est quelqu'un qui aime prendre des risques, travailler autrement".

Celle qui dit admirer Meryl Streep, Romy Schneider ou Ronit Elkabetz, "des femmes puissantes, fortes", préférerait qu'on "la voie comme ça plutôt que comme une espèce de fantaisiste un peu délurée". "On commence à me donner des rôles de gens qui ont un travail", s'amuse la comédienne, qui vient de jouer une assistante sociale dans "Fourmi" de Julien Rappeneau et s'apprête à tourner l'adaptation de "Passion simple" d'Annie Ernaux par Danielle Arbid.

"J'aimerais bien travailler à l'étranger, avec Hong Sang-soo par exemple. J'ai surtout envie de rencontres, d'aller là où je ne pensais pas aller au départ...", dit-elle.

Samedi 22 Septembre 2018

L'Humanité - 23 septembre 2018

l'Humanité

CULTURE ET SAVOIRS

#théâtre #Laetitia Dosch



HATE - une pièce de Laetitia Dosch, co-mise en scène avec Yuval Rozman. Avec Laetitia Dosch et Corazon. Théâtre de Vidy, Lausanne. Photo Dorothee Thébert Filliger.

LAETITIA DOSCH, À CORPS ET À CRU

Dimanche, 23 Septembre, 2018 | Sophie Joubert

Dans « Hate », la comédienne partage le plateau avec un cheval. Une singulière et émouvante mise à nu qui repense le rapport entre l'humain et l'animal.

Laetitia Dosch aborde la scène comme elle monte son cheval, à cru. Sans selle, sans fioritures ni fausse pudeur. Dans « Hate », un corps à corps tendre, rageur et effronté avec l'animal, la comédienne se met à nu, en toute sincérité. Après deux soli, « Laetitia fait péter » et « un Album », elle a choisi comme partenaire Corazon, un cheval gris. C'est d'abord lui qui occupe seul le plateau, en majesté. Au sol, de la terre meuble comme on en trouve dans les manèges. En arrière fond, un rideau translucide reproduit un paysage mélancolique et romantique : un lac, des arbres aux teintes d'automne. Laetitia Dosch traverse l'avant scène, vêtue d'une longue robe fluide, qu'elle laisse glisser à terre. Seule la large ceinture et l'épée qu'elle porte au flanc habillent sa nudité. La belle et la bête dans le plus simple appareil, à égalité. L'un et l'autre se cherchent, se défient, s'apprivoisent, s'écoutent. On est loin des numéros de dressage virtuoses basés sur la contrainte et la domination.

Objet scénique inclassable, mêlant rap et poésie, violence et candeur, « Hate » est une captivante tentative de repenser la relation à l'Autre, qu'il soit homme, femme, étranger ou animal. Comment en finir avec l'arrogance qui pousse l'humain à détruire la nature parce qu'il se pense au sommet du vivant ? Comment envisager l'altérité en dehors du pouvoir et de la méfiance ? Né de questionnements intimes et politiques, le spectacle puise dans le matériau d'un journal tenu en 2017, au moment de la campagne présidentielle. Ebranlée par une « ambiance fin de race », Laetitia Dosch a voulu « cerner le chaos », mettre des mots sur son malaise. A Paris, elle a marché dans les rues, s'est confrontée à l'extrême pauvreté. A Calais, elle est allée dans la jungle, à la rencontre des migrants. Dans « un Album », spectacle collage inspiré de l'humoriste Zouc, elle saisissait les névroses de l'époque en captant les voix et les gestes d'une foule de personnages. Plus intérieur et personnel, « Hate » aborde le collectif à partir de l'expérience singulière d'une femme de 38 ans, aux prises avec la solitude, le temps qui passe et l'horloge biologique qui tourne.

Don Quichotte au féminin lancé dans une épopée échevelée, Laetitia Dosch est crue, paradoxale et émouvante. Elle murmure à l'oreille de son cheval (qui lui répond), le renifle, le défie, le chevauche épée au poing et l'embrasse à pleine bouche. Derrière le rire et les saillies bravaches, l'image grand-guignol d'un cuissot de gibier trouvé dans le frigo familial, on saisit les bribes d'une enfance douloureuse dans un appartement bourgeois, peuplé de trophées de chasses. Si le spectacle évoque la prédation, la dévoration, la haine de l'autre au cœur des rapports humains, il raconte aussi, et surtout, une folle et impossible histoire d'amour entre une femme et un cheval qui parle. Rien n'est figé, gagné d'avance. La relation se construit sous nos yeux, pas à pas, laissant libre cours à l'improvisation, au danger, à l'humeur changeante des deux partenaires. C'est beau, libre, perturbant. Une utopie, fragile et éphémère comme un château de sable, qui fait bouger les lignes et reste en tête longtemps.

« Hate » de Laetitia Dosch, en collaboration avec Judith Zagury et Yuva Rozman. En tournée jusqu'en juin 2019.

Marseille, Théâtre de la Criée, les 26 et 27/09 dans le cadre d'Actoral. Rennes, Théâtre National de Bretagne, du 16 au 20/10.

Lille, Festival Next, les 30/11 et 01/12. Annecy, les 16 et 17/0.

La Chaux de Fond (Suisse), les 15 et 16/02

Angers, Le Quai, les 7 et 8/03

La Provence – 25 septembre 2018

La Provence

MARDI 25/09/2018 à 11H25

| SORTIES - LOISIRS

| MARSEILLE, ÉDITION MARSEILLE

Laetitia Dosch, l'actrice qui murmure à l'oreille d'un cheval

Avec "Hate", un duo un peu fou, la comédienne ouvre le festival

Par Gwenola Gabellec



"Hate", un duo entre Corazon et Laetitia Dosch à voir sur la scène du Gymnase demain et jeudi.

Laetitia Dosch promène, à hue et à dia, dans le cinéma français, son air un brin lunaire. L'extravagante actrice franco-suisse a crevé l'écran dans *La Bataille de Solférino* ou *Gaspard va au mariage*, mais à Marseille, en ouverture du festival Actoral, elle dévoile un spectacle hors normes : *Hate*. Un duo qui parle de domination et où, nue avec pour seule compagnie sa monture Corazon, elle promet de démontrer son talent si physique pour nous faire partager son imaginaire.

Vous dites : "J'ai envie de faire des pièces dont les gens, moi compris, sortent en ayant envie de vivre"?

Laetitia Dosch : Oui, c'est important que ça donne de la vitalité, une pièce. Mais pas à tout prix. Ça m'intéresse de parler de maintenant avec une forme de poésie qui vous aide à la comprendre cette vérité, et qui vous donne de l'énergie par la beauté ou l'inventivité de la forme. Pour moi, c'est comme un noeud à démêler.

C'est ce que vous faites avec "Hate"...

Laetitia Dosch : Le sujet de la pièce c'est: "*Qu'est-ce qui pousse l'homme à dominer, à asservir l'autre ?*". L'autre, c'est aussi bien la nature, l'animal, la classe sociale ou l'inconnu. C'est un rapport à une pulsion qui s'exprime dans la vie privée, dans la vie publique et à un niveau universel. Le travail avec le cheval permettait de mettre en scène cette domination par un conte. C'est une fable tragi-comique, impossible ; il y a quelque chose de l'enfance là-dedans.

Une femme décide de former un couple et de faire un enfant avec un cheval. Elle va découvrir en route toutes les pulsions, en plus de l'aspect pratique, qui vont empêcher ce rêve d'exister. Ça se finit plutôt mal, mais on voit sur scène une femme et un cheval qui s'entendent plutôt bien, il y a une complicité.

Corazon, quel complice est-il ?

Laetitia Dosch : C'est un cheval qui a peur de mal faire, il est attentif et tant que vous n'avez pas de signaux clairs, il ne va rien faire. Il faut donc beaucoup l'encourager et être très clair en face de lui. J'aime le voir s'émanciper petit à petit, faire des bêtises, il y a des jours où il va me faire plein de bisous, m'interrompre beaucoup et d'autres jours où il reste dans ses cordes. Il est imprévisible mais fait très attention aux humains et a bon coeur, il est drôle et aime jouer.

Comment qualifieriez-vous votre mise en scène ?

Laetitia Dosch : Précise et évolutive, car avec le cheval, elle change tous les soirs. 20% du spectacle est improvisé...

Pourquoi avoir décidé de jouer nue ?

Laetitia Dosch : La nudité, j'y ai pensé dès le départ, je voulais recréer une relation comme Adam et Eve, le cheval n'avait rien sur lui, ni selle ni rien, je trouvais ça bien d'être nue à côté, comme un couple. Il y a une phrase que je dis au début du spectacle: "*Je veux vivre avec toi pour recréer de l'égalité entre nos espèces*". Ça peut être un espoir pour l'humanité, il y a un truc de nouveau monde. C'est comme dans un tableau où l'érotique du corps de la femme et du cheval ensemble sont comme des objets de peinture, du désir, qui vont essayer de se libérer, de devenir des sujets. La pièce parle de comment on essaie d'instrumentaliser l'autre pour s'en libérer.

Vous convoquez aussi l'écoute attentive du public ?

Laetitia Dosch : Oui, j'aimerais que ce soit tout le temps comme ça. J'aime bien cette idée d'aller dans une salle de spectacle et de devoir faire le silence pour que l'animal joue le mieux possible, on arrive mieux à profiter du spectacle, on fait le vide. C'est vachement beau !

"Hate", demain et jeudi à 20h30 au théâtre du Gymnase, 6/20€. actoral.org

(ceci n'est) Pas une critique

Hate (Laetitia Dosch / Nanterre Amandiers / Festival d'Automne)

26 SEPTEMBRE 2018 · Publié dans FESTIVAL, IDF, PERFORMANCE, THÉÂTRE · Tagué CORAZON, FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS, JUDITH ZAGURY, LAETITIA DOSCH, NANTERRE AMANDIERS, YUVAL ROZMAN



(quand on ne lit pas la bible)

Hate ? Deuxième partie d'un diptyque Love/Hate qui dure le temps de tatouer ces quatre lettres sur les phalanges d'un comédien qui porte le masque de Robert Mitchum ?

(de quoi ça parle en vrai)

Dans ce nouveau spectacle, HATE, l'actrice nue joue, soliloque et dialogue avec un cheval auquel elle se livre sans candeur et sans impudeur. Afin de mieux comprendre et cerner le chaos de notre époque, et pour en finir une bonne fois pour toutes avec ce sentiment de pouvoir qui pousse à la destruction des gens supposés inférieurs, de la nature, des animaux, elle choisit de vivre avec un cheval en établissant une relation d'égalité avec lui et, au-delà, avec l'Autre (le partenaire, le faible, la nature). Une relation respectueuse. De petites chansons en rap ravageur, de récits intimes en engagements politiques, du temps qui passe en moments suspendus par la beauté des images, d'une quête joyeuse en incompréhensions violentes, HATE est aussi l'improbable mais possible invention d'un amour fou entre la femme et le cheval. Sans domination humaine, sans manipulation, sans sauvagerie animale, la relation est-elle viable? L'amour et le partage peuvent-ils apporter un peu de poésie? Alors, Laetitia Dosch monte à cheval, lève son épée et se jette à corps perdu dans cette épique quête utopique. (source : [ici](#))



(ceci n'est pas une critique, mais...)

Dorénavant, tout spectacle devrait avoir son cheval. Qu'est-ce que ça fait du bien d'entrer dans une salle à pas feutrés (j'espère que Laetitia Dosch, assise sur les marches, a remarqué combien je faisais attention à ne pas faire de bruit en les descendant), d'apprécier ce silence avant le début de la représentation. rien de tel pour entrer dans l'univers de Corazon, déjà présent sur scène.

Il reste immobile. Il joue ou bien il est ? Il paraît vivant. Non, il paraît conscient de la tournure des événements.

Il reste immobile. Il joue ou bien il est ? Il paraît vivant. Non, il paraît conscient de la tournure des événements.

Laetitia Dosch arrive, l'observe, enlève ses vêtements par souci d'équité avec l'équidé et entre dans l'arène.

Alors que dans « Un Album », la comédienne suisse se prêtait au jeu des personnages, ici, elle parle à la première personne, parle à Corazon comme s'il était son confident apparemment muet, de ce que devient le monde, de ce qu'elle est et fait, elle, dans ce monde.

On ressent un amour et un respect quasi-mutuels entre les deux artistes présents sur scène. Parce que Corazon parle aussi. Comme les deux Corvidés auxquels Jonathan Capdevielle et Laetitia Dosch avaient prêté leurs voix lors d'un précédent festival d'Avignon.

Corazon joue, Laetitia s'adapte, improvise, retrouve le fil.

Corazon pisse, Corazon bande. Il paraît tranquille, serein. Il apprivoise la comédienne.

Une relation intime, charnelle se crée sous nos yeux, parfois dérangeante quand on y pense.

Aux saluts, Corazon est accompagné d'une camarade. A la fin de ceux-ci, Laetitia Dosch adresse une dernière caresse à Corazon et lui chuchote quelque chose à l'oreille. Le spectacle est terminé, les spectateurs commencent à se lever, elle continue à lui parler avant de s'éclipser.

Un moment hors du commun, un moment suspendu.

HATE

Un spectacle de Laetitia Dosch avec la participation de Yuval Rozman

Co-Mise en scène : Yuval Rozman & Laetitia Dosch

Avec Laetitia Dosch et Corazon

Collaboratrice chorégraphique et coach cheval Judith Zagury / Shanju

Scénographie : Philippe Quesne, d'après une peinture de Albert Bierstadt (Courtesy Fogg Art Museum) – Lumières : David Perez – Son : Jérémy Conne –

Collaborateur dramaturgique : Hervé Pons – Collaborateurs ponctuels : Barbara Carlotti, Vincent Thomasset – Assistante à la mise en scène : Lisa

Como

les 26 et 27 septembre 2018 à Marseille, au TNB de Rennes du 16 au 20/10, au NEXT Festival du 30/11 au 01/12, au Bonlieu d'Annecy du 16 au 18/01/19, au Quai d'Angers les 7 et 8/03/19...

(d'autres histoires)

Voilà quatorze ans que je vis à Paris et je n'ai toujours pas de parapluie. J'ai bien un imperméable de type K-Way, mais je ne le mets jamais. Je ferme alors mon blouson, enfonce ma casquette jusqu'à mes broussailleux sourcils et attend que ça se passe.

Aujourd'hui, il pleut. Je dois marcher sous la pluie, j'arriverai trempé au théâtre, prendrai froid parce que mes vêtements n'auront pas eu le temps de sécher pendant la représentation et je perdrai ma voix deux jours plus tard. Ce mercredi après-midi, j'aurais pu accomplir quelque chose qui m'aurait comblé, mais je ne pus point (du verbe pouvoir), à cause de ma voix et de ma toux (que j'avais déjà pour le Procès, mais vous le savez déjà, si vous me suivez). Tout comme au mois de novembre, j'aurais pu accomplir autre chose d'assez amusant, mais je suis empêché par une réunion de travail.

La pluie et le travail m'empêchent de réaliser mes rêves. Je vais donc démissionner de ce pas de mon emploi rémunérateur et partir en croisade contre la pluie. Je ne sais pas comment je vais faire, mais je vais le faire.

Je l'ai croisée un matin dans un parc parisien, vers le 14 juillet. Je courais, elle marchait. Je ne pouvais pas m'arrêter, parce qu'une fois que la machine est lancée... Pis, qu'est-ce que je lui aurais dit ?

– Excusez-moi de vous déranger, j'aime beaucoup ce que vous faites. Je transpire un peu, je sais, je suis comme ça. Mais, ce que je voulais vous dire, c'est ce que... Je vous ai vue dans ce film et dans cette pièce et sur le toit du Point Ephémère aussi et dans cette performance au Centre Pompidou et encore dans cette pièce. Je serai là au deuxième rang (parce que je n'aime pas le premier rang).

– C'est pour mieux me voir mon enfant ?

– Oui.

vu le dimanche 23 septembre 2018 à Nanterre Amandiers

prix de la place : 15€ (abonnement Festival d'Automne)

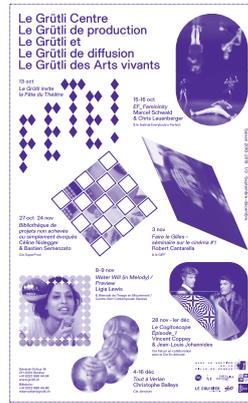
Textes (sauf mention contraire) : Axel Ito

i/o n°89

Festival d'Automne

#89 / Lupa — Rau — El Attar — Kawaguchi — Tanino — Keersmaeker
Gosselin — TG Stan — Forced Entertainment — Creuzevault — Vincent
Bourgeois — Castellucci — Maxwell — Focus Suisse





HATE

Festival d'Automne

CONCEPTION LAETITIA DOSCH & YUVAL ROZMAN

FESTIVAL NEXT / LA ROSE DES VENTS DU 30 NOVEMBRE AU 1ER DÉCEMBRE (Vu au théâtre de Vidy-Lausanne en juin 2018)

— par Marie Sorbier —

Il se passe quelque chose de l'ordre de l'inédit sur la terre rouge du théâtre de Vidy. Bien sûr, la scénographie majestueuse de Philippe Quesne induit un état immédiat et durable. Elle accompagne le voyage, devient un lieu refuge où le regard aime à se perdre et à se complaire dans un romantisme mélancolique. La forme occupe ici toute la place qu'elle mérite ; elle s'étale, prend ses aises, affirme en douceur la nécessité du beau et sa destruction à venir. Bien sûr, la présence imposante et imprévisible de l'animal altère les comportements. L'audience est silencieuse, pétrie de respect et d'une légère crainte comme l'actrice concentrée afin de maintenir la symbiose avec son partenaire. De cette tension partagée naît une communion des attentions, un flux impalpable qui suspend le temps de la représentation. Et puis il y a ses mots, finalement assez anecdotiques, et usant à loisir des jeux du métathéâtre, on ne se regarde pas écrire mais on vide ses tripes et on tente de combler son vital besoin de partager. Le constat est désespéré, le quotidien est creux, les relations, décevantes. Alors on lâche la bride, et on tente tous les trucs habituels de la bien-pensance bobo : on fait semblant de s'engager pour des causes importantes et on se fait croire qu'en se recentrant on se trouvera enfin. Jolie vitrine à exposer dans les dîners, mais c'est en se confrontant à des expériences contre-nature où la violence flirte avec le ridicule qu'un peu de sens et de pensée peuvent naître des décombres. En exposant une trajectoire personnelle, Laetitia Dosch se risquait à ajouter de l'eau au moulin bien fourni des soli de trentenaires « paumés mais drôles ». Pourtant, en assumant le « je » et en le sublimant par l'expérience du monstrueux, elle parvient à créer une nouvelle forme de théâtre, une utopie non pas joyeuse mais transcendée par des connexions d'une nature inconnue. Et si les perspectives personnelles ne laissent guère place à une éclaircie, c'est à un spectacle lumineux, risqué et magnifiquement imparfait que ce marécage de sentiments déçus donne naissance, délivrance attendue pour s'autoriser à poser enfin les (l)armes.

Jours de cheval – Automne 2018

JOURS DE CHEVAL

Pays : FR

Périodicité : Trimestriel



Date : Automne 2018

Page de l'article : p.18-19



Théâtre

Hate ou l'excellence du ridicule

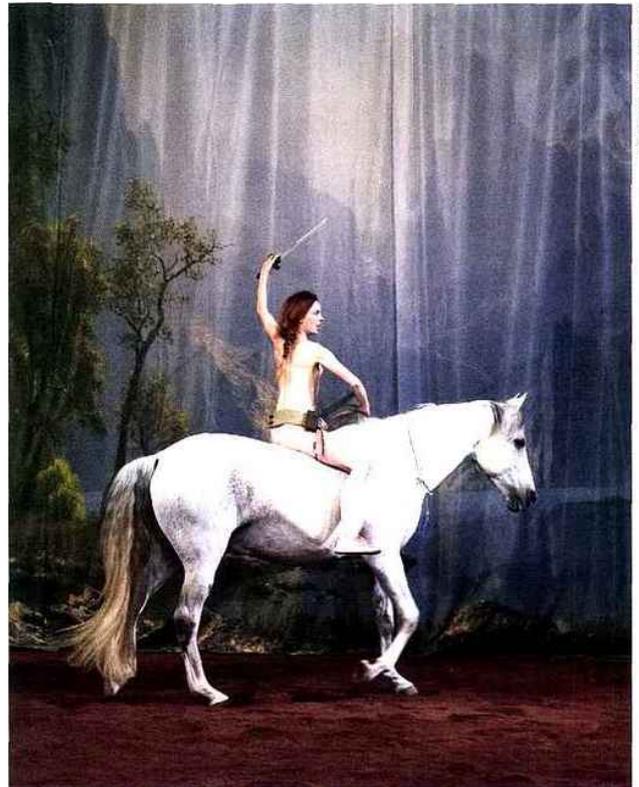
Hate, tentative de duo avec un cheval, de Laetitia Dosch, était l'une des pièces les plus en vue de ces derniers mois. Elle a été créée à Lausanne le 5 juin 2018, puis jouée à Montpellier les 22 et 23 juin, avant d'être présentée au Théâtre des Amandiers (Nanterre) du 15 au 23 septembre, dans le cadre du Festival d'Automne. La presse, tant suisse que parisienne, a fait un très bon accueil à cette pièce qui, en revanche, n'a guère emballé notre ami Jean-Louis Gouraud. Explications.

Laetitia Dosch est sûrement une gentille fille. Intelligente, talentueuse, courageuse. Et pleine de bons sentiments. Seulement voilà, elle a « 37 ans, bordel de Dieu ». C'est-à-dire bientôt 40, ce qui lui paraît être une échéance (déchéance ?) fatidique. D'où son angoisse, sa révolte, ses tourments, qui dépassent largement la question de son âge. Tout l'inquiète ou la met en colère : l'état de notre société, l'injustice, le rejet des migrants, que sais-je encore ? On comprend. On compatit.

Mais pourquoi diable est-elle allée chercher un cheval pour raconter (parfois crier) tout ça ? Un cheval ! Et pourquoi pas une vache, ou un cochon (après "balancetonporc", cela aurait peut-être eu du sens ?). Une plante verte aurait d'ailleurs aussi bien fait l'affaire puisque c'est juste pour se lancer dans une espèce de long monologue désespéré, évoquant des questions auxquelles la pauvre bête, naturellement, est bien incapable de répondre. Raison pour laquelle, après avoir parlé à ce cheval, comme d'autres parlent à leur miroir, Laetitia se met à faire les questions et les réponses. À mi-parcours de son spectacle (oui, car il s'agit d'un spectacle), elle fait entendre la voix supposée de l'animal. C'est là, d'ailleurs, que la pièce commence à flancher, à s'affaiblir, à s'affadir.

Aussi longtemps qu'elle était seule à parler, on pouvait être touché par les déchirures de la comédienne. On est juste un peu agacé par le ton mièvre qu'elle emploie pour s'adresser au cheval, cet être un peu débile, n'est-ce pas, auquel il faut parler avec douceur, comme à un enfant légèrement attardé ! Plus ennuyeux : les réponses du cheval ne sont pas à la hauteur des questions qui lui sont posées. Et plus le temps passe, plus s'installe la pénible impression que le cheval n'est donc ici qu'un accessoire, ce qui paraîtra assez inadmissible à ceux pour qui le cheval n'est pas qu'un outil, une chose, mais un compagnon, un collaborateur, un complice.

On se demande aussi soudain pourquoi la comédienne a cru utile de se mettre, dès le début du spectacle, totalement à poil. Qu'apporte exactement cette provocation – qui, de nos jours, n'en est plus vraiment une, tant se multiplient les représentations de la nudité (théâtrales, chorégraphiques, plastiques et autres), au point d'en faire une sorte de poncif ?



On sait bien que Laetitia Dosch, dont le talent de comédienne est indiscutable, avait fait beaucoup jaser en n'hésitant pas, dans un de ses *opus* précédents, à pisser en public. Dans son nouveau spectacle, c'est le cheval qui se soulage sur scène : preuve (peut-être) que cet animal n'est pas qu'un figurant mais bel et bien, lui aussi, un acteur ? Ce qui rendrait alors plus criantes encore son instrumentalisation et son infantilisation bébéte ?

Dernière remarque : Laetitia a intitulé son spectacle *Hate*, ce qui, en bon français, signifie quelque chose entre haine et détestation. Sans sombrer dans un délire lacanien, j'aimerais faire observer que ce même mot désigne, dans toutes les langues turques (kirghize, tatar, ouzbek, etc.)... le cheval !



DOROTHÉE THERBERT-FILLIGE

THÉÂTRE

HATE

Un duo amoureux entre un cheval et une femme pour en finir avec le fossé entre les espèces.



Les raisons de pester contre la marche du monde ne manquent pas. Pour éviter de se transformer en une caricature au féminin du Misanthrope, Laetitia Dosch a décidé de se passer de tout commerce avec les humains dans ce spectacle. Sautant la barrière entre les espèces, le débordage de son trop-plein d'interrogations et de griefs devient un prétexte pour parler avec son cheval. La belle avait déjà tenté l'expérience avec Jonathan Capdevielle dans *Les Corvidés* au Festival d'Avignon, quand les deux compères s'étaient amusés à donner la parole à un couple de corbeaux aussi teigneux qu'impayables. Dans *Hate*, l'actrice en profite au passage pour régler ses comptes avec les difficultés de la vie en couple et la mission impossible de trouver l'âme sœur. Histoire de pimenter la chose, elle s'invente une romance amoureuse hors norme pour mettre en scène sa rencontre avec le cheval Corazon. Ce goût pour la gente chevaline lui est venu suite au tournage d'un western aux États-Unis, mais c'est en Suisse dans le haras de l'école-atelier Shanju dirigé par Judith Zagury qu'elle découvre la perle rare équine dont elle fait son partenaire de jeu. Image d'un paradis perdu, c'est l'immense toile peinte du paysage d'un lac de montagne magnifié par les brumes du matin qui cadre le rendez-vous de ce couple digne de la mythologie. Sur un sol de pouzzolane aux allures de plage écarlate, l'animal guette la venue de sa future

maitresse. Corazon est superbe dans sa robe blanche piquée de gris et dans un souci d'égalité, elle aussi apparaît dans le plus simple appareil. Telle une amazone de légende, elle est nue et porte simplement un glaive glissé dans sa ceinture.

De chevauchées éperdues en tendres prises de bec, leur idylle attendrait les pierres tant la complicité entre la femme et le cheval est patente. Même si les réactions de l'animal restent imprévisibles et qu'il peut lui arriver de lâcher son crottin, de pisser ou de bander quand bon lui semble, l'actrice a décidé de s'adapter à toutes les situations. Ces risques du métier lui permettent aussi de rebondir sans prévenir pour pousser toujours plus loin le bouchon de cette aventure où la bienséance en prend pour son grade.

Tout est bon pour séduire l'étalon, d'un poème à un air de rap et une chanson à texte, Laetitia Dosch trouve à chaque fois les mots justes pour concilier l'expression de sa colère contre le monde et se comporter avec Corazon comme la plus sensuelle des amantes. Décidée à ne pas s'embarrasser des interdits, elle n'hésite pas à lui faire part de ses désirs pour transformer en un grand moment comique cet instant où, installée sous une petite tente, elle lui demande de venir la rejoindre pour lui «bouffer la chatte». Rien n'est impossible pour Laetitia Dosch et c'est cette crudité qui donne tout son prix à ce show. / PATRICK SOURD

texte et mise en scène de Laetitia Dosch, en participation avec Yuval Rozman / **avec** Laetitia Dosch et le cheval Corazon / **à voir** à Marseille, Rennes, Lille, Annecy, La Chaux-de-Fonds (Suisse), Angers, Béziers, Montbéliard et Douai

TEATRO

A Parigi per il Festival d'Automne, dove il teatro è ancora sociale e "socializzante"
di Giulia Alonzo

Giulia Alonzo



pubblicato mercoledì 10 ottobre 2018

Era il 1970 quando il Presidente del consiglio francese Georges Pompidou chiese al proprio Ministero della Cultura di progettare un festival multidisciplinare per ripensare una Parigi come centro della cultura internazionale. Un'idea audace in cui lo stato si mostrava lungimirante e attento ai cambiamenti sociali in atto. Due anni dopo, nel 1972, con la collaborazione del compositore polacco Marcel Landowski e di Janine Alexandre-Debray, nasce il **Festival d'Automne**, che Michel Guy dirigerà fino al 1990, all'inizio dedicato soprattutto alla danza e presto diventato uno dei festival di teatro e arti performative più importanti del mondo. Nel programma della 47° edizione codiretta da **Marie Collin** e **Joséphine Markovits** dal 10 settembre al 31 dicembre 2018, oltre alla concentrazione di nomi di prestigio della scena artistica contemporanea internazionale, colpisce la dislocazione degli eventi. A Parigi si contano 75 appuntamenti mentre tra la banlieue e l'Île-de-France sono 620 in poco più di tre mesi: spettacoli in contemporanea in diversi quartieri della città, anche molto lontani dal centro con un reale coinvolgimento della periferia.

Tra alti palazzoni di cemento grigi, lungo il viale alberato che prende il nome di Lenin, a cinque minuti a piedi dal terminal della linea 5 della metropolitana, sorge il centro MC93 - Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis, nato nel 1980 per portare nel quartiere uno sguardo artistico nuovo. Qui è andato in scena *Le Père*, tratto da *L'homme incertain* di Stéphanie Chaillou, messo in scena da Julien Gosselin, attore del nuovo teatro francese. In una sala completamente buia, la voce calda e monotona di Gosselin si pone alcune domande esistenziali su quello che significa essere padre oggi in un monologo che mette in dubbio il fatto che lo spettacolo sia una "lettura al buio". Piano piano la luce però inizia ad alzarsi e in jeans e camicia si delinea anche il volto di questo padre, solo con sé stesso in un mondo pieno di incertezze. Una sequenza di parole luminose proiettate sullo sfondo si susseguono fino a quello che potrebbe essere un finale. Ma poi l'attore, tornando in scena e camminando sopra un prato verde, chiude il cerchio facendo parlare i figli e i loro ricordi. Anche il pubblico aspetta ad applaudire.



Ph Dorothée Thébèrt Filliger

Al Centre Dramatique National Nanterre-Amandiers, addossato al parco in prossimità della cittadella di Picasso – con i suoi grattacieli colorati - nella periferia ovest di Parigi, è andato in scena uno degli spettacoli più attesi del festival. **Milo Rau** ci ha abituati a un teatro del reale, dove la telecamera diventa uno strumento di indagine e il video, che trasmette dirette, registrati e primi piani degli attori, il mezzo di diffusione della messinscena del reale: lo spettatore si ritrova così immerso in un gioco metateatrale che coinvolge la drammaturgia e la rappresentazione. La *Reprise – Histoire(s) du théâtre (I)* è il primo capitolo di un'inchiesta sulla nascita della tragedia a partire da fatti di cronaca realmente accaduti: Rau si interroga sulla necessità di mettere in scena la violenza e sul modo in cui farlo. Lo spunto è il fantasma dell'Amleto di Shakespeare: qui siamo però nella Liegi al tempo delle pari opportunità, della crisi economica e della disoccupazione. Il giovane Ihsane Jarfi viene ammazzato di botte da un gruppo di conoscenti per la sua omosessualità, poi abbandonato per strada e ritrovato solo giorni dopo da un uomo che portava a passeggio il cane. In cinque capitoli il regista svizzero agisce sulla sensibilità del pubblico, prima con una violenza estrema e intollerabile, poi facendo riflettere sul nostro ruolo, quello di spettatore della scena e della vita.

Tutto questo mentre nella sala accanto **Laetitia Dosch** con *Hate* è già sul palco, allestito come un maneggio, vestita solo con un paio di scarpe e una cintura piena di zuccherini e carote. Non è sola. Con lei in scena c'è Corazon, il suo cavallo bianco. Lei si sfoga e gli confessa i suoi dubbi di giovane donna che avanza verso la mezza età. Il cavallo però inizia a risponderle e si rivela pure attratto dal fondo schiena della ragazza. Della serie "l'amore arriva quando meno te lo aspetti", in una *Bella e la Bestia 2.0*, la Dosh mette in atto un inusuale corteggiamento nel quale si cerca di superare le diversità fisiche, ma a volte le dimensioni contano.



Copyright Takachi Horikawa

Nella sua tradizione di apertura internazionale il festival ha dedicato un'ampia retrospettiva al teatro giapponese. Nel grande T2G - Théâtre de Gennevilliers, questa volta nella periferia nord di Parigi, il regista e psichiatra Kurô Tanino ha proposto *The Dark Master* opera iperrealista in salsa agrodolce sulla manipolazione mentale. Un giovane globetrotter entra in un ristorante di Osaka, gestito da un uomo malato e frustrato. Con l'inganno l'uomo installa un microfono in un orecchio del giovane convincendolo a occuparsi del ristorante in sua assenza. Inizia così un rapporto di potere che piano piano plasma il ragazzo trasformandolo in burattino senza personalità dai gesti prima misurati e ossequiosi poi sfrontati e arroganti. Questa versione stile Matrix di Masterchef diventa la metafora di una società che cucina lentamente le sue vittime verso il vortice di una corruzione senza scampo: Tanino porta in scena un'ora e mezza di atti ripetuti e quotidiani ma meticolosamente studiati in cui ci si domanda alla fine se il Master sia reale o solo una giustificazione del proprio Ego.

Nel quartiere di Place de la République **Anne Teresa De Keersmaeker**, creatrice di un classico della danza moderna come *Rosas danst Rosas*, ripropone la *Slow Walk*, il flash mob in cui il pubblico, partendo da cinque punti di ritrovo sparsi nel quartiere, procede lentamente in una marcia comune. All'inizio si rischia di perdere l'equilibrio, ma una volta preso il ritmo il corpo si rilassa e il cervello si svuota e inizia a lavorare autonomamente scoprendo nuove prospettive interiori ed esteriori. La realtà si arricchisce di mille dettagli e il vicino sparisce. Solo durante l'attraversamento pedonale la velocità torna quella di sempre. Meglio non farsi investire dai frettolosi automobilisti parigini...

In Francia il teatro è ancora un fenomeno sociale e socializzante. Le strutture sono pensate per accogliere i bisogni del nuovo millennio: sale lettura, biblioteche, librerie e bar - sempre pieni prima dell'inizio e dopo la fine dello spettacolo - in cui incontrarsi e condividere aspettative e impressioni, anche e soprattutto lontano dal centro della metropoli. In Francia, la patria della "eccezione culturale", il teatro continua a godere di un robusto sostegno dal pubblico, dalle istituzioni e dai privati. E viene usato in progetti di integrazione sociale e riqualificazione urbana. E in Italia?

Giulia Alonzo

Theartchemists.com – 16 octobre 2018



Générateurs d'Étincelles Culturelles

Festival d'Automne – HATE : l'amazone et la bête dans un duo improbable

Posted By [Anne Verdaguer](#) on 16/10/2018



© Dorothée Thebert Filige

Assumant le « je », Laetitia Dosch qui signe le texte et la mise en scène de cette création, nous embarque dans une aventure hors norme, se jouant de tous les codes, faisant parler son cheval à la façon d'un ventriloque, le chevauchant sur du Schubert dans une allure d'amazone prête à partir au combat et allant jusqu'à lui offrir sa croupe dans une tente quechua.

Ovni théâtral

Il fallait sans doute un peu de la folie de Laetitia Dosch pour qu'une entreprise aussi incongrue (une sorte d'ovni théâtral prenant la forme d'un dialogue entre une jeune femme nue et un cheval, nu lui aussi !) se transforme en une réflexion si touchante et poétique sur la vie. En partant de son univers teinté de révolte, d'un brin de provoc et d'une bonne dose de tendresse, la comédienne évolue avec un naturel désarmant dans le plus simple appareil (ou plutôt armée d'un glaive et d'une banane en guise de ceinture) et égrène ses coups de gueule, prenant à témoin l'animal, en l'occurrence Corazon (cœur en espagnol), un magnifique étalon à la robe gris pommelée.

Peau à cuir

C'est lors du tournage d'un western aux États-Unis que Laetitia Dosch a eu l'idée de ce corps à corps ou plutôt de ce peau à cuir entre la femme et l'animal. Puis lors d'un séjour en Suisse, auprès de Judith Zagury, du haras de l'école-atelier Shanju, un laboratoire de recherche théâtrale sur le rapport que l'homme entretient avec l'animal, elle rencontre Corazon. « *La meilleure façon de parler de notre époque était de le faire en compagnie d'un cheval* », explique-t-elle, « *pour questionner notre rapport aux animaux et revenir à une relation plus primitive, plus essentielle. Pour ramener du féérique, du rêve. Du cauchemar aussi* ».

Rapports de domination

Car ne nous y trompons pas, c'est bien du désastre du monde dont il est question, ce lac froid et intérieur qu'elle décrit dans un très beau texte dit en début de spectacle, et qui semble reflété dans la magnifique toile qui lui sert de décor, dans la scénographie signée Philippe Quesne, le directeur du théâtre Nanterre – Amandiers. Laetitia Dosch, en bobo trentenaire désabusée, convoque les réfugiés de Calais, la lutte contre le réchauffement climatique, l'absurdité de l'époque au fond pour en finir avec les rapports de domination qui caractérisent les relations humaines.

Pourquoi faisons-nous du mal à ceux qu'on aime ? Comment faire face à l'absurdité de nos vies ? Qu'est-ce que l'amour au fond ? De ces questions, elle invente une histoire d'amour fou et impossible avec l'animal, avec qui elle ose tout et avec qui elle développe une relation d'égal à égal et sans impudeur, à son image... un moment suspendu.

Et plus si affinités

<https://www.festival-automne.com/edition-2018/laetitia-dosch-hate>

Grazia.fr - 18 octobre 2018

GRAZIA

"Hate", la pièce qui murmure à l'oreille des chevaux



Mi-septembre, on découvrait à Paris, éberlués, *Hate*, le nouveau spectacle de Laetitia Dosch : une tentative de duo avec un cheval. Une mise à nu, une lettre adressée à l'époque. Compte-rendu emballé, alors que commence la tournée. Courez-y, galopez-y !

Par [Bonne Sahbat](#) - Le 18 octobre 2018

CULTURE / ARTS ET ARCHITECTURE

THEATRE - Mi-septembre, on découvrait à Paris, éberlués, "Hate", le nouveau spectacle de Laetitia Dosch : une tentative de duo avec un cheval. Une mise à nu, une lettre adressée à l'époque. Compte-rendu emballé, alors que commence la tournée. Courez-y, galopez-y !

Un manège plongé dans la pénombre. Le sable est couleur terre battue, rouge sang. Le décor nous emmène sur les rives d'un lac suisse, les montagnes en toile de fond. Un cheval en liberté se tient debout, marche, pisse, une cordelette autour du cou. Le théâtre des Amandiers, à Nanterre, nous demande de ne pas applaudir durant tout le spectacle, pour éviter que ce dernier ne blesse, par surprise, Laetitia. Sa partenaire, Laetitia Dosch, est l'une des comédiennes les plus à fleur de peau, les plus expérimentales, les plus passionnantes du moment, visage indispensable d'un jeune cinéma d'auteur français (*La Bataille de Solferino* de Justine Triet, *Jeune femme* de Léonor Serraille, [Nos batailles](#) de Guillaume Senez, en salle).

Elle entre en scène, elle est nue. Des baskets aux pieds et une simple sacoche en guise de ceinture, où l'on devine une épée en plastique. Commence alors un dialogue entre la femme et le cheval, l'homme et la bête, sans candeur, sans impudeur. Une relation d'égalité parfaite : ils sont nus tous les deux, il n'a pas de mors, pas de selle. Elle nous regarde et s'interroge, nous interroge : "*Est-ce que l'animal est un trophée/Est-ce que l'être aimé est un trophée/Est-ce que la nature est un trophée/Est-ce que la femme est un trophée/Est-ce que l'étranger est un trophée/Est-ce que l'employé est un trophée/Est-ce que le pauvre est un trophée/Est-ce que l'enfant est un trophée/Et comment faire autrement.*"

Belle colère

Le spectacle s'appelle *Hate*. Haine, en anglais. Une création dont elle cosigne le texte et la mise en scène avec Yuval Rozman, qui l'avait déjà accompagnée en 2015 sur son seul-en-scène déjanté *Un album*. Il dit toute la colère qu'elle éprouve envers l'époque, dont elle questionne le fonctionnement et les valeurs. Elle y raconte la rencontre qui a donné naissance à ce spectacle : celle d'un cheval aux Etats-Unis, lors du tournage d'un western indé, avec qui elle a tissé une relation plus sincère qu'avec les hommes. Derrière la thématique du rapport homme-animal, elle a trouvé celle du rapport à l'autre.

Prenant une voix plus grave, Laetitia verbalise la pensée de Corazon, le cheval, pour dialoguer avec lui, beau lipizzan à la robe gris pommelée, lui demande la permission quand elle lui grimpe sur le dos. Sa chevelure rousse au vent et son épée brandie à la manière d'une amazone. Lorsqu'on connaît un peu le monde équestre, on voit qu'elle réalise des prouesses qui pourraient s'apparenter à du dressage. Ça n'en est pas. Car dans l'idée de dressage, il y a quelque chose qui coupe court à toute forme de relation. Pour obtenir cette relation, elle a travaillé avec Judith Zagury, coach équestre de l'école Shanju, qui développe la méthode fonctionnant à la récompense plutôt qu'à la force du rapport de domination. A chaque comportement désiré exécuté, Laetitia sort de sa sacoche un morceau de carotte. Cela semble efficace, la plupart du temps. Et parfois, Corazon désobéit, invente quelque chose que Laetitia n'avait pas prévu. C'est ce qui rend sa "*tentative de duo avec un cheval*" réussie.

Etre la femme qu'elle a envie d'être

Laetitia Dosch raconte qu'elle a voyagé à [Rome](#), à Calais, y a rencontré des migrants, participé et observé la dernière campagne présidentielle, écouté du rap, lu de la poésie, baisé. Sans déflorer le spectacle, on peut dire qu'elle y déclame un poème qu'elle a écrit, interpelle [Harvey Weinstein](#) dans un rap personnel, imagine un amour fou et utopique entre deux espèces. Au débit saccadé de certains monologues succèdent des minutes de silence. Elle fait rire souvent, met mal à l'aise parfois. Elle va loin, très loin, comme lorsqu'elle évoque l'idée de faire un enfant avec le cheval, parce qu'elle a 37 ans, qu'elle n'a pas d'homme dans sa vie mais que la société lui renvoie l'image d'une horloge biologique dont les aiguilles tournent inexorablement.

C'est toute la beauté de sa performance : Laetitia emmène le théâtre ailleurs depuis qu'elle a commencé à écrire et mettre en scène ses propres spectacles, tous plus barrés les uns que les autres. Avec ce dernier, elle revendique la liberté d'être la femme qu'elle a envie d'être. Et en racontant le monde chaotique qui nous entoure et qui la trouble, à travers des textes plus ou moins autobiographiques, des moments de sa vie privée, des événements auxquels elle a assisté au cours de ses voyages ou dans son quotidien, elle cherche à le comprendre et nous fait réfléchir. "*Les réalités de demain ne prennent-elles pas racine dans les utopies d'aujourd'hui ?*", se demande Laetitia Dosch. Elle l'espère. Nous aussi.

***Hate*, mise en scène de Laetitia Dosch et Yuval Rozman, du 16 au 20 octobre à Rennes, les 30 novembre et 1er décembre à Lille, et en tournée en France en 2019.**

Les Inrockuptibles - 19 décembre 2018

TOP 5 DES CRITIQUES

FABIENNE ARVERS

1 Joueurs, Mao II, Les Noms

de Don DeLillo,

mise en scène Julien Gosselin

Le jeune prodige adapte trois œuvres de l'immense Don DeLillo et plante, neuf heures durant, le paysage mental d'une Amérique dévastée par trois décennies de terrorisme.

2 On s'en va d'après Hanokh Levin,

mise en scène Krzysztof

Warlikowski

3 Le Procès d'après Franz Kafka,

mise en scène Krystian Lupa

4 Love d'Alexander Zeldin

5 Hate de Laetitia Dosch

BRUNO DERUISSEAU

1 Affordable solution

for better living

de Théo Mercier et Steven Michel

Un duo entre un danseur

et un meuble en kit suffit

à Théo Mercier pour embras(s)er

les angoisses du contemporain.

Aussi rudimentaire que virtuose.

2 Les Ondes magnétiques

de David Lescot

3 Sopro et Bovary

de Tiago Rodrigues

4 La Reprise - Histoire(s)

du théâtre de Milo Rau

5 1993 d'Aurélien Bellanger,

mise en scène Julien Gosselin

JEAN-MARC LALANNE

1 Les Ondes magnétiques

de David Lescot

Comment, après la légalisation des radios libres, une petite station indépendante épouse la grande conversion libérale de la gauche des années 1980. Une fresque historique en mineur, d'une intelligence, d'une précision et d'une inventivité scénique de chaque instant.

2 Adishatz/Adieu de Jonathan Capdevielle (reprise)

3 Bovary de Tiago Rodrigues

4 Joueurs de Don DeLillo,

mise en scène Julien Gosselin

5 Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète

de Gurshad Shaheman

PHILIPPE NOISSETTE

1 Since She de Dimitris Papaioannou

Le chorégraphe grec rend hommage

à Pina Bausch en dirigeant le

Tanztheater Wuppertal tout en

creusant son sillon d'une danse à la

beauté hors du temps. Superbe.

2 Seventeen/Twenty One

de William Forsythe

3 About Kazuo Ohno

de Takao Kawaguchi

4 Furia de Lia Rodrigues

5 Mitten wir im Leben sind

d'Anne Teresa De Keersmaeker

HERVÉ PONS

1 Les Idoles de Christophe Honoré

Un vaste chant d'amour aux victimes du sida trop tôt disparues, Jean-Luc Lagarce, Hervé Guibert, Jacques Demy, Serge Daney, Bernard-Marie Koltès et Cyril Collard. On y croise aussi Liz Taylor...

2 Warum läuft Herr R. Amok? (Pourquoi M. R. est-il atteint de folie meurtrière?)

de Susanne Kennedy

3 CHROMA d'après *Chroma : Un*

livre de couleurs de Derek Jarman,

mise en scène Bruno Geslin

4 One Night with Holly Woodlawn

de Pierre Maillet

5 Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète

de Gurshad Shaheman

PATRICK SOURD (SANS ORDRE)

La Nuit des rois ou Tout ce que

vous voulez de Thomas Ostermeier

Le vent fripon de la liberté souffle

sur une planète des singes

où Thomas Ostermeier éclaire

par le rire nos débats sur l'amour.

Avidya - L'Auberge de l'obscurité

de Kurô Tanino

Purge, Baby, Purge de Sophie Perez

et Xavier Boussiron

Hate de Laetitia Dosch

Affordable solution for better living

de Théo Mercier et Steven Michel

Bilan Scènes

DEBOUT SUR LES PLANCHES

Le Procès de Franz
Kafka, mise en scène
par Krystian Lupa,
Gémin-Theâtre
de l'Europe, à Paris

Les soubresauts du monde infusent le spectacle vivant. Cette saison plus encore, les arts de la scène se sont emparés des champs sociétaux, avec un regard critique où la puissance esthétique épouse la défense de la liberté d'expression.

TEXTE Fabienne Arvers, Philippe Noisette, Hervé Pons et Patrick Sourd



Magda Hueckel

On s'en va,
d'après
Hanokh Levin,
mise en scène
de Krzysztof
Warlikowski

ART DE RÉSISTANCE, LA FABRIQUE DU THÉÂTRE S'AFFIRME PLUS QUE JAMAIS CETTE SAISON COMME UNE PLATE-FORME DE RÉFLEXION où la force des messages intrigue naturellement l'intime et le politique. A l'international d'abord. Dénonciation du retour à l'obscurantisme culturel dont fait preuve le gouvernement en Pologne, Krystian Lupa transforme son adaptation du *Procès* de Kafka en une fresque brillante où les difficultés rencontrées par sa troupe depuis l'accession au pouvoir du parti Droit et Justice se jouent en miroir des malheurs de Joseph K. De son côté, Krzysztof Warlikowski enfonce le même clou avec *On s'en va*, relecture de la pièce *Sur les valises* d'Hanokh Levin, une comédie douce-amère où il enterre l'un après l'autre tous ses acteurs, pour cristalliser avec une pointe d'humour noir le ras-le-bol du recul de la liberté d'expression vécue par les artistes et les citoyens polonais.

Comme il n'y a pas d'interdit au champ de ces réflexions, c'est en Belgique que l'impossible débat sur la fin de vie trouve, avec *Requiem pour L.*, un plaidoyer aussi sensible que bouleversant. Le spectacle musical d'Alain Platel et de Fabrizio Cassol mélange rumba congolaise, danse sud-africaine et le *Requiem* de Mozart, en faisant dialoguer la vie sur le plateau avec les images d'une femme qui s'éteint sous nos yeux et qui a librement choisi de mettre fin à ses jours.

Avec *Les Idoles* de Christophe Honoré, on revient à cette période déchirante où chaque choc artistique s'accompagnait d'un deuil, avec l'épidémie du sida apparue dans les années 1980. Une impertinente évocation de Bernard-Marie Koltès, Jacques Demy, Jean-Luc Lagarce, Serge Daney, Cyril Collard et Hervé Guibert dont la mort fit de nous tous des orphelins. Qu'il s'agisse de témoigner du scandale des réfugiés et

des migrants ou de l'impuissance de nos politiques à endiguer le réchauffement climatique, *Hate* de Laetitia Dosch s'amuse d'une idylle zoophile pour s'indigner d'un commerce avec les humains si contre-productif qu'elle préfère encore baiser avec son cheval.

Sociétal toujours, l'effet MeToo pose partout la question du statut des femmes. Au théâtre, qu'il soit classique ou contemporain, la violence de la domination masculine sort du lieu commun qui fait rire pour être enfin reconnue, questionnée et dénoncée. Stéphane Braunschweig monte *L'Ecole des femmes* de Molière et Guillaume Vincent *Love Me Tender*, adapté des nouvelles de Raymond Carver : MeToo a changé la donne. Avec *Joueurs*, *Mao II*, *Les Noms*, de Don DeLillo, Julien Gosselin déploie une réflexion sur l'emprise quotidienne du terrorisme au cœur de nos vies dans le hors-norme hypnotique d'un spectacle de neuf heures. Faisant écho au débat sur la question du genre, la première mise en scène à la Comédie-Française de Thomas Ostermeier s'empare de Shakespeare pour transformer *La Nuit des rois* en une carte du tendre où toutes les combinaisons deviennent possibles.

On ne dira jamais assez la porosité des artistes au monde et leur propension à anticiper des mouvements politiques ou sociétaux. Il est ainsi des moments de la vie artistique où l'on ne saurait dire pourquoi ni comment, mais des créateurs d'horizons pratiques, géographiques et esthétiques différents se penchent quasiment en même temps sur les mêmes questions. On a ainsi pu voir éclore il y a une quinzaine d'années nombre de spectacles autour de l'écologie, du réchauffement climatique, annonçant déjà la catastrophe que nous vivons aujourd'hui. Cette année aura vu des artistes aussi différents que Ahmed El Attar, Phia Ménard ou encore Gurshad Shaheman

s'intéresser à la question du genre. Si ce mouvement avait connu quelques prémices de-ci de-là ces dernières années, la diversité des propositions théâtrales, chorégraphiques et plastiques présentées l'été dernier au Festival d'Avignon a corroboré ce que l'on pouvait déjà pressentir : au-delà des questions fondamentales de l'égalité hommes/femmes, celles concernant le genre – plus vastes dans leurs réflexions comme on l'a vu par la diversité des sujets traités à Avignon – sont porteuses d'une nouvelle révolution sociétale. Ainsi encore, le dernier spectacle de Rebecca Chaillon, *Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute*, sur une équipe de football féminin, dégomme quelques préjugés sur le sport et le genre.

Les maîtres, qu'ils soient de la danse ou du théâtre, auront tenu leur rang cette année. On pense à William Forsythe, en pleine montée de sève chorégraphique, créant à Londres un chef-d'œuvre de plus, *Seventeen/Twenty One*. La rencontre du contemporain et du baroque, pas moins. Dans sa foulée, d'Alain Platel à Maguy Marin ou Anne Teresa De Keersmaeker, les ténors du mouvement proposaient des pièces remarquables. Et comment ne pas saluer le retour au sommet de la troupe

du Tanztheater Wuppertal s'offrant une création majeure, la première depuis le décès de Pina Bausch, *Since She* du Grec Dimitris Papaioannou. Enfin, Kazuo Ohno aura veillé sur nous le temps du solo de Takao Kawaguchi, subtil hommage au plus grand danseur japonais.

La danse, encore et toujours, aura été de toutes les audaces, mais également de tous les supports visuels ou spectaculaires cette année. En clip, avec Beyoncé et Jay Z, s'accaparant les toiles du Louvre dans une chorégraphie de Sidi Larbi Cherkaoui. Au cinéma, avec le film belge *Girl* (encore une chorégraphie de Cherkaoui !), de Lukas Dhont, ou *Suspiria*, revu par le chorégraphe Damien Jalet. En live également, puisque (LA)HORDE a mis au pas Chris (-tine and the Queens) et que la chorégraphe américaine Annie-B Parson du Big Dance Theater de Brooklyn a travaillé sur la tournée de David Byrne – sans doute le meilleur show de l'année. Quant à François Chaignaud, en complicité avec le musicien Nino Laisné, il embrase le Grand Palais le temps de l'exposition Michael Jackson et d'une vidéo, *Mourn, O Nature!* du plus bel effet. Tous en scène. ●